
Traduction commentée d'un extrait du roman *Los millones* de Santiago Lorenzo

Auteur : Renier, Emmeline

Promoteur(s) : Willson, Patricia

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en traduction, à finalité spécialisée

Année académique : 2021-2022

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/15198>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Traduction commentée d'un extrait du roman
Los millones de Santiago Lorenzo

Travail de fin d'études présenté par **Emmeline RENIER** en vue de l'obtention du grade académique
de master en traduction, à finalité spécialisée

Promotrice : Patricia WILLSON
Copromoteur : Yves COUNASSE
Lectrice : France NEVEN

Année académique 2021-2022

Remerciements

D'emblée, je remercie chaleureusement toutes les personnes qui m'ont, à leur manière, apporté leur soutien lors de la rédaction de ce travail de fin d'études.

De façon plus précise, pour ses conseils en matière de littérature et de contenus traductologiques qui m'ont permis de rebondir, de pouvoir élargir mes horizons, je remercie ma promotrice, M^{me} Patricia Willson.

M. Yves Counasse m'a, quant à lui, apporté un suivi attentif, des échéances structurantes. Je le remercie vivement pour nos séances de traduction intensives riches en échanges. Ces dernières m'ont permis de progresser continuellement.

Mes remerciements se tournent maintenant vers ma sœur et ma maman. Elles m'ont accompagnée tout au long de ce processus par des conseils avisés, des relectures minutieuses, des encouragements permanents et des débats idéologiques. Leur regard, ainsi que celui de Hugo, m'ont apporté de la sérénité lorsque cette expérience se révélait laborieuse.

Enfin, je remercie du fond du cœur mes amis, surtout mes comparses de traduction, qui ont été une source de soutien inépuisable tout au long de ce travail, mais aussi lors de ces 5 années d'études au même titre que ma famille et mon entourage proche.

Table des matières

I. Introduction.....	1
1. Choix du livre.....	3
2. Le roman <i>Los millones</i> de Santiago Lorenzo.....	3
2.1. L’auteur.....	3
2.2. Le synopsis du roman	4
2.3. Les GRAPO en quelques mots.....	4
II. Traduction	5
Santiago Lorenzo	6
III. Commentaires	36
1. Analogie entre la démarche du traducteur et celle de l’anthropologue.....	37
2. Rencontre entre l’enquête socioanthropologique de terrain et la démarche de traduction des premiers chapitres du roman <i>Los millones</i>	42
2.1. La triangulation	42
2.1.1 Définitions du terme culture selon des dictionnaires en ligne	43
2.1.2. Définitions du terme culture selon la traductologie	43
2.1.3. Définitions du terme culture selon l’anthropologie	44
2.2. L’entrée sur le terrain.....	45
2.3. La collecte des données : choix de traduction.....	46
2.3.1. Itération, explicitation interprétative et construction de « descripteurs »	47
2.3.2 Trois références culturelles historiques : équilibre entre implication et explicitation ..	50
2.3.3. Skopos et explicitation superflue	52
2.4. Les procédés de recension combinés à l’explicitation : les noms de lieux et de marque ...	56
2.4.1 Harmoniser les noms de lieux.....	56
2.4.2 La spécificité des noms de marque	57
2.4.2.1. Les génériques et les sous-génériques	58
2.4.2.2. Les noms de marques connotés.....	60
2.4.2.3. Les noms de marque comme élément de mobilier culturel	61
3. Registres de langue, ton et ironie	63
3.1. Le ton	64
3.2. L’oralité des échanges : les outils de la syntaxe	65
3.2.1. Rendre l’oralité des échanges par l’emploi d’une interjection	65
3.2.2. Rendre l’oralité des échanges par les temps et les modes de la conjugaison ou par l’emploi d’un substantif	65
3.2.3. Rendre l’oralité des échanges par le rythme des syllabes, des mots et des phrases.....	66
3.2.4. Rendre l’oralité des échanges par le biais d’habitudes langagières et culturelles des pays	67
3.3. Des registres de langue différents	68
3.4. L’ironie.....	70

3.4.1. Traduire l'ironie par une antiphrase.....	72
3.4.2. Traduire l'ironie par la personnification	72
3.4.3 : Traduire l'ironie par un paradoxe	73
3.4.4. Traduire l'ironie par des jeux de mots	74
3.4.4.1. « En-Cárcel-Arte 88 » et « Inc-Art-cération 88 » : jouer sur le sens et les sonorités	74
3.4.4.2. « Termoformo » et « thermo-couche » : inventer un mot	74
3.4.4.2. Homonymie entre le nom d'un lieu et celui attribué à un personnage	75
3.4.4.3. Introduire son propre jeu de mots basé sur l'homophonie.....	76
3.4.5. Ironie de la situation et descriptions	76
3.4.6. Traduire l'ironie par des expressions idiomatiques	77
3.4.7. Traduire l'ironie par la répétition.....	79
3.4.8. Traduire l'ironie par une référence culturelle	79
IV. Conclusion	80
V. Annexes.....	82
V. Bibliographie.....	93

I. INTRODUCTION

La lecture de livres, d'articles, de magazines, de paroles de chansons, d'emballages de produits a rythmé mon apprentissage spontané des langues. Lors de ma dernière année d'études secondaires, une dédicace d'Emmanuèle Sandron¹ a attisé ma curiosité et m'a donné envie de découvrir le métier de traductrice. Mes premiers pas dans ce domaine consistèrent en la rédaction d'un travail de fin d'études secondaires. Après cinq années de découvertes approfondies, de rencontres et de remises en question, je vous propose une traduction commentée des quatre premiers chapitres de *Los millones*, roman écrit par Santiago Lorenzo, un auteur espagnol contemporain.

Le choix de l'espagnol s'est imposé naturellement suite à mon expérience ERASMUS. J'étais néanmoins consciente qu'il n'allait pas être aisé de rendre la fluidité du texte source. Après avoir intégralement lu le roman, j'ai identifié deux défis principaux : la traduction des éléments culturels et la retranscription des nuances d'ironie. Je me suis alors lancée dans une première traduction écrite annotée. L'aide apportée par mon copromoteur pour améliorer ces premiers jets m'a permis de lister diverses références culturelles décelées dans le texte source. La réunion de ces éléments porteurs de sens a influencé la méthodologie et l'idéologie selon lesquelles j'ai choisi d'aborder l'exercice de traduction.

Pour organiser la récolte de données, j'ai compilé les traductions, les thèmes ainsi que les procédés de traduction employés pour chaque référence culturelle dans un tableau². On en retrouve d'ailleurs plusieurs exemples dans les commentaires de traduction. Pour étoffer ma réflexion et faire des choix de traduction conscients, j'ai recherché divers référents théoriques. De prime abord, je me suis tournée vers des auteurs découverts en cours avant d'élargir mon champ de recherche. À ce propos, je peux citer Marianne Lederer, Iulia Corduş, Fabrice Antoine, J.P. Olivier de Sardan ou encore Mariana-Vica Ciupu.

L'une des spécificités de l'extrait traduit réside dans une abondance de descriptions qui n'alourdissent pas le texte, mais lui donnent sa consistance. La façon dont l'auteur décrit la vie de son protagoniste donne l'impression qu'il l'accompagne dans son quotidien. La routine qui paraît banale en devient singulière. À cette dimension s'ajoutent un contexte culturel précis, des traces d'humour et d'ironie omniprésentes comme si l'auteur se servait de ces dimensions pour humaniser non

1 « Née en Belgique, Emmanuèle Sandron est traductrice littéraire et autrice. Depuis 2007, elle a traduit une quinzaine de titres pour Alice Jeunesse (du néerlandais, de l'anglais et de l'allemand). Elle a récemment reçu le Prix Scam de la Traduction. » Informations issues du site Alice Jeunesse : <https://www.alice-editions.be/author-and-illustrators/sandron-emmanuele/>.

2 Voir annexes

seulement son personnage, mais aussi l'attitude du lecteur à son égard. En conséquence, ma réflexion s'est tournée vers le domaine des sciences humaines et plus particulièrement l'anthropologie qui se situe au plus près des individus, à l'instar de l'auteur qui se place au plus près de son protagoniste. Parmi les sources consultées, l'article de Carole Le Hénaff, « La traduction comme enquête anthropologique : esquisse d'une conception »³, m'a particulièrement interpellée parce qu'il a mis des mots sur ma réflexion personnelle. Quant à celui d'Hélène Buzelin, « La traductologie, l'ethnographie et la production des connaissances », associé au livre de J.P. de Sardan « *La rigueur du qualitatif, Les contraintes empiriques de l'interprétation socioanthropologique* », ils m'ont permis d'explorer l'analogie entre la démarche du traducteur et celle de l'anthropologue pratiquant une observation méthodique de terrain.

Afin de structurer et présenter le va-et-vient continu de mes réflexions, je commencerai par une mise en contexte du roman. Ensuite, je proposerai la traduction des quatre premiers chapitres. Celle-ci sera suivie de commentaires qui se divisent en deux parties principales.

La première partie cherche à savoir si la méthode de l'enquête socioanthropologique de terrain peut aider un traducteur à trouver le bon équilibre entre « conservation » et « naturalization » lorsque son texte est truffé de références culturelles. À cet effet, on retrouve d'abord une analogie entre la démarche du traducteur et celle de l'anthropologue. Ensuite, est proposée une analyse des choix de traduction des éléments culturels des premiers chapitres du roman *Los millones* selon la méthode de terrain. Cette analyse se découpe en étapes. La première est la triangulation qui permet de cerner le terme culture. La seconde correspond à l'entrée sur le terrain de l'anthropologue. La troisième concerne des choix de traduction abordés dans l'optique de méthodes de terrain telles que l'itération, l'explicitation interprétative et la construction de « descripteurs ». La quatrième étape de ce processus, la création d'outils qui aident aux choix de traduction, conclut cette partie dédiée à la traduction envisagée sous une méthode de recherche de terrain anthropologique.

La seconde grande partie des commentaires est quant à elle dédiée aux procédés qui rendent les personnages, le roman et le style de l'auteur vivants. Dans un premier temps, elle se centre sur le ton, l'oralité dans les dialogues et sur les différences de registres de langue. Dans un second temps, elle traite de la nécessité pour le traducteur d'identifier l'ironie, induite par divers procédés textuels, afin de pouvoir la retransmettre au lecteur. Ces commentaires sont suivis d'une conclusion générale. Toutes ces réflexions sont accompagnées d'annexes consultables en fin de document.

3 LE HENAFF Carole, « La traduction comme enquête anthropologique : esquisse d'une conception », Éducation et didactique [En ligne], 10-1 | 2016, mis en ligne le 30 mai 2018, consulté le 21 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/educationdidactique/2460> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/educationdidactique.2460>

1. Choix du livre

Lorsque j'ai débuté mes recherches, je me suis spontanément tournée vers la littérature jeunesse et les romans fantasy. J'ai lu plusieurs ouvrages, mais aucun d'eux ne se prêtait à l'exercice de l'analyse approfondie bien qu'ils présentaient tous des défis de traduction. Finalement, mon choix s'est porté sur le roman *Los millones* de Santiago Lorenzo.

Je pense que cette décision a été guidée par ma sensibilité de lectrice, mais aussi par ma curiosité face à une histoire atypique et intrigante qui incluait également un contexte historique réel puisqu'on faisait mention des GRAPO, un groupe terroriste espagnol.

L'extrait sélectionné pour la traduction commence par raconter l'histoire du protagoniste en prison avant d'expliquer comment il s'y est retrouvé. Ces 4 premiers chapitres forment le tronc de l'histoire dont toutes les péripéties dépendent. Textuellement, le début du roman est riche puisqu'il comporte plusieurs éléments tels que les nombreuses descriptions à travers lesquelles l'auteur exprime son style singulier, la présentation minutieuse du personnage principal et de son quotidien, ainsi que de multiples références culturelles agrémentées de quelques dialogues. Tous ces éléments rendent la traduction intéressante et complexe tout en fournissant un contenu traductologique varié.

2. Le roman *Los millones* de Santiago Lorenzo

2.1. L'auteur

Santiago Lorenzo naît en 1964 dans la ville basque de Portugalete. Avant de devenir écrivain, il étudie la communication audiovisuelle à l'Université Complutense de Madrid (UCM) et suit un cursus de metteur en scène à l'Académie royale supérieure d'art dramatique de Madrid. Il fonde ensuite sa propre boîte de production, *Lápiz de la Factoría*, avec laquelle il proposera plusieurs courts-métrages dont *Manualidades* qui a été nominé au Goya en 1993. C'est en 1995 qu'il remporte le prix Goya du meilleur court-métrage d'animation avec *Caracol, col, col*. Il décide alors de s'attaquer aux longs-métrages. Réalisé en 1999, son film *Mamá es boba* deviendra d'ailleurs un classique de la comédie espagnole et sera nominé pour le prix FIPRESCI au Festival du film de Londres. En 2007, avant de se tourner vers l'écriture, il sort son dernier film, *Un buen día lo tiene cualquiera*.

En 2010, Santiago Lorenzo franchit le pas et publie son premier roman, *Los millones*. Il continue sur sa lancée et publie *Los huerfanitos* en 2012 puis *Las ganas* en 2015. Dans ses romans, il utilise l'humour, parfois noir, et n'hésite pas à flirter avec la satire. Son dernier roman, *Los asquerosos* (*Les dégueulasses*) a d'ailleurs connu un véritable succès.

2.2. Le synopsis du roman

L'histoire de *Los millones* se déroule en Espagne et plus précisément à Madrid, dans les années 80. Francisco fait partie des GRAPO, un mouvement terroriste d'extrême gauche. Tous les jours, il doit se rendre dans un café et tâter les dessous du comptoir. Le jour où trois chewing-gums y seront alignés, il passera à l'action, mais en attendant ce grand jour, il doit s'isoler et préserver son identité à tout prix. Sa vie se résume donc à coudre des t-shirts de contrefaçon pour les GRAPO, à calculer ses moindres dépenses, à entretenir des rêves impossibles ainsi qu'à se passionner pour les trains électriques. Son monotone quotidien va changer du tout au tout lorsqu'il va apprendre qu'il a gagné au loto espagnol, La Primitiva. Francisco, le terroriste sans identité, va alors tout tenter pour récupérer son gain. Dans son aventure, il rencontrera une femme aussi seule que lui et partageant sa passion pour les trains.

2.3. Les GRAPO en quelques mots

Les GRAPO (Grupos de Resistencia Antifascista Primero de Octubre en espagnol) sont une organisation terroriste d'extrême gauche. Cette appellation fait référence au 1^{er} octobre 1975, jour où les activistes ont perpétré à Madrid leur premier attentat d'ampleur durant lequel quatre policiers furent assassinés. Au départ, il s'agissait du bras armé du Parti communiste d'Espagne (reconstitué), le PCE-r, qui était lui-même une ramification de l'Organisation marxiste-léniniste espagnole (O.M.L.E.). L'O.M.L.E. quant à elle avait été créée par des dissidents léninistes et marxistes du Parti communiste espagnol (PCE). Le groupuscule a mené plusieurs actions importantes entre 1975 et 1978. Manuel Pérez Martínez, son secrétaire, surnommé « camarada Arenas », en était l'un des membres incontournables.

Le contexte du roman, le début des années 80, correspond à la période durant laquelle les GRAPO étaient majoritairement dissous, mais cette situation n'empêchait pas l'organisation de commettre ponctuellement des attentats spectaculaires (attaques d'officiers). Néanmoins, si l'année 1980 est citée comme celle qui marque l'effondrement des GRAPO, en 1982, ils reviennent poser des bombes dans divers bâtiments administratifs avant de disparaître définitivement. Les forces de l'ordre ayant reçu l'ordre de tirer sur leurs dirigeants.

II. TRADUCTION

Los millones

SANTIAGO LORENZO

1.

La cárcel de Palencia se llama La Moraleja. El nombre le hacía mucha gracia a Francisco García. El resto de reclusos no entendía el chiste, porque ninguno era de Madrid. La Moraleja es uno de los barrios más postineros de la capital.

Hacía tres semanas que la sala de Modelismo Ferroviario de la prisión albergaba la exposición «En-Cárcel-Arte 88». La componían treinta y dos cuadros realizados con todo tipo de material escolar (ceras, Plastidecor, rotuladores gordos y finos, témperas Pelikán, etc.). Malos a rabiar, parecían reírse de tantos cumplidos que recibían de los visitantes, destinados a que los presos se animaran, recobraran sus puntos de autoestima y sopesaran la posibilidad de dejar de delinquir.

Había un solo óleo en la exposición. Era distinto a todos. El cuadro representaba un reloj de pared, con sus agujas marcando las doce y siete, y debía de ser obra de algún recluso que se figuraba así sus días: a tiempo parado. Ocurría con el lienzo lo que a veces ocurre con cierta obra plástica de aficionados que se encuentra por bares, por domicilios particulares, por entidades de gestión: que la pintura, tras una pésima ejecución de manual, muestra la impronta de un espíritu derruido, que lame a pincel sin vigor alguno y que, plasmando así su cansancio desmochado, retrata la desesperación con cruda verdad. Con más exactitud, en definitiva, que el espabilado que durmió a pierna suelta, desayunó bien, se puso frente al caballete en soleado estudio y trazó con desparpajo su ejercicio de simulada angustia.

El tío del reloj de manecillas inmóviles no estaba para explosiones de ánimo, y pintó un cuadro desmotivado que lo mismo daba acabar que empezar de nuevo. Retrató un objeto que no estaba en ningún sitio, como si el propio autor tampoco estuviera en lugar alguno. Un homenaje al aburrimiento que al producir tanta lástima resultaba emocionalmente mucho más eficaz que tanta obra expuesta en galería. El pintor había escrito la marca Exactus en la esfera y había titulado Sin título a su cuadro, que ni para denominar Reloj a su pintura reunió ganas.

Des millions

De Santiago Lorenzo

1.

La prison de Palencia s'appelait La Moraleja. Alors que Francisco García trouvait ce nom très amusant, les autres détenus n'en comprenaient pas l'ironie, puisqu'aucun n'était de Madrid. La Moraleja était certes un centre pénitencier, mais aussi un des quartiers les plus huppés de la capitale.

Depuis trois semaines, la salle de modélisme ferroviaire de la maison d'arrêt accueillait l'exposition « Inc-Art-cération 88 ». Elle présentait trente-deux tableaux conçus à partir d'une grande variété de fournitures scolaires (comme des crayons gras, des pastels, des feutres à pointe large et à pointe fine, de la gouache Pelikan). Nulles à en pleurer, les compositions semblaient se moquer des nombreux compliments du public censés reconforter les prisonniers, les aider à reprendre confiance et à éloigner le spectre de la récidive.

L'exposition ne comportait qu'une seule peinture à l'huile qui se distinguait particulièrement des autres créations et représentait une horloge murale : une aiguille fixée sur le 7, la seconde sur midi, ou serait-ce minuit ? Quoi qu'il en soit, le temps était figé pour le détenu qui l'avait peinte. Cette toile produisait un effet semblable à celui de certaines œuvres de peintres amateurs, exposées dans des bars et des entreprises, ou chez certains particuliers : en plus d'une piètre maîtrise, la toile trahissait l'empreinte d'un esprit brisé aux coups de pinceau nonchalants, qui, en reproduisant son intense lassitude, dresse le portrait du désespoir dans sa plus cruelle réalité. En définitive, elle révélait l'accablement avec plus de précision qu'un tableau qu'aurait réalisé un grand maître qui, après un sommeil paisible et un copieux petit-déjeuner, s'installerait à son chevalet dans son atelier ensoleillé, et tracerait, avec désinvolture, son angoisse feinte.

L'artiste à l'origine de l'horloge aux aiguilles immobiles ne débordait pas d'enthousiasme, il avait juste peint une toile, démoralisé par la monotonie de son existence. Il avait dessiné un objet venu, comme son auteur, de nulle part. Cet hommage à l'ennui suscitait une telle pitié qu'il recelait une plus grande force et une plus grande émotion que certaines œuvres exposées dans des galeries d'art. Le peintre avait inscrit *Exactus* à l'intérieur du cadran et avait intitulé son tableau *Sans titre* ; il n'avait même pas eu le courage de le nommer *L'horloge*.

La idea de utilizar el infinitivo con pronombre para traer la palabra «arte» a la denominación de la exposición, con ser una baratez, había sido muy aplaudida entre los miembros de la dirección gestora. Pero los cuadros le daban igual a todos los internos. Sin título, sin embargo, fascinaba a Francisco. Quien hoy, treinta y uno de julio de 1988, tenía en vilo a los dieciocho reclusos que ocupaban la sala. A las 16:56 horas, Francisco se disponía a enchufar a red la toma de corriente general de la inmensa maqueta a escala 1:87, casi como el año en curso, que los inscritos en el Taller de Modelismo Ferroviario habían construido durante los ocho últimos meses.

Hoy estaba lista para su primer rodaje. Por aparente afán de exactitud, Francisco hizo tiempo con excusas tontas hasta que dieran las cinco en punto en su Casio de plástico: miró el óleo, comprobó que el mando estaba a cero, supuso un inaudible tic tac al Exactus, se fue al enchufe de la pared, insertó el macho, volvió a la maqueta y acarició el transformador general.

—¿Vamos o no vamos? —preguntó un preso que tenía ganas de ver biela en movimiento.

—Todavía no. Se tienen que asentar las vías —mintió Francisco—. A en punto la ponemos.

2.

Dos años y medio atrás, el quince de febrero de 1986, Francisco había cumplido los veintisiete. Ya llevaba dieciséis meses bajando todas las mañanas a las siete al bar CoyFer, como antes había acudido cada día al bar Tembleque, de la Puerta del Ángel, y antes al bar Reno, en Nueva Numancia. Siempre para hacer lo mismo.

Se colocaba en la barra del bar, a la altura de una baldosa con la esquina partida, y pedía un café con leche en vaso de caña con las palabras justas. Luego, con toda discreción, palpaba bajo el mostrador. Si no había tres chicles pegados, no pasaba nada. El día que sí los hubiera, sin embargo, tendría que ir a la papelería que había enfrente del CoyFer y hurgar un poco. Allí encontraría el material explosivo y las instrucciones precisas sobre cuándo, cómo, dónde y con qué fin habría de llevar acabo aún no sabía qué acción. Sería su primera intervención directa tras años de fisgar bajo los tableros de aglomerado de los bares de Madrid. Hoy tampoco había chicles.

La direction du pénitencier se félicitait de l'idée de mettre en exergue le mot « art » au milieu du mot « incarcération » pour baptiser l'exposition, car, en plus d'être gratuite, elle avait été accueillie très chaleureusement. Pourtant, les détenus ne faisaient pas grand cas des tableaux. Cependant, Francisco considérait *Sans titre* comme fascinant et tenait en haleine les dix-huit prisonniers présents dans la salle en ce 31 juillet de l'année 88. À 16 h 56, il allait brancher l'immense maquette à l'échelle 1:87 — à un chiffre près de l'année en cours —, construite ces huit derniers mois par ceux qui s'étaient inscrits à l'atelier de modélisme ferroviaire.

Aujourd'hui, la miniature était fin prête pour son premier voyage. Apparemment obnubilé par la ponctualité, Francisco gagnait du temps à la faveur d'excuses ineptes, attendant que sa montre Casio en plastique indique 17 h pile. Il regarda la toile à l'horloge figée, s'assura que la molette était sur zéro, devina le tic-tac inaudible de l'Exactus, se dirigea vers la prise murale, brancha la fiche puis retourna auprès de la maquette où il caressa le transformateur.

—Alors, on y va oui ou non ? demanda un prisonnier impatient de voir la bielle de la machine se mettre en marche.

—Non, pas encore. Il faut vérifier les voies, mentit Francisco. On démarre à l'heure pile.

2.

Deux ans et demi plus tôt, le 15 février 1986, Francisco avait eu vingt-sept ans. Depuis déjà seize mois, tous les matins, à sept heures, il allait au bar CoyFer, tout comme il s'était rendu auparavant au bar Tembleque dans le quartier de Puerta del Àngel et il y a plus longtemps encore, au bar Reno dans le quartier de Nueva Numancia. Toujours pour y effectuer la même mission.

Il s'installait au comptoir, à hauteur d'une céramique au coin fendu et il commandait un café con leche dans un verre à bière, pour être précis. Ensuite, en toute discrétion, il palpa le dessous du comptoir. Il n'intervenait pas si trois chewing-gums n'y étaient pas collés. Par contre, le jour où les trois chewing-gums s'y trouveraient, il devrait se rendre à la papeterie juste en face du bar et fouiner un peu. Sur place, il trouverait le matériel explosif ainsi que les instructions précises concernant l'heure et le lieu, le déroulement et l'objectif d'une mission dont il ignorait encore tout. Après avoir palpé des chewing-gums agglutinés sous les comptoirs des bars de Madrid pendant des années, il hériterait de sa toute première intervention directe. L'heure n'avait pas encore sonné.

Francisco era del GRAPO, grupúsculo de acción armada que renqueó desde el mismo momento de su creación en 1975. Estaba fichado por la policía, por muy corto que fuera el alcance de sus cometidos. Prestando mucha atención y yendo sobre aviso, su foto podía localizarse en algunos carteles de ciertas comisarías de pueblo. Su cara venía en blanco y negro, y en un grupo de retratos de menor tamaño que el resto. Dentro de una supuesta jerarquía de peligrosidad, Francisco jugaba en división regional.

No era de extrañar. Lo más importante que le habían dejado hacer en la banda era lo de los chicles. Con eso y todo, y aunque hubiera sido destinado a actividades aún más banales, ya no tenía forma de dar marcha atrás. Aunque él apenas lo percibiera, sabía que en el GRAPO le tenían tan controlado a él como él tenía controlados los bajos de la barra del CoyFer. No se sabía cuántos miembros quedaban en la banda en 1986, no se sabe hoy, pero para Francisco la única forma de dejarlo era morirse de viejo: porque todos seguían en búsqueda y captura, y porque ningún cuadro del GRAPO («mis generales», los llamó un dirigente en plena negociación con Interior) iba a permitir ventoleras de deserción.

Dedicado a esta tarea de enlace, Francisco no conocía a ninguno de sus compañeros. Sólo a José Ramón Pérez Marina.

Pérez Marina era el fundador del Grupo de Montañismo «Pico Almanzor», en el que Francisco ingresó en 1973. Se montaba unas excursiones fenomenales. En 1979, y a instancias de Marina, Francisco ya estaba encuadrado en la estructura informativa del GRAPO. Le vio por última vez en 1981. De él sólo sabía que continuaba en la clandestinidad, en activo, con nombre falso, y que por las tardes se dedicaba a restaurar objetos religiosos en cierta iglesia de cierta ciudad castellana. Paradero tan secreto que Francisco se borraba de la cabeza el nombre de la tal ciudad cada vez que su memoria lo escribía en su mente.

El CoyFer era un ajado local de los que se llamaban «de viejos», cuyos dueños, Fermín y Concha, no conseguían reunir fondos para emprender la reforma de la decoración, por más que ahorraban. Los cuatro paneles de formica gris recién instalados eran insuficientes para darle el aire limpito que ellos anhelaban. Cada silla era de una familia, y el mural que cubría la pared de barra estaba repleto de bobadas bienintencionadas: la colección de llaveros, el póster del perro disfrazado de camarero con gafas de Blues Brothers, el bote de propinas que regalaba Canada Dry, la garrota CONTRA MOROSOS y mucha grasa por las paredes.

Francisco faisait partie des GRAPO, un groupe d'action armé, bancal depuis sa création en 1975, et était fiché par la police, surtout pour des délits mineurs. Si quelqu'un d'averti prêtait une attention particulière à la photo de Francisco, il pouvait constater que son portrait était affiché dans certains commissariats de village. Sa tête apparaissait en noir et blanc parmi un groupe de portraits de petite taille. S'il avait dû figurer dans un hypothétique classement de la dangerosité, il aurait joué dans la catégorie régionale.

La chose n'avait rien d'étonnant. La mission la plus importante que le groupe lui ait attribuée jusqu'ici était celle des chewing-gums. Malgré tout, et même s'il s'en était vu confier d'autres encore plus banales, tout retour en arrière lui était impossible. S'il le remarquait à peine, le jeune homme avait pleinement conscience que les GRAPO le contrôlait tout comme lui contrôlait le dessous du comptoir du CoyFer. En 1986, le nombre de membres toujours actifs dans le groupe armé était inconnu. Il le reste encore de nos jours, mais pour Francisco, mourir de vieillesse était la seule manière d'en sortir puisque tous les membres étaient recherchés ou emprisonnés et qu'aucun chef des GRAPO (un dirigeant les avait appelés « mes généraux » en pleine négociation avec le ministère de l'Intérieur) ne tolérerait la désertion.

En tant que simple intermédiaire, Francisco ne connaissait aucun de ses compagnons, sauf José Ramón Pérez Marina.

José Ramón Pérez Marina était le fondateur du groupe d'alpinisme « Pico Almanzor » que Francisco avait intégré en 1973 et qui organisait des excursions incroyables. Déjà en 1979, à la demande de Marina, Francisco avait intégré le réseau d'informations des GRAPO. Il avait vu Marina pour la dernière fois en 1981. De lui, il savait seulement qu'il vivait dans la clandestinité grâce à de fausses identités et qu'il passait ses après-midis à restaurer des objets religieux dans une certaine église d'une certaine ville de Castille. Le lieu était si secret que dès qu'il lui revenait à l'esprit, Francisco l'effaçait de sa mémoire.

Le CoyFer était un établissement vétuste, un café « de vieux » comme on disait. Fernín et Concha, les propriétaires, avaient beau économiser, ils ne parvenaient pas à réunir assez de fonds pour remettre la décoration au goût du jour. Les quatre panneaux de formica gris récemment installés ne suffisaient pas à donner au bar l'air propre recherché. Les chaises étaient toutes dépareillées et toutes sortes de brouilles choisies avec la meilleure intention composaient la fresque murale du comptoir : une collection de porte-clés, un poster de chien aux lunettes des Blues Brothers déguisé en serveur, un pot à pourboire offert par Canada Dry, un gourdin destiné aux MAUVAIS PAYEURS, mais les murs étaient aussi recouverts d'une couche de graisse.

A las siete de la mañana lo ocupaba parroquia trabajadora, que ya empezaba a traer el bocadillo del almuerzo en papel Albal (lujo poco antes impensable). Se bebía mucho solysombra y un mejunje que habían puesto de moda los trabajadores de la subestación eléctrica de Tetuán: el trifásico, a base de gaseosa, ginebra y chinchón, tres bebidas blancas como los enchufes de la pared. El CoyFer olía a bar español, un aroma que ni cambia ni remite, así pasen las décadas.

Quedaba en el cruce de las calles Bardala y Plátano, en pleno barrio de la Ventilla. En 1982, el gobierno municipal de Tierno Galván había aprobado el plan para borrarla barriada con una goma y edificarlo todo de nuevo sobre su misma planta. No obstante, eran aún muy pocas las transformaciones operadas en ese núcleo de aluvión noroccidental en el que los emigrantes del cuadrante noroccidental de la península (Madrid detiene a sus oleadas humanas en el punto al que arriban) se construyeron amano sus propias vivienditas. Así que la Ventilla aún se parecía mucho a como fue concebido por sus improvisados creadores, que no la concibieron de ninguna manera.

Lo que nunca ha cambiado en el barrio es la triste emoción de sus vacíos. Nunca hay nadie por la calle, como si hubieran arrojado esa bomba de neutrones que acaba con las poblaciones pero que respeta los edificios que ya no van a cobijar a nadie.

En el CoyFer, la conversación apenas abandonaba el género de la tarugada, a base de exponer tenues sandeces para confirmar que no se está solo («trabajas menos que el muñequito rojo del semáforo», «ponme la penúltima», «el agua para las ranas»,etc.). Francisco, por el contrario, no hablaba con nadie. Obligado a mantener su clandestinidad a toda costa, evitaba los intentos de Fermín y de Concha por resultar amigables con un cliente que, aparte de ser tan fiel, parecía tan pesaroso. Era violento negarse a ellos, porque ambos se comportaban con una bonhomía tan bien sopesada y con unos deseos de agradar tan exactamente amables que daba mucha lástima rehusar sus atenciones. Francisco envidiaba a quien podía permitirse el lujo del comentario bobalán, mañanero y trabajador. Pero no le quedaba más remedio que beberse rápidamente el café fortísimo e irse luego con un pobre y corroído «taleo» («hasta luego»).

À sept heures du matin, le café était fréquenté par les travailleurs qui entamaient déjà leur sandwich de midi emballé dans du papier aluminium (un luxe impensable il y a peu de temps encore). On y buvait beaucoup de solysombra et le trifásico, un mélange rendu populaire par les ouvriers de la sous-station électrique de Tetuán : limonade, gingembre et alcool d'anis, trois boissons aussi blanches que les prises murales. Le CoyFer avait l'odeur d'un bar espagnol, un arôme immuable malgré les années.

Il était situé au croisement des rues Bardala et Plátano, au cœur du quartier de la Ventilla. En 1982, l'administration municipale de Tierno Galván avait approuvé le plan de réaménagement complet du quartier pour le gommer avant de le reconstruire entièrement. Cependant, le projet de rénovation piétinait dans ce noyau alluvial nord-occidental où de nombreux émigrants (Madrid bloquait les vagues de migrants dès leur arrivée) se construisaient eux-mêmes un toit. C'est pourquoi la Ventilla reflétait toujours la manière dont ses créateurs improvisés l'avaient bâtie : sans aucun plan.

Ce qui n'avait jamais changé dans ce quartier, c'était la tristesse de ses rues sans âmes qui vivaient, comme si avait explosé une bombe à neutrons conçue pour en finir avec la population tout en épargnant des bâtiments qui n'accueilleraient plus jamais personne.

Au CoyFer, la conversation versait presque toujours dans la grossièreté et se limitait à un échange de banalités pour déjouer la solitude (« même le petit bonhomme du feu rouge travaille plus que toi », « allez, un petit dernier pour la route », « l'eau c'est pour les poissons », etc.). Francisco, au contraire, ne parlait à personne. Contraint de préserver à tout prix son identité, il ne répondait jamais à Fermín et Concha et les esquivait lorsqu'ils essayaient de se montrer agréables envers ce client certes fidèle, mais morose. Les ignorer était très violent, car ils se comportaient avec une bonhomie si mesurée et une envie de plaire tellement sincère que repousser leurs attentions le peinait beaucoup. Francisco envoyait ceux qui pouvaient se permettre de parler à bâtons rompus au petit matin et de se saluer entre collègues ouvriers. Il en était donc réduit à boire rapidement son café serré et puis à s'en aller en prononçant un frêle et malheureux « 'revoir » (« au revoir »).

Vivía a doscientos dieciocho pasos del CoyFer, en el primero derecha del número 26 de la calle Santa Valentina. Era un edificio de dos plantas, con una puerta a calle sin cerradura y en el que él era el único vecino. Bajo la barra del bar Tembleque, su anterior observatorio, encontró un día, menudo susto al palpar, un sobre con la dirección y la llave de la nueva guarida a la que le mandaban. Ya sabía lo que tenía que hacer. Cogió sus cuatro cosas de la casa baja de Puerta del Ángel y se mudó esa misma tarde. En un vaso de la cocina encontró su nuevo destino de vigilancia (el CoyFer) con los datos sobre horas, días y papeleras. Nunca se enteró de quién era el propietario del inmueble. Sería de alguien del GRAPO. O quizá es que sencillamente el dueño no era nadie, porque toda su vida estaba llena de nadies. Nadie dejaba los chicles y, si un día aparecieran, nadie los habría puesto allí.

La casa era una cochambre. Pero para Francisco, que pasó la adolescencia preguntándose de dónde iba a sacar él para una vivienda, era mucho más de lo que había esperado jamás de la vida. Estaba desconchada y remendada, repintada, recompuesta y amarillenta. Cuando Francisco llegó a instalarse encontró los escasísimos enseres del piso recubiertos de esa mugre a la que ya no se vence, porque está hecha de tiempo y no hay detergente que la disuelva. Pero a base de frotar con el aguarrás industrial que encontró en las basuras de un taller de maquinaria, los muebles no daban demasiado asco.

Todos eran de cocina, en cualquiera de las cuatro estancias de la casa. En el salón había una alacena mural de melanina, de extrañas formas abombadas. Allí tenía Francisco sus siete libros: uno de Pearl S. Buck; Cinco semanas en globo, en Editorial Molino; Hechos que conmovieron al mundo; el finalista del Planeta 1965; Historia universal 3.º BUP; Otelo, de Guillermo (sic) Shakespeare; y el catálogo de juguetes de El Corte Inglés de 1971. Todos forrados con papel de periódico. Había expuesto su medalla de montañismo de 1975 sobre un pequeño atril hecho con pinzas de la ropa y guardaba en un cajón la navajita de cortar el chorizo de las excursiones de entonces. El resto de los objetos de la alacena (dos ceniceros de loza con la inscripción «Rdo. de Segovia», un reloj que metía mucho ruido, la cabeza de un caballo de plástico y una moneda de cincuenta céntimos) ya estaban en la casa cuando él llegó. Había además una mesa de lámina imitando madera de algo, un sofá de gomaespuma, tapado con un cobertor morado, una tele en la que no se distinguían las figuras, porque en el edificio no había antena, un transistor que sí se oía y un vídeo Betamax al que no había qué echar de comer.

Il vivait à 218 pas du CoyFer, dans le premier appartement à droite du numéro 26 de la rue Santa Valentina. L'habitation dont il était le seul occupant se composait de deux étages et d'une porte d'entrée sans serrure. Un jour, alors qu'il était au Tembleque, son ancien poste d'observation, il découvrit sous le comptoir, non sans éprouver une sourde angoisse, une enveloppe renfermant l'adresse et la clé du repaire où il était envoyé. Il savait parfaitement ce qu'il lui restait à faire. Il empaqueta ses quelques effets et l'après-midi, il quitta le refuge de Puerta del Ángel. Dans un verre de la cuisine, il avait trouvé l'adresse de son nouveau poste d'observation (le CoyFer) ainsi que des informations sur les heures, les jours et les papeteries. Il avait toujours ignoré l'identité du propriétaire de cet immeuble, mais le soupçonnait d'appartenir aux GRAPO. Il n'aurait pas été étonné d'apprendre que son hôte était monsieur Tout-le-Monde, après tout, sa vie était remplie d'inconnus. Monsieur Personne, lui, collait les chewing-gums sous les comptoirs. Et si un jour, ils apparaissaient, personne ne les y aurait plaqués.

L'endroit ressemblait à une porcherie. Pourtant, pour Francisco, qui toute son adolescence s'était demandé comment il allait pouvoir se payer un logement, cette habitation délabrée, rafistolée, repeinte, réparée et jaunie dépassait toutes ses espérances. Lorsqu'il s'était installé dans l'appartement, il y avait trouvé peu d'objets, tous recouverts par une saleté tenace, accumulée au fil du temps et allergique à tout détergent. Néanmoins, comme il avait récupéré du white-spirit dans les poubelles d'un atelier de mécanique, il avait frotté le mobilier qui avait fini par ne plus être aussi rebutant.

Aux quatre coins de la maison, on ne trouvait que des meubles de cuisine. Au mur du salon était accroché un vaisselier noir en mélaminé étrangement déformé. Francisco y rangeait ses sept livres : un de Pearl S. Buck ; *Cinq semaines en ballon* édition Editorial Molino ; *Les grands bouleversements du monde* ; le finaliste du concours Planeta 1965, *Spanish Show* de Julio Manegat ; *Histoire universelle* n° 3. BUP ; *Othello, de Guillermo* (sic) Shakespeare ; et le catalogue de jouets du Cortes Inglés de 1971. Tous étaient recouverts de papier journal. Sur un petit support réalisé à l'aide de pinces à linge, il avait aussi exposé sa médaille d'alpinisme décrochée en 1975. Dans une petite boîte, il avait rangé « le canif à saucisson » qu'il emportait durant ses excursions de l'époque. Les autres objets du vaisselier (deux cendriers en céramique avec l'inscription « Rdo. De Segovia », une montre au tic-tac sonore, une tête de cheval en plastique et une pièce de 50 centimes) y trônaient déjà à son arrivée. Le mobilier comportait aussi une table en imitation bois, un fauteuil rembourré de mousse recouvert d'une couverture violette, un téléviseur à l'image floue (le bâtiment n'avait pas d'antenne), un transistor bruyant et un magnétoscope Betamax qu'il ne pouvait pas faire fonctionner faute de cassettes.

En la cocina fue donde el habitante más frotó con la parte verde del estropajo. Como no había quemadores con qué usarla, la bombona de butano le servía como mueble auxiliar (colgando las bolsas de las asas y del pitorro). Cocinaba con un infiernillo eléctrico de resistencia, de los que en 1986 ya estaban prohibidos por la querencia que mostraba el rojo vivo a contagiar su fuego a los cortinajes y a las faldillas adyacentes.

Su bañera no tenía ducha, pero se había fabricado una con la goma de la bombona y un bote de suavizante calado como un colador, que podía coger por su asa para restituir el efecto de teléfono. Se había hecho unas cortinas de baño con unas bolsas de basura de comunidad, de un negro satinado que creaba una extraña sensación lumínica a la hora del aseo completo. Había reforzado la banda superior con cinta aislante, y la había perforado pinchando con un boli para insertar las anillas de las que colgaba.

Pegándoles una base a los cartoncillos de los rollos de papel de váter usado, Francisco se había compuesto un cubilete para lápices, un costurero y un simpático tirador de sentido alusivo para la cadena de la cisterna (que no era cadena sino cordel). La casa estaba repleta de útiles como estos, lo suficientemente pueriles y pobres como para llamarlos «trabajos manuales». La mitad de los cierres de sus armarios estaban descoyuntados, pero mantenía las puertas en su sitio a base de tiras de celo.

Francisco trabajaba en una decrepita nave de seiscientos metros cuadrados en la calle de Miramelindos, levantada en un descampado hoy urbanizado y en la que él laboraba solo, de ocho de la mañana hasta que quisiera irse, según tarea. Se colocaba ante una inmensa máquina de coser industrial y se dedicaba a fijar las etiquetas falsas de Benetton que fabricaban en un taller de Tarancón (Cuenca) en el cuello de las camisetas falsas que fabricaban en una nave de San Fernando (Cádiz). Luego las doblaba y las iba metiendo en bolsas de celofán. Cobraba cuatro pesetas por cada prenda apañada, y dejaba listas ciento sesenta o ciento setenta por jornada.

La cuisine était la pièce qui avait vu le plus souvent le côté vert de l'éponge. Comme elle n'était pas équipée d'une gazinière, les bouteilles de gaz servaient de meubles d'appoint (des sacs y étaient suspendus aux poignées et au robinet). Francisco cuisinait avec un petit réchaud à résistance électrique, le même modèle que celui qui avait déjà été interdit en 1986 à cause de sa propension à passer du rouge vif à l'embrasement des rideaux et des jupes alentour.

La baignoire était dépourvue de douche. Francisco s'était fabriqué un pommeau de fortune à l'aide d'un tuyau en caoutchouc, d'une bouteille de gaz et d'un bidon d'assouplissant percé de petits trous pour l'eau. Il pouvait en saisir l'anse à la manière d'un téléphone. Il s'était aussi confectionné des rideaux avec des sacs poubelle noirs satinés qui dégageaient une étrange luminosité lorsqu'il prenait sa douche. Il avait renforcé, avec de la toile isolante, la partie supérieure des sacs qu'il avait ensuite perforée à l'aide d'un stylo afin d'y insérer des anneaux de suspension.

Francisco avait collé des petits morceaux de carton au bout des rouleaux de papier toilette vides dans le but de fabriquer un pot à crayons, un kit de couture et un semblant de poignée pour la tirette de la chasse d'eau (qui était en fait un simple morceau de corde). La maison regorgeait d'astuces du même acabit, suffisamment puériles et minables pour être qualifiées de « bricolages ». La moitié des serrures était cassées, mais du papier adhésif permettait aux portes des armoires de rester en place.

Francisco travaillait dans un hangar décrépi d'une superficie de 600 mètres carrés, situé dans la rue Miramelindos et érigé sur un terrain vague aujourd'hui urbanisé. Il travaillait seul. À pied d'œuvre à 8 h du matin, il quittait les lieux une fois le travail journalier accompli. Il se plantait devant une immense machine à coudre industrielle et passait sa journée à loger de fausses étiquettes Benetton, fabriquées dans un atelier à Tarancón (Cuenca), dans l'encolure de t-shirts de contrefaçon, eux-mêmes confectionnés dans un entrepôt de San Fernando (Cadix). Ensuite, il pliait les t-shirts et les enfournait dans des emballages en cellophane. Il gagnait quatre pesetas par vêtement étiqueté et en sortait entre 160 et 170 par jour.

El GRAPO le había colocado ahí en 1982, por medio de otra secreta comunicación (con tiritas pegadas, en vez de con chicles). Era el único sitio en el que podía trabajar. Francisco, fichado por la policía, ni tenía DNI ni habría podido enseñarlo en ningún lado. Daba miedo estar en la nave. Por lo grande que era y porque sentía cómo le vigilaban: los del GRAPO y los de la policía. Se oían muchos ruiditos. Las cerchas de la cubierta crujían con el sol, con la lluvia y con el viento, tan desarmadas estaban. Pero chasqueaban sobre todo al paso de los camiones, que por la mañana trazaban ráfagas de sombras al tapar a su paso la luz del muro traslúcido de pavés.

Nunca veía a nadie. Esquivaba todo trato por prevención. De no usarla, la voz se le había quedado grave como la de un oboe, y a veces en la nave decía «oboe» para regodearse en tanta profundidad vocal. Tres veces por semana venía un sujeto con el que, en otra tesitura, quizá habría podido cambiar dos palabras. Pero era disminuido psíquico, lo que impedía mucha charla. Se movía como si fuera de plomo, mascullaba murmullos ininteligibles, gesticulaba como si tirara bombas, calzaba zapatos verdes y Francisco no le conocía ni el nombre (le llamaba Julio, por hacerse a la ilusión de que era humano). Le calculaba dieciocho, pero podía tener tanto veinticinco como doce. Venía con una furgoneta Barreiros y entraba en el taller los fardos de camisetas y los saquitos de etiquetas, de a dos y dos en cada mano. Los traía a sangre, él solo, porque se negaba con bufidos a recibir ayuda ninguna.

El discapacitado llegaba sudando, soltaba los bultos, comprobaba que el volumen de ropa ya falsificada era el de siempre y se iba con las espurias camisetas Benetton, moda pudiente pero desenfadada. Cualquiera de los tres días de visita, entregaba a Francisco las 4000 pesetas que venía a sacarse semanalmente. Luego se marchaba. Conducía como Dios, pero tenía que impresionar cruzárselo por la carretera con su cara de dinamitero irascible.

Francisco guardaba el dinero negro en una cartera negra. Era como el silo de su grano, el almacén del que iba sacando el papel según fuera menester. Esos billetes se iban triturando y convirtiéndose en la grava de las monedas, que guardaba en el bolsillo derecho de su pantalón hasta que hiciera falta otra hojita de colores. Llevaba la cartera negra en su cazadora negra de plástico, la única que tenía, y que se había acostumbrado a sentir cálida en invierno y fresca en verano. «Es porque es de termoforro», pensaba, y se reía de cómo sonaba de bien la palabra que se había inventado.

Il avait été placé là en 1982 par les GRAPO qui avaient utilisé un de leurs nombreux contacts secrets (cette fois grâce à des pansements collés au comptoir et non pas à des chewing-gums). Il n'aurait pu prétendre à aucun autre emploi. En effet, comme Francisco était fiché par la police, il ne possédait pas de carte d'identité. De toute façon, il n'aurait pu la présenter nulle part. Le hangar l'effrayait parce qu'il était grand, mais surtout parce qu'il s'y sentait surveillé, tant par les membres des GRAPO que par la police. Il y entendait aussi beaucoup d'étranges petits bruits. Les cintres du toit étaient tellement fragiles qu'ils craquaient sous le soleil, la pluie et le vent, mais ils claquaient surtout au passage des camions, qui, le matin, créaient des ombres en rafale empêchant la lumière de traverser le verre translucide du mur en brique.

Il ne voyait jamais personne. Par précaution, il esquivait tout contact. Comme il ne parlait jamais, sa voix était devenue grave, pareille au son du basson. D'ailleurs, parfois, dans le hangar, il criait le mot « basson » afin de se délecter de la profondeur de son organe. Trois fois par semaine le rejoignait un individu, avec qui, en d'autres circonstances, il aurait volontiers échangé quelques mots. Cependant, comme il avait un handicap mental, les conversations étaient fortement limitées. Il bougeait comme si ses membres étaient de plomb, marmonnait des paroles inintelligibles, s'agitait comme s'il lançait des projectiles, portait des chaussures vertes et avait un prénom que Francisco ignorait (même s'il l'avait baptisé Julio, pour se convaincre qu'il était humain). Francisco lui donnait 18 ans, mais il aurait tout aussi bien pu en avoir 25 ou 12. Le fameux Julio arrivait toujours dans une camionnette Barreiros et pénétrait dans le hangar, avec, dans chaque main, deux paquets de t-shirts et deux paquets d'étiquettes. Il les portait péniblement, mais refusait toute aide par des grognements.

L'infirmier arrivait en sueur, jetait les paquets et s'assurait d'emporter le nombre habituel de vêtements chics et décontractés de contrefaçon. Lors d'un de ses 3 jours de visite, il donnait à Francisco son dû de 4000 pesetas par semaine, puis s'en allait. Il conduisait divinement. Cependant, avec sa tête de dynamiteur irascible, il cherchait à impressionner.

Francisco rangeait l'argent gagné au noir dans son portefeuille noir. C'était son tiroir-caisse dans lequel il puisait chaque coupure selon ses besoins. Les billets finissaient abîmés avant de devenir de la menue monnaie qu'il rangeait dans la poche droite de son pantalon en attendant de devoir retransformer d'autres billets en menue monnaie. Il gardait son portefeuille noir dans sa veste noire de plastique, la seule qu'il possédait et qui lui apportait chaleur en hiver et fraîcheur en été. « C'est parce c'est un thermo-couche », se disait-il avant de se mettre à rire de ce mot à l'agréable consonance, sorti tout droit de son imagination.

Cosía hasta que a eso de las siete no podía más y se largaba del taller, vigilando que nadie le viera mientras cerraba con candado. Sobre el plano, su casa de Santa Valentina quedaba cerca de la calle Miramelindos, pero, por la noche, los andurriales de la Ventilla daban verdadero pánico, y sólo en verano se volvía a pie. El resto del año cogía el 49, un autobús que transitaba por el noroeste de Madrid pero que él sólo utilizaba para recorrer Blanco Argibay hasta su domicilio.

A veces, a la vuelta, dejaba pasar su parada y seguía hasta Bravo Murillo, para dar un paseo por una calle repleta de luces y de gente, una cava brillante flanqueada por humildes venitas. Lo hacía poco, porque flanear por ahí era exponerse a incidencias. Pero, en ocasiones, a Bravo Murillo que se echaba.

Salía de la nave con el zumbido de sus diez o doce horas de silencio en la cabeza y, cuando se encontraba en medio de la avenida, repleta de ciudadanos, zapaterías, jugueterías y tiendas de cacerolas, se ponía a andar imaginando cosas él sólo. Sabía que él, clandestino sin identificación, concitaba así el peligro, pero las fantasías callejeras eran tan fascinantes... Sabía que lo indicado era recluirse en casa, como cuando jugaba «a dar» en las escuelas, pero la calle era un parchís donde entrenarse escondiéndose, driblando las miradas, huyendo sin apretar el paso y despistando a todo eventual espía de banda armada o a todo agente de la ley.

Le pasmaba el inmenso muestrario de personas y cosas que Bravo Murillo exhibía cada tarde. Pero andar por la calle, con ser apasionante, era exponerse a que quien fuera, de la autoridad o de la propia célula, le reconociera, le siguiera, le acotara, le detuviera. Así que siempre iba atento a todo. Veía a una chavala. La seguía. La evitaba de golpe. Veía a un municipal. Suponía que le había reconocido como miembro del GRAPO. Le daba esquinazo. Igual el policía ni se había fijado en él. Daba lo mismo. Francisco bruñía su invisibilidad para cuando vinieran peor dadas. No era paranoia. Era prudencia. Ya le hubiera gustado a él que sólo fuera paranoia. Se enamoraba de su habilidad para dominar la situación de sí mismo y de todo lo que le rodeara en su radar mental, y de su maña para evitar a todo aquel a quien tuviera en veinte metros a la redonda durante más de tres minutos. En siete años jamás había levantado una sospecha y nunca había pasado nada. A todo este oculto meneo sobre las casillas de Madrid, Francisco lo llamaba «hacer el deporte».

Souvent, il quittait le hangar vers 19 h, après avoir cousu jusqu'à n'en plus pouvoir, et veillait à ce que personne ne le vît en train de refermer les cadenas. Sur un plan de la ville, sa maison de Santa Valentina et la rue Miramelindos semblaient proches, mais la nuit, traverser les coins perdus de la Ventilla filait la chair de poule. C'est pourquoi Francisco ne rentrait à pied qu'en été. Le reste de l'année, pour parcourir la distance entre Blanco Argibay et son domicile, il prenait le 49, un bus desservant le nord-est de Madrid.

Parfois, sur le chemin du retour, il poussait jusqu'à Bravo Murillo afin de profiter des illuminations, ainsi que de l'animation de l'artère principale et de ses ruelles. Cette sortie demeurait exceptionnelle, car flâner à Bravo Murillo n'était pas sans aléas. Cependant, quelques fois, il s'y aventurait.

Après dix ou douze heures bourdonnantes de silence, il déambulait, s'inventant des histoires, au milieu de l'avenue grouillante de monde et bordée de boutiques de chaussures, de jouets et de casseroles. Clandestin sans identité, il était conscient de jouer avec le feu, mais il ne pouvait pas résister à la fantaisie de ces rues commerçantes... Il savait qu'il devait rester enfermé chez lui comme lorsqu'à l'école, il jouait « à chat », mais être dans la rue, c'était comme s'aventurer sur une plaine de jeux et s'entraîner à rester caché, à fuir les regards, à disparaître sans presser le pas et à semer un éventuel espion des GRAPO ou un agent de police.

La grande diversité de personnes et d'échoppes que proposait Bravo Murillo le surprenait chaque après-midi. Pourtant, arpenter la rue s'avérait aussi excitant que dangereux. Si un policier ou un membre du groupe armé le reconnaissait, il le suivrait, le coincerait et l'arrêterait. En définitive, il était en permanence sur le qui-vive. Il voyait une jeunette, la suivait, l'évitait d'un coup. Il voyait un policier municipal, pensait que son appartenance aux GRAPO était démasquée et lui faussait compagnie, même si l'agent ne lui prêtait aucune attention. La discrétion était toujours de mise. Francisco soignait son invisibilité pour le jour où la situation tournerait mal. Il ne s'agissait pas de paranoïa, mais de prudence. Il aurait préféré être paranoïaque. Il s'émerveillait de sa capacité à rester seul maître de la situation, de ce qui l'entourait et de son habileté à éviter toute personne se trouvant à moins de 20 mètres pendant plus de trois minutes. En sept ans, il n'avait éveillé aucun soupçon et n'avait connu aucune mésaventure. Il assurait « faire son sport » de ces déplacements furtifs à travers la ville.

En caso de mosqueo (una mirada directa a los ojos, una interpelación preguntando por el metro, un somero contacto entre un codo y una manga), Francisco se metía en cualquier sitio a esperar. Lo más indicado era entrar en esa clase de lugares en los que todo el mundo puede estar mirando a algo sin que se le haga raro a nadie: la iglesia de San Francisco de Sales, simulando admirar las cenefas (se llamaba como él. En traducción de guasa del inglés, se repetía para sí «San Francisco de Ventas, San Francisco de Ventas» cuando andaba inquieto).

El mercado de Maravillas, simulando husmear entre los puestos (olía a pescado y a serrín, como pinos en la playa, como peces jugueteando entre las cuadernas del pecio). La trasera de los quioscos, simulando mirar las revistas (a otra escala, pero los paneles de metacrilato con sus portadas eran iguales que un álbum de cromos).

Paradójicamente, la mejor forma de huir era estándose quieto. Las marquesinas del autobús, simulando esperarlo, eran la óptima opción: dotadas de asientos, de espaldas a la acera, a usar durante la hora larga que un mismo conductor podía tardar en pasar de nuevo y extrañarse, con planos urbanos a los que dirigirse para pretender la consulta de un trayecto mientras se estiraban las piernas y se estudiaba Madrid. Eran tan excelentes las marquesinas que desde hacía meses las usaba sin motivo de seguridad mediante, sólo por la generosidad con la que le permitían permanecer en la calle sin más, pensando en sus cosas mientras le daba el aire, como si fueran los paraguas de sus reflexiones. Sobre todo, eran gratis. La abundancia de bares en Madrid habría hecho interminable la lista de escaques de seguro de este tablero. Pero en 1986, un café con leche o una caña de cerveza en los establecimientos de los barrios populares de la capital costaba cincuenta pesetas. Y ganar 16 000 pesetas mensuales significaba entonces disponer de muy, muy poco dinero, por muy 1986 que fuera.

Francisco s'immobilisait dans un coin en cas de doute (une œillade directe, une question relative aux stations ou aux horaires de métro, un léger coup de coude, un effleurement de manche). La prudence lui commandait avant tout d'entrer dans ces lieux où n'importe qui peut regarder n'importe quoi sans paraître bizarre, comme l'église San Francisco de Sales où il pouvait faire croire qu'il admirait les dorures. Entre parenthèses, ce lieu de culte lui avait prêté son prénom. Pour calmer ses inquiétudes, il jouait avec les mots, se répétant qu'en anglais, elle porterait le nom cocasse de « San Francisco des Soldes, San Francisco des Ventes ».

Sur le marché de Maravillas, il feignait de se délecter des fumets qui flottaient entre les étales (un mélange d'odeurs de poisson et de sciure, comme s'il y avait des pins sur la plage, comme si des poissons batifolaient entre les couples d'une épave). À l'arrière des kiosques à journaux, il prenait la pose d'un lecteur absorbé par ses revues (à une autre échelle, il se disait que les panneaux de plexiglas recouverts des unes de journaux ressemblaient beaucoup à des albums de petits autocollants).

Paradoxalement, la meilleure manière de fuir se résumait à garder son sang-froid. Les abribus où il simulait l'attente constituaient la meilleure parade. En effet, il pouvait s'y asseoir, dos à la route, au moins une heure : le temps pour un chauffeur de repasser et de trouver sa présence étrange. Généralement, Francisco consultait les plans de la ville et faisait mine de vérifier le trajet tout en s'étirant les jambes et en étudiant Madrid. Ces cubes de verre étaient si géniaux qu'il les fréquentait depuis des mois, non pas pour leur sûreté, mais pour cette facilité qu'ils lui offraient de rester au grand air, dans la rue, et de se perdre dans ses pensées. Ils abritaient ses réflexions comme des parapluies. Puis surtout, ils étaient gratuits. Le damier madrilène regorgeait de bars où il aurait été en sûreté. Néanmoins, en 1986, un café con leche ou une bière coûtaient 50 pesetas dans un bar des quartiers populaires de la capitale. Or, ne gagner que 16 000 pesetas par mois signifiait avoir très très peu de revenus, même en 1986.

1300 pesetas se le iban en los veintiséis cafés que tenía que tomar al mes en el CoyFer (Fermín y Concha cerraban los domingos), con los dedos husmeando por los bajos de la barra. Otras 1300 le costaba un mes de autobús, si tiraba de bono bus y siempre que algunas mañanas, de ida, se fuera a la nave a pie. En verano ahorraaba 1000 o 2000 pesetas, porque con la anochecida demorada la vuelta no era tan escalofriante. Era para él su paga extraordinaria de vacaciones, y recorría la distancia entre su casa y el taller pensando en el céntimo y pico que ahorraaba por cada zancada. Fumar le salía por 1650, siempre que comprara el tabaco en el estanco (nunca en bares) y siempre que no sobrepasara el límite del paquete de Rex diario (había un margen de premio si fumaba menos). Cogiendo un cartón le regalaban un mechero («para que los pitos sean operativos», decía el estanquero). Probó con labores menos exquisitas, pero se le atrancaban las vías respiratorias y al tomar aire sonaba que daba miedo.

Comía lo que podía. Inventiva, mayormente. Sólo compraba sucedáneos y alimentos de gama baja, pero sacaba un excelente partido al aceite de girasol (en el que maceraba un ajo), a la achicoria (que mezclaba con canela), a la margarina (a la que añadía panchitos picados) y a la cabeza de jabalí (que mejoraba mucho con un golpe de llama). El agua de las latas de pimientos y alcachofas era la base de todos los caldos, y el hígado, el tocino, las mollejas y las cabezas de pescado, productos tan asequibles, eran la sustancia de tantos guisos. El perejil, que entonces era gratis, lo aderezaba todo.

Adornaba las sopas de sobre con todo aquello que estuviera a punto de estropearse: pan duro, que freía en el aceite de la lata de atún (si la sopa era de vegetales), y tiras de pollo, que despegaba de la carcasa poniéndola a hervir después de comérselo frito (si la sopa era de carne). Fabricaba su propia mermelada cociendo ralladura de cáscara de fruta con agua y azúcar. Empapando en leche las áridas galletas Reglero, se componía una base para pastel que quedaba muy bien recubierta de natillas, si las hacía muy espesas. Cuando se acababa el Tulicrem, imitación de la Nocilla, echaba leche caliente a la tarrina. El calor deshacía los restos a los que el cuchillo de untar no llegaba y obtenía algo parecido a un Cola-Cao.

Chaque mois, afin de tâter de ses doigts les dessous du comptoir, il dépensait 1300 pesetas pour les 26 cafés du CoyFer (Fermín et Concha fermaient le dimanche). Si pour se rendre au hangar, il utilisait un abonnement et marchait certains matins, ses trajets mensuels lui coûtaient 1300 pesetas. En été, rassuré par la clarté des longues soirées, Francisco, osait regagner son domicile à pied et économisait alors entre 1000 et 2000 pesetas. Cette somme équivalait à une prime de vacances. Ainsi, à chaque enjambée vers son refuge, il comptabilisait les quelques centimes épargnés. Ses cigarettes lui coûtaient 1650 pesetas, pour peu qu'il les achetât dans un bureau de tabac (jamais dans des bars) et qu'il ne dépassât pas la limite du paquet de Rex par jour (son gain était plus important s'il fumait moins). S'il prenait une cartouche de tabac, il recevait un briquet gratuit (« pour que les clopes soient opérationnelles », disait le vendeur). Il avait essayé d'autres marques meilleur marché, mais elles lui avaient bouché les voies respiratoires et leur faisaient faire un bruit effrayant.

Assurément, sa cuisine était créative. Il composait ses repas tant bien que mal. Il n'achetait que des aliments de substitution ou des produits bas de gamme, mais utilisait à merveille l'huile de tournesol (dans laquelle il faisait macérer de l'ail), la chicorée (qu'il mélangeait à de la cannelle), la margarine (qu'il agrémentait de cacahuètes frites hachées) et le fromage de tête (qu'il passait sous la flamme pour l'améliorer). Il préparait des ragoûts à base de jus de conserves de poivrons ou d'artichauts qu'il associait à des produits très bon marché comme le foie, le lard, les ris ou les têtes de poissons. Comme le persil était gratuit, il en utilisait pour condimenter tous ses plats.

Tous les ingrédients défraîchis finissaient en soupe : le pain rassis qu'il faisait frire à l'huile de conserve de thon (quand c'était une soupe de légumes), ou le poulet, qu'il avait d'abord mangé rôti, puis dont il avait fait bouillir les restes pour les effiloche (quand c'était une soupe de viande). Il faisait sa propre confiture avec des zestes de fruits, de l'eau et du sucre. Avec des biscuits secs Reglero imbibés de lait, il se concoctait une base pour un gâteau qui, s'il faisait des couches bien épaisses, serait généreusement garni de crème dessert. Il utilisait la fin du Tulicrem, une imitation de la pâte à tartiner Nocilla, pour se faire à même le pot, un chocolat chaud. La chaleur faisait fondre la pâte à tartiner que son couteau n'avait pu atteindre et il obtenait alors une sorte de Cola-Cao.

De todo ello resultaba un gasto diario en alimentación de 250 pesetas (4500pesetas al mes). Aunque el domingo, por festejar, compraba en una panadería de la calle Veza una bolsa de patatas fritas Leandro y una botella de dos litros de refresco Blizz Cola (468 pesetas más).

Siempre tuvo muy presente que, al decir de Cicerón, «El mejor cocinero es el hambre». Máxima que nunca dejó de figurarse en letras de oro, por tan cierta la tuvo durante toda su vida, y que reducía a cenizas de ridículo tanto afán por la vida exquisita a la que tanta gente empezaba a adscribirse con devoción idiota. Especialmente, entre tantos dirigentes de última hornada, enseñando todo el pelo de la dehesa, hijos e incluso hermanos menores de nobles campesinos cuya dieta sólo tenía un capítulo («comer lo que haya») y que ahora disfrutaban mareando a los camareros con que si la temperatura de servicio, o impresionando con los puntos de cocción a otros gañanes y palurdas del sexo que apetecieran.

Contaba con una partida mensual para aseo de 200 pesetas: llegaba para una pastilla de jabón Nelly, seis rollos de papel de váter y un tubo de FluorDent. Llevaba el pelo a cepillo (él mismo se ocupaba de cortárselo con sus propias tijeras), con lo que el gasto en champú quedaba conjurado. Se afeitaba a brocha sin brocha, frotándose la cara con los trocitos de jabón de manos que, tras su uso, ya no servían por su tamaño para nada más. Si el pedacito de jabón hacía espuma, bien. Si no la hacía, era que la barba no estaba todavía tan crecida como para tener que rasurarla. Bien también. Era grotesco que Francisco se perfumara, si no trataba con nadie. Pero así lo hacía, por divertirse con la idea de exhalar una fragancia sin nariz a la que cosquillear. Una botella de litro y medio de Nenito, que remedaba bastante bien a la colonia de baño Nenuco, costaba 99 pesetas, y bien podía durar medio año.

Fregaba los cacharros con lavavajillas Flou, pero el jabón para la ropa se lo fabricaba él mismo, cociendo la manteca de los torreznos, mezclada con sosa, en una sartén. El gasto en estropajos, bayetas y fregonas estaba incluido en los cuarenta duros, si bien prorrateado a lo largo de los doce meses del año.

O alguien del grupo pagaba las facturas, o nunca se dio de alta ningún servicio. Jamás llegó recibo alguno. Ahorraba mucho dinero a quien fuera, porque el agua y la luz sólo fluían cuando fluían. La calefacción sí que era ecológica, porque no había. Sólo el infiernillo que destinaba a cocinar valía como radiador. Su potencia era pobre para tanto propósito, por lo que, en invierno, Francisco andaba por casa abrigado con tres o cuatro camisetas de las de San Fernando (Cádiz). Como eran para él, se las había cogido del montón de las que ya llevaban cosida la etiqueta de Benetton, y así iba de marca por su domicilio.

En tout et pour tout, il dépensait donc 250 pesetas par jour pour se nourrir (4500 pesetas par mois). Toutefois, le dimanche, pour marquer le coup, il se permettait un extra : il s'achetait des frites Leandro ainsi qu'une bouteille de Blizz Cola d'un litre dans un établissement de la rue Veza (468 pesetas de plus).

Il avait toujours gardé à l'esprit cette citation de Cicéron : « La faim est le meilleur cuisinier. » Cette maxime définissait si parfaitement sa vie qu'elle était devenue sa ligne de conduite et qu'elle avait réduit à néant le rêve ridicule d'une vie raffinée que tant d'idiots recherchent avec dévotion. Surtout, depuis que la nouvelle classe dirigeante était formée par des fils ou des petits frères de vrais paysans incapables de dissimuler leurs origines et dont le régime alimentaire se résumait « à manger ce qu'ils trouvaient ». Or maintenant ceux-là mêmes ne rataient pas une occasion de gaver les serveurs en renvoyant des plats soi-disant froids ou en se vantant de leurs connaissances des points de cuisson auprès d'autres balourds ou balourdes qu'ils courtoisaient.

Par mois, il consacrait 200 pesetas à sa toilette : une barre de savon Nelly, six rouleaux de papier toilette et un tube de dentifrice FluorDent. Il coiffait à la brosse ses cheveux (qu'il coupait lui-même aux ciseaux), et faisait des économies en shampoing. Il se rasait à la main, sans blaireau, et se frottait le visage avec les restes de savon pour les mains, devenus trop petits pour les réserver à un autre usage. Si le petit bout de savon moussait, alors il était temps de passer au rasage, sinon, les poils naissants étaient encore trop courts pour passer sous la lame. Dans les deux cas, Francisco était satisfait. Il trouvait grotesque de se parfumer alors qu'il ne côtoyait personne. Pourtant, il s'amusait à l'idée de dégager une fragrance qui ne viendrait titiller les narines de personne. La bouteille de Nenito d'un litre et demi, dont l'odeur s'approchait le plus de celle de l'eau de Cologne Nenuco, ne lui coûtait que 99 pesetas et lui permettait de tenir 6 mois.

Il faisait la vaisselle avec le liquide Flou, mais il concoctait lui-même sa lessive : dans une poêle, il mélangeait du gras de lardon à de la soude. Les dépenses en éponges, chiffons et serpillières n'excédaient pas quarante *duros* échelonnés sur l'année.

Soit un membre du groupe armé payait ses factures, soit les services n'étaient pas déclarés. Il n'avait jamais reçu aucune note de frais. Comme l'eau et l'électricité n'étaient pas toujours disponibles, il réalisait de belles économies. Il possédait le chauffage le plus écologique du monde, puisqu'il n'en avait tout simplement pas. Le four était sa seule source de chaleur, mais elle était tellement faible, qu'en hiver, pour rester dans son refuge, Francisco s'emmitouflait dans trois ou quatre t-shirts de San Fernando (Cadix). Il s'était réservé ceux déjà étiquetés Benetton et, de la sorte, il déambulait chez lui dans des vêtements de marque.

No tenía a quien llamar, y eso era malo. Pero así se ahorra el teléfono, y eso era bueno. Había uno colgado en una pared. Nunca tuvo línea, por lo que su desembolso en telecomunicaciones jamás causó estropicio. Él hubiera preferido tener a alguien con quien hacer un poco de gasto, de vez en cuando.

Redondeando, «que tampoco hay que ser un tiquismiquis», Francisco gastaba 12 420 pesetas al mes. Comoquiera que el llamado Julio, en nombre de quien fuera, le remuneraba con 16 000 pesetas por el mismo período, el clandestino contaba con una suma para gastos laterales («eventualidades») de 3580 pesetas mensuales. O, lo que es lo mismo, 119,33 pesetas al día. Francisco salía de casa cada mañana con esta cantidad en la cabeza, e iba reteniendo en la memoria los caprichos en los que se iba gastando el dinero. Al volver, apuntaba lo derrochado y lo restaba a las 3580 pesetas con las que contaba mensualmente para este capítulo de antojos. El día treinta, o treinta y uno, comprobaba cuánto había ahorrado. Hacía mucho tiempo que sabía que toda esta minuciosidad no tenía nada que ver con el control de sus recursos, sino, sobre todo, con la necesidad de balizar el mar de días en el que vivía, echando mano de magnitudes mensurables (número de pesetas, cantidad de horas, porcentaje de superávit, media, mediana y moda) que acotaran con su exactitud toda la maraña de naderías en la que pasaba su existencia.

El apartado de dinero en mano para eventualidades era su gloria, quizá la única región de su vida en la que hacía lo que le parecía conveniente, y que controlaba guardando y/o derrochando según considerase. Esa gamba o libra (moneda de cien) con su pico puntiagudo («como quien dice, ciento veinte pesetas») era su cuota diaria de placer.

Por aquellos días empezaron a aparecer las primeras tiendas «todo a cien», lo que suponía que, en una semana comercial normal, Francisco podía reunir un colador, un pack de tres cajas de cerillas, una lata de betún, una baraja para solitarios, un plato llano nuevo y tres paños de cocina, sin salirse del presupuesto y ahorrando además las 19,33 del pico. Que, multiplicadas por los seis días de tienda, daban 115,98 pesetas salvadas: las mismas que permitían una nueva visita de propina, como si fuera esto la bola extra del pinball. Como muchas veces volvía a casa con las 119,33 pesetas íntegras, iba haciéndose con un fondo que le permitía comprarse una muda cada dos años, una camisa cada tres, unos zapatos cada cuatro y un jersey cada cinco.

Il n'avait personne à qui téléphoner. C'était démoralisant, mais aussi avantageux, car, pour les appels, pas un sou ne sortait de sa poche. De fait, le téléphone fixé au mur n'était pas raccordé et ne lui occasionnait aucun frais. Il aurait aimé pouvoir traîner avec quelqu'un de temps à autre.

Dans l'ensemble, Francisco n'avait pas à se plaindre, il dépensait 12 420 pesetas par mois. Peu lui importait que le dénommé Julio, lui remît 16 000 pesetas de la part d'un inconnu toutes les quatre semaines, le clandestin disposait d'une réserve mensuelle de 3580 pesetas, soit 119,33 pesetas par jour, pour parer aux frais imprévus (« les impondérables »). Tous les matins, Francisco franchissait le pas de sa porte avec cette somme en tête et dressait mentalement une liste des dépenses plaisir qu'il allait se permettre. Une fois de retour chez lui, il les notait toutes et faisait les comptes en les déduisant des 3580 pesetas mensuelles. Le 30 ou le 31 du mois, il voyait combien il avait économisé. Il savait depuis des mois que ces calculs minutieux n'avaient rien à voir avec la gestion de son budget, ils rythmaient son quotidien. Il s'accrochait à ce qu'il pouvait quantifier comme le nombre de pesetas, les durées écoulées, le pourcentage d'excédents et calculait aussi la moyenne en déterminant la médiane et le mode. Ces opérations quadrillaient avec exactitude le fouillis de petits riens qui constituaient sa vie.

L'argent qu'il mettait de côté était sa fierté, mais, peut-être aussi, le seul pan de son existence qu'il appréciait et contrôlait puisqu'il choisissait de dépenser à sa guise. La gamba chilienne ou la livre londonienne, toutes deux des pièces de 100, frappées d'un profil au nez crochu incarnaient ce qu'il se permettait de dépenser par jour pour son plaisir.

À cette époque, les boutiques « Tout à 1 euro » commençaient à apparaître. Lors d'une semaine de courses habituelles, Francisco pouvait non seulement acheter une passoire, un pack de trois boîtes d'allumettes, une boîte de cirage, un jeu de cartes pour ses parties de solitaire, une assiette plate et trois torchons, mais aussi respecter son budget et économiser pas moins de 19,33 pesetas. Ce montant journalier, multiplié par ses 6 jours d'emplettes, lui assurait une économie de 115,98 pesetas qui, telle une bille bonus dans un flipper, lui permettait de repasser dans ces boutiques. Souvent, il rentrait chez lui avec l'intégralité de la somme qu'il réservait à l'achat de nouveaux sous-vêtements tous les deux ans, d'une chemise tous les trois ans, d'une paire de chaussures tous les quatre ans et d'un pull tous les cinq ans.

Los balances iban encajando, pero también había dislocaciones en el sistema. Como todos sus cálculos pecuniarios estaban trazados sobre la base de tabular treinta días al mes, el decalaje contable venía de la mano de enero, de marzo, de mayo, de esos siete meses traidores que febrero ayudaba a neutralizar. En total, cinco días de más cuya financiación solventaba con heroicos ayunos que, se esforzaba en creer, solidificaban los cimientos de su carácter. Siempre llevaba todo su dinero consigo: el bloque, en la cartera negra; sus lascas, en el bolsillo derecho del pantalón.

La gente tiene cuidado de sus cosas de natural. Han de durar porque si no hay que reponerlas. Pero si a Francisco se le rompía un cristal de la ventana o la rodillera de un pantalón, no le quedaba más remedio que quedarse sin ello. Si le dolía una muela, a esperar a que se le pasara. Tenía que cuidar sus cosas como quien cuida de su perro o de su hijo: como lo que es irremplazable. Aunque, siempre y cuando anduviera al quite, nada tenía por qué romperse. Mientras actuara con celo y cuidado, todo duraría dentro de aquel piso lúgubre de la Ventilla.

Ingresos y gastos iban quedando compensados sin fallas abruptas. Pero hubo, no obstante, días de hambre. En ocasiones, según se despendolara y según el nivel de inconsciencia que le echara a la vida, pecaba de manirroto. Otras veces, el llamado Julio se perdía, o venía sin nada. Semanas hubo en las que el trabajo le cundía poco, porque le entraban sofocos y tenía que levantarse de la máquina de coser e ir a meneársela. Luego lo notaba, para mal, en las liquidaciones. Entonces sobrevenía el hambre.

El hambre era incómodo, pero había trucos. En el CoyFer ya sabían que Francisco tomaba el café con dos azucarillos (entonces era muy común el cubito de azúcar). Uno se lo echaba al café. Chupar el otro a la hora de la merienda engañaba el apetito muy eficazmente y procuraba una cierta energía para pasar la tarde. Seis chicles Cheiw (treinta pesetas) metidos en la boca de golpe podían sustituir a una cena. A la hora de acostarse, dejaba la bola de goma ya insípida junto al fregadero de la cocina. A la mañana siguiente el chicle había recuperado su sabor, milagro que muchos conocerán. Ardides como comerse las uñas, irse a dormir o intentar coger fiebre, que la fiebre quita el apetito, también estaban entre sus recursos.

Francisco parvenait à équilibrer ses comptes tout en sachant qu'il n'était pas à l'abri de quelques couacs. Comme toute sa comptabilité reposait sur un mois de 30 jours, un décalage survenait toujours pour les mois de janvier, mars, mai et les quatre autres mois, mais heureusement, le mois de février compensait l'effet perturbateur de ces mois insidieux. En tout, il devait financer 5 jours supplémentaires à la faveur d'un jeûne héroïque, acte qui, il essayait de s'en convaincre, forgeait son caractère. Il emportait toujours toute sa fortune avec lui : les espèces dans son portefeuille noir, ses économies dans la poche droite de son pantalon.

En règle générale, tout le monde prend soin de ses affaires, car si elles ne résistent pas au temps, elles doivent être remplacées. Pourtant, si sa fenêtre venait à se briser ou son pantalon à se déchirer au niveau du genou, Francisco n'avait d'autre choix que de s'en accommoder. Si une dent le faisait souffrir, il attendait que la douleur se dissipe. Il devait veiller sur ses biens comme un maître sur son chien ou un parent sur son enfant, car ils étaient irremplaçables. Tant qu'il agirait avec zèle et prudence, rien ne risquerait de casser. Tant qu'il se montrerait précautionneux, tout resterait entier dans le lugubre appartement de la Ventilla.

Même si ses revenus et ses dépenses étaient à l'équilibre, Francisco avait déjà connu la faim. En effet, il lui arrivait de perdre le contact avec la réalité et, selon le grain de folie que lui réservait la vie, de succomber au péché de la dépense. D'autres fois, le prénommé Julio disparaissait ou venait les mains vides au hangar. Certaines semaines, Francisco n'était pas très productif au travail, car il souffrait de bouffées de chaleur l'obligeant à quitter son poste pour se dégourdir les jambes. Il le constatait inévitablement sur sa feuille de paye et sentait alors la faim approcher.

Son estomac vide le torturait, mais il redoublait d'astuces. Au CoyFer, les tenanciers savaient qu'il prenait toujours deux sucres avec son café (à l'époque, le sucre était conditionné en cubes). Il en plongeait un dans sa tasse et conservait l'autre en guise de goûter coupe-faim, qui lui assurerait suffisamment d'énergie pour tenir l'après-midi. Pour remplacer un dîner, il mastiquait six bubble-gums Cheiw (30 pesetas) à la fois. Avant de se coucher, il usait d'un tour bien connu : il abandonnait la boule de gomme devenue insipide sur le coin de l'évier de la cuisine et, le lendemain matin, comme par miracle, elle avait récupéré toute sa saveur. Il trompait aussi la faim en dormant, en se rongant les ongles ou en essayant d'avoir de la fièvre afin de manquer d'appétit.

Lo que echaba de menos era el lujo de coger el periódico. La prensa le fascinaba, pero sus balances se descuadraban si la compraba más de cuatro veces al mes, y nunca en domingo. Sospechaba que la quiosquera se olía su indigencia, porque cuando no tocaba lujo y sólo iba a comprar un chicle para desayunar, ella le inquiría con retintín.

—¿Y hoy de prensa no lleva nada? —Es que ya la he cogido esta mañana. En otro quiosco, vamos.

Cuando sí tocaba, el diario daba para muchas distracciones, una vez leído. En el mapa del tiempo se tenía a la vista toda España, para viajes imaginarios. La sección «Fallecidos en Madrid» traía los nombres de los muertos del día anterior, con sus edades consignadas. Sin mirar, Francisco pintaba un punto al azar sobre la ristra de finados e imaginaba que un adivino le auguraba los años que tendría al morir (los del pobre sujeto sobre el que cayera el punto). El juego le ponía de buen humor, porque le solían salir edades avanzadas. Tachando ciertas letras a las palabras, resultaban frases que se le hacían chocantes. Modificar a lápiz las fuentes de luz de las fotografías le era muy gratificante. Jugaba a la bolsa en el conglomerado accionario de Cerrajera, y seguía los tanteos de ganancias y pérdidas con toda atención. Si un día ganaba un entero, tenía el presentimiento de que las cosas evolucionaban para bien. Muchas veces, Cerrajera perdía dividendos.

Poder coger dos o tres periódicos a diario, más algún semanario de información general y alguna revista mensual de temática específica, debía de ser como estar en el mundo, con todos al lado. Es muy posible que fuera esta sensación de apego lo que le hiciera babear por la letra efímera.

Había un segundo artículo al que le hubiera gustado aficionarse, pero al que le parecía ingenuo aspirar. Francisco sentía verdadera devoción por los trenes eléctricos. Eran carísimos. Así que sólo le alcanzó para un juego de seis postales de tema ferroviario. Se las había encontrado un domingo en el Rastro, a las cinco de la tarde, la hora a la que los de los puestos ya se han ido y han dejado tiradas las sobranzas a las que ni siquiera ellos encuentran valor de cambio. Se barruntaba que su pasión por los trenecitos tenía que ver con la imposición de orden que le transmitía el movimiento inmanentemente canalizado por los raíles. O con la perfección perpendicular de estos con las traviesas. O con la majestad de las locomotoras, de inmenso poderío, sin embargo a la disciplina de la línea trazada en el tendido férreo. O con la lógica de los motores, rotando a una señal eléctrica dispensada desde un mando de plástico. Lo más seguro es que esta debilidad tuviera su raíz en las ganas que tenía Francisco de que alguien o algo, persona, animal o cosa, le hiciera algún caso cuando se dirigiera a él.

Le luxe de s'offrir le journal lui manquait terriblement. Il était fasciné par la presse, mais ses comptes s'effondraient s'il se payait plus de quatre éditions par mois et surtout celle du dimanche. Il soupçonnait la kiosquière de sentir sa misère, car à chaque fois qu'il ne pouvait se permettre qu'un chewing-gum pour son petit-déjeuner, elle lui proposait ironiquement le quotidien.

– Alors, pas de journal aujourd'hui ?

– À cette heure-ci, je l'ai déjà pris ailleurs.

S'il pouvait s'offrir ce luxe, il s'adonnait d'abord à la lecture des articles et y trouvait bon nombre de distractions. Sur la carte météorologique, il se voyait traversant l'Espagne. La rubrique nécrologie « Fallecidos en Madrid » rapportait le nom ainsi que l'âge des personnes décédées la veille. Francisco pointait, les yeux fermés, un des défunts sur la liste et s'imaginait qu'un voyant lui révélait l'âge de sa propre mort (c'est-à-dire le même âge que celui de la pauvre personne désignée au hasard). Ce jeu le mettait de bonne humeur parce qu'il tombait toujours sur des âges avancés. Il s'amusait à barrer quelques lettres d'un mot pour former des phrases choquantes. Pour lui, crayonner sur les photographies pour en changer les ombres était une activité gratifiante. Il suivait en bourse les actions de Cerrajera et surveillait avec grande attention les tendances haussières et baissières. Si la société gagnait 1 %, il avait l'impression que les choses évoluaient pour un mieux, car elle avait perdu plusieurs fois des dividendes.

S'acheter deux ou trois journaux par jour, un hebdomadaire d'informations générales ainsi qu'une revue spécialisée lui aurait permis de se sentir appartenir à ce monde à part entière. Cette sensation d'appartenance était certainement à l'origine de son admiration béate pour la presse, si éphémère.

Francisco aurait aussi aimé se consacrer à un autre passe-temps, mais il le trouvait trop enfantin. Il éprouvait une véritable passion pour les trains électriques. Or, ces miniatures étaient extrêmement chères. Il n'avait donc pu s'offrir qu'un jeu de 6 cartes postales en rapport avec les chemins de fer. Il les avait dénichées un dimanche sur le marché aux puces à 17 h, autrement dit, quand les marchands, déjà partis, laissent derrière eux les invendus qu'ils savent sans valeur. Il était sans doute fêru de ces petites machines parce que le mouvement éminemment rectiligne des trains sur les rails était, pour lui, synonyme d'ordre et de régularité. Ou alors était-ce lié à la perpendicularité parfaite des rails avec les traverses ? Ou bien à l'allure imposante des locomotives dont la puissance est immense, mais néanmoins soumise au tracé de la voie ferrée ? Ou encore à la logique des moteurs qui se mettent en marche grâce au signal d'un boîtier en plastique. Ce penchant pour les trains, Francisco le tenait de son envie d'exister pour quelqu'un, pour quelque chose, une personne, un animal ou même un objet.

Y un tercer sueño: dar clases de Historia en un instituto. Tal anhelo le entretenía sobremanera. Imaginarse contando la de Vercingetórix contra Roma le ponía de buen humor. Aún no se percataba de que lo que en realidad deseaba era andar por ahí con los chavales, adolescentes animosos con toda la energía por transformar. Hacerles bromas si les pillaba fumando, perdonarles las faltas leves con simpatía, condescendiendo cuando procediera. Aprendiendo él de ellos, que estaban siempre contentos, pegando esos brincos y esas carreras con vigor envidiable. Prensa, trenes, clases. Estas eran sus tres ilusiones. Cortas, modestas, como las que en vez de soñarse se padecen.

Lo grande fue que, a base de llevar las cuentas, de prever remanentes, de planificar gastos e ingresos y de vigilar los convolutos, Francisco se encontró con que, a mediados de los ochenta, tenía ahorradas 3227 pesetas. Las caminatas del verano (alguna hubo en invierno) y su indesmayable control de cada desembolso, su cuidado de los bienes y su pericia a mayores para los asuntos domésticos, algún hambre postergado y su conciencia de austero soldado, habían obrado el milagro. Se cortó de cogerse una manta de flores que tenía vista en un escaparate de la calle Jaén y, el martes dieciocho de febrero de 1986, decidió tirar la casa por la ventana, que para eso había cumplido años tres días atrás.

3.

Hacía seis años que no estaba con una mujer. Habría sido peligroso. Las ansias se las pasaba como podía, pero había ido olvidándose de los momentos de besos, ya tan lejanos, y apenas conservaba en la memoria ninguna fotografía de cuando trató con chicas de verdad en el Grupo de Montaña «Pico Almanzor». Le faltaba el referente real que acolcha toda fantasía. Se decidió a pedir inspiración por correo y encargó un lote de seis películas de la colección «Pleasure Image» que ni hipnotizado habría podido comprar en el vídeo club, como los ciudadanos desinhibidos de vidas normales. Se hizo con el cupón de pedido gracias a un Interviú que se encontró debajo de un coche y al que ya habían mutilado las fotos de los reportajes menos politológicos. El sello interurbano costaba dieciocho pesetas, el sobre cinco, y las producciones audiovisuales, novecientas noventa y cinco, incluyendo gastos de envío. Solicitó.

Son troisième souhait aurait été de donner cours d'Histoire dans une école. Ce rêve lui tenait particulièrement à cœur. Il se voyait relatant la bataille de Vercingétorix contre Rome et cette image de lui-même le mettait de bonne humeur. En réalité, il ne se rendait pas compte qu'il désirait surtout être entouré d'enfants et d'adolescents débordant d'énergie. Il s'imaginait les taquinant au moment où il les attraperait en train de fumer ou leur pardonnant leurs bêtises avec sympathie et bienveillance. Il s'instruirait au contact de ces jeunes étudiants perpétuellement enjoués et envierait leurs cabrioles ainsi que leurs courses folles pleines de vitalité. La presse, les trains et les cours, telles étaient les trois passions illusoires de Francisco. Elles étaient tellement humbles qu'il en souffrait plutôt que d'en rêver.

Le plus incroyable était qu'au milieu des années 80, à force de tenir les comptes ainsi que de surveiller ses dépenses et ses recettes, Francisco était parvenu à économiser 3227 pesetas. Ce miracle, il le devait à ses promenades estivales (parfois hivernales), à la gestion minutieuse de son budget, à l'attention qu'il portait à ses biens, à l'ingéniosité avec laquelle il administrait sa maison, à ses périodes de diète et à sa discipline quasi militaire. Jusque-là, il s'était privé d'acheter la couverture à fleurs repérée dans une vitrine de la rue Jaén, mais le mardi 18 février 1986, trois jours après son anniversaire, il décida de casser sa tirelire.

3.

Francisco n'avait pas eu de relation avec une femme depuis six ans. Il comblait ses désirs comme il le pouvait, mais avait oublié la sensation d'un baiser tant le temps s'était écoulé. Il se souvenait à peine de l'époque où, au sein du groupe d'alpinisme « Pico Almanzor », il côtoyait des femmes en chair et en os. Cette absence de femmes empêchait toute étincelle de raviver la flamme. Il décida de chercher l'inspiration par voie postale et commanda un lot de six films issus de la collection « Pleasure Image » que, même sous hypnose, il n'aurait jamais osé acheter dans un vidéo club fréquenté par des clients impudiques. Il avait récupéré le bon de commande dans un *Interviú* trouvé sous une voiture, et dont les photos des articles les moins politiquement corrects avaient été arrachées. Le timbre interurbain coûtait 18 pesetas, l'enveloppe 5 et les films 995 pesetas frais de port compris. Il envoya la commande.

A los ocho días le llegó el aviso de Correos: el paquete ya estaba en la oficina de la calle Pinos Alta. Francisco trabajó a toda prisa el viernes y, con el rédito productivo obtenido, se tomó media hora de la mañana del sábado para ir a la estafeta. Mala idea, porque la afluencia de público era notable a pesar de que sólo eran las ocho de la mañana. Algo que ya de por sí era preocupante, estar con otras personas en recinto cerrado, devenía en sangrante ante la expectativa de que pidiera su envío y apareciera el funcionario con un paquete repleto de referencias al contenido: una pera con corazones, «Cine para ver solo», una lengua babeante, dos chicas poniendo caras, cosas así.

Francisco se colocó a la cola de la ventanilla de entregas, atendida por dos funcionarios. Uno de ellos era un necio de risa fastidiosa que había librado la semana anterior. El otro, aquel que le sufría.

—¡Que qué tal las vacaciones, me pregunta el hijo puta! ¡Pues cortas, joder, cortas! —gritaba.

El de Correos encontraba graciosísima su ocurrencia, se reía atronando la oficina de simpatía personal en el trato y le daba pescozones al de al lado, que se lo permitía porque tenía menos trienios. Despachaba jacarandoso y con celebración de los clientes, que le llamaban por su nombre y le decían afables «¡Desde luego, qué cabrón!».

—¡¿Eh?! ¡¡Cortas!!

La cola avanzaba. Francisco sudaba de apuro, componiéndose en la cabeza las cuatro posibilidades de vergüenza: inscripciones o no en el paquete; cartero asqueroso o discreto; y su combinatoria. El funcionario cachondo trayendo un envoltorio repleto de marcas era lo peor. El sujeto normal entregando un envío sin más mácula que el nombre del destinatario, lo mejor. Le tocó el payaso.

—Hola —dijo Francisco después de tragar la saliva que no quería que se le pusiera en la garganta cuando tuviera que hablar.

—El resguardo —exigió el chistoso.

Huit jours plus tard, il reçut un message de la poste : son paquet était arrivé au bureau de la rue Pinos Alta. Le vendredi, il travailla à toute vitesse et, son quota de production atteint, il s'octroya une demi-heure le samedi matin pour se rendre au bureau de poste. L'idée n'était guère judicieuse, car même s'il n'était que huit heures du matin, l'endroit était presque bondé. L'affluence et le nombre de personnes alentour le stressaient, mais il se rongait surtout les sangs à l'idée que l'emballage de son colis pût trahir son contenu. Et si l'employé sortait avec un paquet arborant une poire suggestive entourée des petits cœurs, la mention « Films à voir seul », une langue baveuse, deux filles faisant la moue ou quelque chose du style.

Francisco s'inséra dans la file d'un guichet où se relayaient deux employés. Le premier était un lourdaud au rire agaçant qui réintégrait son poste après une semaine de vacances. Le second n'avait d'autre choix que de le supporter.

Le péquenot s'écria : « Mon connard de collègue me demande comment c'était les vacances. Bah, trop court, bordel, beaucoup trop court ! »

Il riait lui-même de son trait d'humour, inondait le bureau de familiarités et se permettait de donner des tapes à son collègue, car il avait trois ans de service en moins. Il servait les clients avec entrain et exubérance. En retour, ceux-ci l'appelaient par son prénom et le confortaient en répondant aimablement « Mais quel enfoiré votre collègue ! ».

– Et bien oui, beaucoup trop courtes !

La queue avançait. Francisco transpirait d'embarras. Quatre possibilités de scénarios honteux défilaient dans sa tête, selon qu'il serait servi par l'employé discret ou le préposé rebutant et selon que l'emballage porterait ou non des inscriptions. L'abruti lui remettant un paquet recouvert d'inscriptions se révélerait le pire des scénarios. Le collègue consciencieux lui remettant un colis portant simplement le nom du destinataire, le meilleur. Pas de chance, il tomba sur le clown.

– Bonjour, dit Francisco après avoir ravalé l'excédent de salive qui aurait pu l'empêcher de parler.

– Le reçu, demanda le guichetier blagueur.

Francisco dejó sobre el mostrador el documento y el dinero, que ya había separado en su cantidad exacta para abreviar un trámite que podía ser tan humillante. El funcionario leyó el resguardo. Por un momento pareció que iba a poner las pegas que inventa el que quiere prolongar la charla para ahuyentar su aburrimiento. Pero optó por meterse en el almacén sin dejar de soltar sus chorradas, que llevaba horas desgastando pero que seguirían pareciendo recién concebidas mientras continuaran llegando nuevos parroquianos como público renovado.

—¿O dónde has visto tú si no unas vacaciones que sean largas?

Francisco empezó a temblar. Podía imaginar todas las gracias que le iba a dedicar el saleroso como encontrara motivo para pasar un ratillo divertido a su costa por los cromos de su paquete. «Te ha escrito la prima del pueblo, que te manda los vídeos de la comunión», «Mira qué cine-fórum te vas a marcar, con debate luego», o, matando dos pájaros de un tiro, espetándole al de al lado: «Aprende de tu hermana. Ella haciendo películas y tú un puto cartero».

Intentó subir el ánimo pensando que, como le había parecido oír en la radio, la sociedad española andaba mucho más suelta últimamente con lo de follar («es por la democracia»), pero Francisco no había notado nada. Le habría sido imposible tratar con aquel bocazas todos los detalles sobre que si «firme aquí, ponga la fecha de hoy, no ponga la de mañana que mañana es domingo y no estamos, ja, ja» delante de un paquete que llevara por fuera todo lo que Francisco se quería meter para adentro. Pero todo fue bien. El funcionario regresó con un bulto muy discreto: una caja de cartón kraft con una ancha banda naranja y el bendito rótulo «Promociones Postales, S. A.» como todo remitente. El de Correos miró el paquete por abajo, para que pareciera que la suya era una ciencia inasible, y luego se dirigió a Francisco.

—Deme el DNI.

Francisco le déposa sur le comptoir accompagné du montant exact calculé au préalable afin de réduire au maximum cette formalité qui promettait d'être très humiliante. Le guichetier parcourut le document. L'espace d'un instant, Francisco crut que l'homme allait, pour tromper son ennui, l'emmener sur le terrain miné de ses blagues. Pourtant, il choisit de se rendre dans la réserve, tout en continuant de débiter les bêtises qu'il répétait depuis des heures, mais qui paraissaient toujours fraîches à mesure que défilaient les clients.

– T'en connais, toi, un endroit où les vacances sont longues ?

Francisco commença à trembler. Il imaginait toutes les blagues que cet individu était capable de faire pour s'amuser à ses dépens lorsqu'il verrait l'emballage bariolé. Il pourrait lui dire : « Ta cousine de province t'a écrit, elle t'envoie les vidéos de la communion » ou « Regarde ce que le ciné-club t'envoie pour préparer le débat après la projection ». Ou pire encore il pourrait inclure son collègue et lâcher : « Prends exemple sur ta sœur. Elle fait des films alors que toi tu n'es qu'un pauvre postier », une sournoiserie qui lui permettrait de faire deux victimes pour le prix d'une.

Bien que Francisco n'eût pas remarqué ce changement, il essaya de rassembler son courage pour se convaincre que, comme il l'avait entendu à la radio, la société espagnole était beaucoup plus à l'aise avec la baise (« grâce à la démocratie »). Si cet emballage dévoilait sa vie privée, Francisco savait qu'il serait fébrile au moment de répondre au préposé et à ses injonctions habituelles : « Signez ici, indiquez la date d'aujourd'hui et surtout pas celle de demain, car le dimanche, le bureau est fermé, oui voilà, bien ».

Mais tout se déroula bien. L'employé revint avec un colis très discret : une caisse en carton kraft avec une large bande orange et, Dieu merci, « Promociones Postales, S. A. » comme seul expéditeur. Le salarié regarda le paquet par-dessous avec l'œil d'un expert en sciences occultes, puis se dirigea vers Francisco.

– Votre carte d'identité.

El enlace clandestino e indocumentado respingó. Recogió su dinero y su resguardo, por no dejar señas, y se fue a la carrera sin decir nada, pero absolutamente nada, dejando al cartero guasón demasiado perplejo como para ponerse a componer chistes nuevos. Ya a la una de la tarde, al funcionario se le ocurrió otra lerdez a cuenta de la anécdota con el cliente que se escapó por piernas («¡Si es que van como locos! ¡Si es que van como locos! ¡Si es que van como locos!»), con la que llenó otra media hora de tedio. A las ocho y diez de la mañana, sin embargo, y mientras las suelas de sus zapatos levantaban polvo en el enlosado de Correos, Francisco sintió que terminaba sin empezar su sueño de amor, porque no cabían caricias con alguien que, como él, no existía.

Con las manos vacías, llegó tristísimo a la marquesina del autobús para que el 49 le llevara de nuevo a la nave. Había fantaseado con una mañana de anhelo en el taller, una labor morosa y unas horas alargadas como un cable, un fin de jornada un poco adelantado y un regreso a casa sin paradas. Un vaso de agua para ver el espectáculo y un calcetín viejo para lo suyo. Muchos Rex muy cerca. Poner la tele, dar a los botones, mirar a las intérpretes... No iba a haber nada de eso.

Encendió un pito y miró hacia Bravo Murillo en sentido norte. Volvió a ocurrir lo que le pasaba siempre: nada más prender el cigarro, el 49 apareció grandón, obligando al despilfarro de tabaco. Le daba vergüenza descapullarlo para fumárselo después, porque iban a pensar los demás que era un rata. Miró a ver si había gente en el entorno de la marquesina, porque si había poca, animado por la contrariedad recién sufrida, le pensaba echar audacia, apagarlo y guardárselo para cuando llegara al taller.

Sólo había un señor. Que, tan serio, llevaba bajo el brazo una caja de cartón kraft con una ancha banda naranja y el rótulo «Promociones Postales, S. A.», impreso en el anverso. Una caja tan discreta, sin marcas, que el paisano llevaba con la confiada naturalidad de quien saca a su nieta a pasear. A Francisco le entró un poco la risa.

—Mira ese. Qué llevará ahí, dentro de esa caja tan poco elocuente —se decía a mala baba mientras se deshacía de la brasa del Rex.

Le terroriste sans papiers qu'était Francisco maugréa, reprit son argent ainsi que son reçu, pour ne laisser aucune trace, et sortit dans la rue sans piper le moindre mot. Cette réaction laissa le guichetier moqueur tellement perplexe qu'aucune nouvelle blague ne lui vint à l'esprit. Pourtant à 13 h, le fonctionnaire fanfaronnait une nouvelle fois à propos du client qui s'était sauvé à toutes jambes sans son colis (« Ma parole, le monde devient fou ! Ma parole, le monde devient fou ! Ma parole, le monde devient fou ! »), ce qui lui permit de tuer une demi-heure d'ennui supplémentaire. De son côté, alors qu'il sortait du bureau de poste à 8 h 10 et tandis que les semelles de ses chaussures soulevaient de petits nuages de poussière, Francisco sentit que son rêve d'amour s'envolait sans même l'avoir effleuré parce qu'il ne pouvait recevoir les caresses de quelqu'un qui, comme lui, n'existait pas.

Les mains vides et le cœur rempli de tristesse, Francisco se rendit à l'arrêt du 49 qui le conduirait à nouveau au hangar. Il avait fantasmé sa journée : une matinée d'excitation, un retour anticipé après des heures de travail interminables, un verre d'eau à consommer pendant le spectacle, une vieille chaussette pour son propre numéro et beaucoup de cigarettes Rex. Il avait rêvé d'allumer sa télévision, de presser le bouton play et de se laisser transporter par les acteurs... Malheureusement, aucun de ces fantasmes ne se réaliserait.

Francisco s'alluma un clope et regarda vers Bravo Murillo plus au nord. Au même moment, comble de malchance, il vit apparaître l'imposant autobus et voulut, comme toujours, jeter la cigarette sur laquelle il venait à peine de tirer. En général, il avait honte de l'éteindre et de la conserver pour plus tard, car si d'autres le voyaient, ils le prendraient pour un rat. Pourtant, cette fois, s'il se trouvait quasiment seul, compte tenu de son taux de frustration, il envisagerait de l'éteindre bravement pour la fumer plus tard à l'atelier.

Il jeta un coup d'œil et ne vit qu'un homme à l'air très sérieux portant sous le bras un colis en carton kraft avec une large bande orange et une étiquette « Promotions postales, S. A. » imprimée sur le devant. Le colis était si discret, si épuré, que son propriétaire le trimbalait aussi naturellement que s'il se promenait en compagnie de sa nièce. Francisco se moqua un peu de lui.

– Regardez ça. Que peut cacher une boîte si discrète ? se disait-il sournoisement tout en éteignant sa cigarette.

El suceso de Correos le devastó el ánimo. Pero a mediados de marzo, quizá por la insatisfacción de la pornocuriosidad frustrada, Francisco se encorajinó. El viernes catorce, día de cobro, mientras volvía a casa por la tarde en el 49, Francisco cayó en la cuenta de que, a una mala, conservaba sus 3227 pesetas intactas. Se encontró guapo viendo las cosas por el lado bueno. Confortado por el descubrimiento, dejó pasar una parada, y otra, y otra. En Plaza de Castilla cambió el 49 por el 147, y cruzó medio Madrid mientras valoraba la belleza del optimismo.

El autobús llegó a Callao, su fin de trayecto, y Francisco se sintió capitalino. Bajó, compró un Bony, se lo comió y, eufórico quizá por el azúcar, decidió del todo que iba a regalarse un tren eléctrico.

Cogió Gran Vía, un Bravo Murillo a lo bestia, y, por la acera de los impares, llegó al Bazar Mila. Avergonzado por su afición infantil, se asomó al escaparate con cara de estar mirando los puzzles para adultos. De reojo, vislumbró dos equipos de trenes en exposición, con máquina, transformador, circuito en óvalo y tres vagones cada uno.

El embalaje del de la izquierda traía sus rótulos en alemán. A través de su ventana de acetato, Francisco podía distinguir los remaches de la caldera de la locomotora, las tampografías de los vagones de mercancías y los manillares de las portezuelas de los coches de pasajeros, tal era su grado de detalle. La caja del otro, una referencia española de marca Magic-Tren, daba idea de un trabajo mucho más basto. El plástico de sus unidades parecía más gordo, las vías eran más toscas y las inscripciones ferroviarias de los vagones eran pobres pegatinas impresas con colores excesivos.

Podía comprar el alemán sólo si cosía casi cinco mil ochocientas camisetas más durante la próxima semana, lo que mandaba la caja al infierno de los apeaderos. El precio del tren nacional era de 4445 pesetas. Decidido a no quedarse sin regalo de cumpleaños, pues llevaba ya suficiente desaire del destino con el episodio del «Pleasure Image», despreció los peligros de dedicar al ocio todos sus ahorros (más otras 1218 pesetas que habría que arañar del resto de partidas) y entró en la juguetería. Con su cartera en la cazadora, con su bolsillo en el pantalón. Con su dinero.

L'échec de la poste lui avait sapé le moral. À la mi-mars, peut-être à cause de sa pornocuriosité frustrée et insatisfaite, Francisco s'exaspéra. Le vendredi 14, jour de paye, alors qu'il rentrait chez lui avec le 49, il découvrit qu'il lui restait 3227 pesetas et constata que voir la vie du bon côté lui allait à merveille. Enchanté par cette découverte, il continua son chemin et ne descendit que trois arrêts de bus plus loin. Arrivé à la Plaza de Castilla, il changea de bus et prit le 147 pour traverser la moitié de Madrid savourant la beauté de l'optimisme.

Arrivé à sa destination, Callao, un des lieux les plus fréquentés de Madrid, Francisco descendit du bus et eut l'impression d'avoir toujours vécu dans la capitale. Il s'acheta un mini gâteau Bony, le mangea et, probablement euphorique à cause du sucre, décida de s'offrir un train électrique sur un coup de tête.

Il emprunta Gran Vía, une avenue commerçante semblable à Bravo Murillo bien que plus vaste et longea le trottoir des numéros impairs pour arriver au Bazar Mila. Honteux de sa passion infantile, il fit mine de s'intéresser aux puzzles pour adultes exposés dans la vitrine. Du coin de l'œil, il repéra deux ensembles de trains électriques équipés d'une locomotive, d'un transformateur, d'un circuit ovale et de trois wagons.

L'emballage de droite possédait des étiquettes en allemand. Même à travers la vitre, Francisco pouvait apprécier les détails de la cheminée de la locomotive, de la tampographie des wagons de marchandises ainsi que des poignées aux portes des voitures voyageurs ; le modèle réduit était vraiment soigné. Le second ensemble était estampillé de la marque Magic-Tren et étiqueté en espagnol, indice d'une qualité bien inférieure. Le plastique dans lequel il était moulé paraissait plus épais, les rails se révélaient plus grossiers et les inscriptions ferroviaires des wagons n'étaient que de pauvres autocollants bariolés.

Francisco ne pourrait s'acheter le modèle allemand que s'il cousait 5 800 t-shirts la semaine prochaine, autrement dit, faire preuve d'autant de patience le torturerait. Quant à la miniature espagnole, elle coûtait 4445 pesetas. Bien décidé à se faire plaisir pour son anniversaire et à réparer les affronts du destin subis lors de l'affaire « Pleasure Image », il nia les dangers de flamber l'intégralité de ses économies (plus encore les 1218 pesetas qu'il devrait gagner en travaillant) pour ce loisir. Il entra dans le magasin de jouets, le portefeuille dans la veste, les économies en poche : c'était là toute sa fortune.

Como le apuraba todo este infantilismo, explicó al dependiente que el juguete era «para un hijo de un hermano», sin caer en la cuenta de que, de haber sido verdad el comentario, habría dicho que el tren era sencillamente «para un sobrino». El tendero del bazar lo pasó todo por alto, porque el Magic-Tren llevaba dos navidades sin hallar ni sobrinos ni tíos que se lo quisieran llevar.

—Pues ya verá como acaba jugando con él toda la familia —le dijo el tendero para ayudarle a pasar el trago.

Francisco soltó todo aquel chorro de dinero, en gran parte en calderilla, sudó de emoción durante el tiempo que tardó el dependiente en envolver el tren y meterlo en una bolsa gigante, y salió a la calle en estado de excitación, con 2747 pesetas para toda la semana (el Bony le había costado siete duros). Deseó hacer el deporte por la Gran Vía —aquello sí que era un estadio—, volvió a Callao, cogió el tramo corto de Preciados, sospechó de un patillas con pinta de chivato, lo despistó deteniéndose ante el escaparate de Corinto Marisquerías (donde era muy habitual ver a gente quieta mirando las nécoras) y siguió hasta desembocar en la plaza de Santo Domingo.

Comprobó otra vez que tal área, dominada por el parking a cielo abierto pintado de azul, era todo un muestrario de estilos arquitectónicos del siglo. Se fue a oler La Alicantina, que vendía turrone y helados todo el año y, para su sorpresa, el patillas reapareció por San Bernardo. Francisco, el de «el deporte» y el de «huir estándose quieto», se metió en la administración de lotería del frontal del parking, lugar lleno de personal papando moscas, y tomó un boleto de la Primitiva que empezó a rellenar por disimular, pendiente en realidad de lo que ocurría fuera.

El patillas merodeó, Francisco pintó aspas y el sospechoso acabó significándose como paisano a lo suyo cuando apareció su novia y se fue con ella tan campante. Francisco respiró. Cuando iba a romper el billete, sin embargo, la lotera le conminó impertinente:

—¡Traiga pa sellar!

Francisco vaciló, pero la lotera quería fomentar el nuevo juego de la Primitiva que el Organismo Nacional de Loterías y Apuestas del Estado, entonces llamado ONLAE, había lanzado hacía seis meses escasos.

—¡Óigame! ¡Que lleva ya aquí un rato como lelo! ¡Que si no va a jugar no se puede aquí permanecer! ¡Que aquí no se puede sin jugar!

Sa gêne était si profonde qu'il expliqua au vendeur que le train était destiné « au fils d'un de ses frères ». Il ne se rendit pas compte que, sans ce mensonge, il aurait simplement parlé de « son neveu ». Le vendeur ne releva pas, bien que depuis deux Noël de suite, aucun neveu ou oncle n'eut voulu de ce Magic-Tren.

– Ah, vous verrez, toute la famille finira par jouer avec, lui dit le vendeur pour l'aider à faire passer la pilule.

Francisco déballa toute sa fortune, essentiellement de la petite monnaie et transpira d'émotion jusqu'à ce que le vendeur ait déposé le train dans un immense sac. Il sortit ensuite dans la rue très excité même s'il lui restait seulement 2747 pesetas pour finir la semaine (le petit gâteau Bony lui avait coûté 7 duros).

Il voulut faire du sport en passant par la Gran Vía — cet endroit s'apparentait réellement à un stade —, il retourna à Callao, passa par Preciados, se méfia d'un type avec des favoris à l'allure de mouchard, le feinta en s'arrêtant devant la vitrine de Corinto Marisquerías (qui attirait de nombreux badauds venus admirer tranquillement les étrilles) et continua jusqu'à déboucher sur la place Santo Domingo.

Il constata une fois de plus que cette place, dominée par le parking à ciel ouvert peint en bleu, faisait étalage des différents styles architecturaux du siècle. Il sentit flotter l'odeur de La Alicantina, une boutique de turróns et de glaces ouverte toute l'année. À sa désagréable surprise, le type aux favoris réapparut par la rue San Bernardo. Francisco commença alors « son sport » et « s'enfuit l'air de rien » pénétrant dans le bureau de la loterie, situé juste à l'avant du parking, où des employés bayaient aux corneilles. Pour se fondre dans le paysage, il se saisit d'un billet de loto la Primitiva, et commença à le remplir tout en attendant de voir l'évolution de la situation.

Le type aux favoris rodait pendant que Francisco traçait des croix. Cependant, le suspect se révéla n'être qu'un simple passant qui partit l'air de rien dès qu'il aperçut sa petite amie. Francisco reprit son souffle. Au moment où il allait déchirer son billet, la dame de la loterie l'exhorta :

– Apportez-moi ça que je le scelle !

Francisco hésita, mais la vendeuse de la loterie était décidée à faire fonctionner le nouveau jeu de loto, la Primitiva, que l'Organismo Nacional de Loterías y Apuestas del Estado, alors appelé ONLAE, avait lancé six mois plus tôt.

– Écoutez, vous êtes planté là comme un idiot depuis un moment ! Si vous ne jouez pas, vous devez partir ! On ne reste pas ici sans jouer !

A Francisco no le quedó otra que dar el boleto a validar. El destrozo sobrevino cuando la lotera le pidió los cinco duros que valía la columna. Por no significarse, Francisco pagó. Recogió el boleto sellado, lo guardó en su cartera y salió del local con el tren eléctrico en su bolsón. Había perdido veinticinco pesetas de la manera más tonta, pero aquel era día de despilfarro y se sentía contento. Aquella era jornada de locura. Para rematar la ruina, entró en el bar-restaurant De Prado de la calle Silva y se pidió un café con leche y una magdalena. Nada le iba a estropear su training day. Que en inglés significa «día de entrenamiento». Pero que para Francisco comenzó a referirse ya para siempre al día en el que se compró el train y anduvo por Santo Domingo con él a cuestas, dándose al turismo, zafándose de supuestas vigilancias y perdiendo dinero con la alegría de un inconsciente.

El 147 le devolvió a casa. Sacó el equipo de la bolsa y abrió el paquete, conservando ambos envoltorios de buen plástico y mejor papel, respectivamente. Levantó la tapa de la caja, con su ventana de acetato pegada al cartoncillo. Aquello olía a nuevo. Extrajo las instrucciones, lo primero, y les dedicó un rato. Luego comenzó a sacar tramos de vías, doce curvas y dos rectas. Pensó que sería mejor establecer el circuito sobre una mesa en vez de sobre el suelo. De esta forma los raíles cogerían menos polvo y la perspectiva del convoy, si se sentaba, reproduciría mejor la ilusión de realidad.

Una vez compuesto el óvalo se ocupó del transformador. Era todo muy sencillo: dos guías, una por raíl, una por polo, una por ranura. Tal y como recomendaban las instrucciones en lo referente a mantenimiento, Francisco repasó las vías con un trapo limpio humedecido con Nenito, porque alcohol no tenía, para eliminar posibles partículas de suciedad que entorpecieran el flujo eléctrico. Luego tomó el libro de Julio Verne y lo colocó abierto boca abajo sobre el tendido, componiendo un túnel esquemático.

Dejó para el final la extracción de los vagones y de la máquina. Sacó el material rodante a las doce y seis de la noche, cuando ya debería llevar más de una hora en la cama. Un tanto burdas sí que eran las unidades, pero tiempo habría de ir ahorrando para comprar más elementos de mejor fabricación. Al principio no se percató, pero luego descubrió con placer que al vagón-correo se le podían abrir sus puertas deslizantes, y que la locomotora venía equipada con un pequeño faro.

Francisco n'eut d'autre choix que de faire valider son billet. Le désastre survint lorsque la dame de la loterie lui demanda cinq *duros* pour valider son billet. Pour ne pas avoir l'air louche, il paya. Il emporta son billet scellé et le rangea dans son portefeuille avant de sortir, son train électrique toujours à la main. Il venait de perdre bêtement 25 pesetas, mais après tout, c'était jour de craquages, il se sentit donc satisfait. Quelle journée de folie ! Pour couronner le tout, il entra dans le bar-restaurant De Prado situé dans la rue Silva et commanda un café con leche accompagné d'une madeleine. Personne n'entraverait son « training day », son « jour d'entraînement ». Pour Francisco, ce jour resterait toujours gravé comme celui où il s'était acheté un train, puis s'était baladé comme un touriste à Santo Domingo avant de vouloir échapper à un possible mouchard et de perdre inutilement son argent avec la joie d'un inconscient.

Il prit alors le 147 pour regagner son domicile. Une fois arrivé, il sortit le paquet du sac et l'ouvrit précautionneusement en vue de conserver les emballages en plastique et en papier. Il souleva le couvercle de la caisse sur laquelle une fenêtre transparente était collée. Le jouet sentait le neuf. Il extirpa d'abord le mode d'emploi et le parcourut un instant. Ensuite, il commença à extraire les différents tronçons des rails, 12 courbés et 2 droits. Il pensa qu'il était préférable de disposer le modèle réduit sur une table plutôt qu'à même le sol. Ainsi, les rails prendraient moins la poussière et si Francisco s'asseyait, il aurait l'impression de voir un train grandeur nature.

Une fois le circuit assemblé, il s'intéressa au transformateur. Tout était simple : deux câbles, chacun son côté, un pour les rails, l'autre pour alimenter en électricité. Comme le préconisait le mode d'emploi, Francisco nettoya les rails avec un chiffon humidifié afin d'éliminer les petites saletés susceptibles d'entraver l'arrivée d'électricité. Puisqu'il n'avait pas d'alcool, il utilisa l'eau de toilette Nenito. Ensuite, il se saisit de son Jules Verne, le plaça, grand ouvert, au-dessus des rails pour faire office de pont.

Il termina par dégager les wagons et la locomotive du carton. Il était déjà 00 h 06, il aurait déjà dû être au lit depuis une heure. Il ne pouvait nier que les wagons étaient un peu grossiers, mais avec le temps, il pourrait économiser et s'acheter des pièces de meilleure qualité. Il ne le remarqua pas de suite, mais fut enchanté de découvrir que les portes du wagon postal coulissaient et que la locomotive était équipée d'un petit phare.

Francisco colocó la máquina sobre las vías y le fue añadiendo a mano los tres coches. Era prodigiosa la facilidad con la que se enganchaban entre sí, sólo empujándolos con suavidad. Luego se fue al mando y giró la rueda de marcha. Muy poco. El tren no avanzaba. Lo sopló, no supo muy bien para qué, y volvió a darle. No se movió. Toqueteó el culo al convoy, por ver si así, con la ayuda que se debe a todo primer paso, la locomotora echaba a andar. Puso el mando a tope. Pero nada. Luego se sonrió muy aliviado, cuando cayó en la cuenta de que no había enchufado el transformador a la red. Se aseguró de que el aparato funcionaba a 125 voltios, tomó el macho y lo insertó en la hembra, sin acordarse de restituir el mando a su posición de parada.

La locomotora, que recibía su primer impulso de vida con toda la potencia del flujo máximo, se embolsó arrastrando sus tres vagones. Con tanta fuerza que rebasó la curva y cayó mesa abajo, golpeándose contra las losas del frío suelo. El coche de viajeros perdió las ruedas, el mercancías se quedó sin techo y al vagón-correo se le despegó la escalerilla de acceso. La mitad de los delicados enganches del convoy quedaron retorcidos, por lo que el ensamblaje no volvería a producirse correctamente. Aún así, la peor parte la llevó la locomotora. La carcasa saltó por un lado, la chimenea por otro y la bobina de cobre por otro más. Todos los engranajes de transmisión se salieron de sus ejes y dejaron de besarse. Una lengüeta que tendría su función llegó hasta la puerta de la cocina. La máquina no volvería a funcionar jamás.

Metió toda la chatarra en una caja vacía de galletas Reglero. Luego, muy quedito, Francisco se echó a llorar. Como se dijo en la plaza de Santo Domingo, nadie le iba a chafar su training day. En efecto, se estaba bastando él solo para destrozarlo a patadones. Ese día sí se sintió pobre. Después matizó sus pensamientos solitarios, refugiado del mundo bajo una manta: ese día sí se sintió pobre, decía, como pobre se había sabido siempre.

Pero ese día, con las piezas de su tren de plástico escondiéndose bajo los tres muebles de su piso sobrecogedor, su pobreza le cayó antipática. Por oír a alguien, habló él.

—Para no haber creído nunca en la suerte, qué mala que la tengo.

Francisco posa la locomotive sur les rails et assembla manuellement les trois voitures. La facilité avec laquelle toutes les pièces s'emboîtaient était prodigieuse, il suffisait de les faire glisser doucement l'une dans l'autre. Il se dirigea ensuite vers la commande et, d'abord très légèrement, il tourna le bouton pour mettre la machine en marche. Le train ne bougea pas. Sans trop savoir pourquoi, Francisco souffla dessus et réessaya. Toujours pas de mouvement. Il tapota l'arrière du convoi pour voir si, avec un peu d'aide, la locomotive allait finalement avancer. Il tourna la manette au maximum, mais rien ne se produisit. Puis, tout sourire et soulagé, il se rendit compte qu'il avait oublié de brancher le transformateur. Il s'assura que le jouet fonctionnait à 125 volts, prit la fiche et la brancha alors que le bouton de la commande était toujours au maximum.

La locomotive, dont le premier voyage eut lieu à puissance maximale, s'emballa entraînant à sa suite trois wagons. La vitesse fit rater le tournant au convoi qui tomba de la table et heurta le sol froid. La voiture des passagers avait perdu ses roues, le wagon de marchandises son toit et le wagon postal son marchepied. La moitié des délicates attaches des wagons étaient si tordues qu'elles ne s'emboîteraient plus jamais correctement. Pourtant, les wagons s'en sortaient bien par rapport à la locomotive. La carcasse avait sauté d'un côté, la cheminée d'un autre et la bobine de cuivre d'un autre encore. Tous les engrenages de transmission sortaient de leurs axes et n'étaient plus imbriqués. Une languette à la fonction inconnue avait atteint la porte de la cuisine. La locomotive ne roulerait plus jamais.

Francisco mit tout ce tas de ferraille dans une boîte de biscuits Reglero vide. Ensuite, presque silencieusement, il se mit à pleurer. Plus tôt dans la journée, il s'était dit que personne n'allait gâcher son « training day » et il avait raison puisqu'il l'avait gâché lui-même et il ne s'était pas raté. À ce moment-là, il se sentit misérable et préféra se réfugier dans ses pensées solitaires, s'enrouler dans une couverture pour s'isoler du monde : cette fois-là, il se sentit pauvre, pauvre comme il avait toujours su qu'il l'était.

Pour la première fois, à la vue des pièces du train en plastique éparpillées sous les trois meubles de son saisissant appartement, sa pauvreté lui apparut détestable. Le besoin d'entendre une voix le poussa à se parler à voix haute.

– Moi qui n'ai jamais cru en la chance, je joue de malchance.

En 1986, Primitiva García tenía veintiocho años. Nació en Bata, Río Muni, en la antigua colonia española de lo que es hoy Guinea Ecuatorial. Su padre, Bernardo, era un abulense de 1920 al que le cayeron encima todas las calamidades: la educación a palos, la alimentación escasa, el clima inhóspito. Sus dieciséis años, súmense a la fecha de su nacimiento, coincidieron con toda aquella alegría. Y sus diecisiete, sus dieciocho y sus diecinueve, pues con lo mismo. Había quedado enfermo de frío, y su anatomía se configuró para siempre enclenque por las hambres padecidas. A los veinte años entró de aprendiz en los talleres de la estación, donde todo era penoso. Y en 1941, para colmo de males, no le quedó más remedio que aceptar un empleo en la Guinea continental, lejos de su familia, donde el tráfico ferroviario se hallaba en incipiente expansión.

Entonces sobrevino el cambio. En el África colonial la comida colgaba de los árboles y correteaba por las laderas. El calor lo mecía todo, se bebía y se fumaba todo lo que se quería, las relaciones con las mujeres eran de una liberalidad impensable en la metrópoli, nadie parecía tener premura por nada, las lluvias caían benéficas para refrescar el aire y el hecho de estar lejos de su familia vetónica no hacía más que evitarle sinsabores. Siempre le asombró la largueza de sus primas por extraterritorialidad. Allí se infló a amar, a comer, a beber y a reír, se infló a salud y a camaradería, se divirtió hasta durmiendo y se emocionó hasta en el peligro.

Durante veintisiete años gozosos, Bernardo disfrutó de la vida como ningún compatriota, consciente de que tal felicidad no habría sido posible sin el cotejo de una infancia y una adolescencia miserables. Consciente de que las cuitas y las privaciones padecidas antaño estaban en la base mismísima de tanto asombro ante tanto desahogo y de tanto pasmo ante tanto placer. Se casó con una bella alemana en 1957 y en 1958 tuvo a su hija. La llamó Primitiva, fascinado por la naturalidad de la vida selvática a la que debía su siempre recién descubierta felicidad.

En 1968, cuando la independencia, tuvo que volverse a la península. Con su familia y con toda la pena. Se encontró con un país en supuesto proceso de liberalización que a él le pareció un monasterio en plena novena mortificativa. Ahora, a sus sesenta y seis años, asistía perplejo al hecho de que toda una sociedad quería autoconvencerse de estar descubriendo la esencia misma del deleite. A Bernardo, con todo lo que llevaba en la piel, el pretendido hedonismo de los ochenta en España le parecía puro espartanismo, el del más sacrificado de los ciudadanos de Esparta.

En 1986, Primitiva García avait 28 ans. Bata, Río Muni, l'ancienne colonie espagnole, l'actuelle Guinée équatoriale l'avait vu naître. Son père, Bernardo, était né en 1920 à Avila et avait vécu une vie mouvementée : il avait reçu une éducation à la dure, avait connu la faim et grandi dans un climat inhospitalier. En 1936, à ses 16 ans, il avait déjà enduré chacune de ces réjouissances. Il en fut de même à ses 17, ses 18 et ses 19 ans. Sensible, il prenait vite froid, était malade en permanence et son corps portait les séquelles des famines. À 20 ans, il fut engagé comme apprenti dans les ateliers de la gare où le travail était pénible. En 1941, comble de la situation, il n'eut d'autre choix que d'accepter de travailler en Guinée continentale, loin de sa famille, pour le trafic ferroviaire qui entamait son expansion.

À ce moment, sa vie changea du tout au tout. Dans l'Afrique coloniale, la nourriture pendait aux arbres et dévalait les versants. La chaleur enveloppait tout, on y buvait et y fumait à son gré et on s'y acoquinait avec une légèreté inimaginable en Europe. Personne ne semblait jamais pressé, la fraîcheur des pluies était toujours bienvenue et l'éloignement avec sa famille vettonienne lui évitait bien des tracasseries. La générosité de ses cousines de cet autre continent ne cessait de l'impressionner. Dans ce pays, il s'était gavé d'amour, de nourriture, de boissons, de rigolades. Il avait retrouvé la santé, s'était lié d'amitié, s'était amusé jusqu'à ce que la fatigue le terrasse et s'était ému, même lorsque le danger rôdait.

Pendant 27 ans, Bernardo avait profité de cette douce vie comme aucun de ses compatriotes, conscient que la misère de son enfance et de son adolescence décuplait son bonheur. Conscient que les peines et les privations qu'il avait endurées pendant toutes ces années ne pouvaient qu'engendrer l'émerveillement face à tant de libertés, de surprises et de plaisirs. Il se maria avec une belle Allemande en 1957 et, en 1958, eut sa fille. Il la nomma Primitiva, en hommage à la simplicité de la vie en forêt à qui il devait à jamais sa récente découverte du bonheur.

En 1968, avec l'indépendance, il dut rentrer au pays et, par conséquent, retrouver sa famille et ses peines. Il trouva un pays soi-disant en phase de libération, mais qui, selon lui, ressemblait plutôt à un monastère s'infligeant une neuvième flagellation. À présent, à 76 ans, il assistait, perplexe, au développement d'une société qui essayait de se convaincre qu'elle entamait à peine la découverte de l'essence même du plaisir. Fort de son expérience, Bernardo jugeait le prétendu hédonisme des années 80 en Espagne comme spartiate, plus spartiate que le plus spartiate des Spartiates.

Primi tenía diez años cuando sus padres se mudaron a Madrid. La familia se instaló en un piso de la colonia de ferroviarios de Villaverde. Su experiencia fue la contraria a la del Bernardo que llegó a la otra colonia. Hecha al clima delicioso de la costa ecuatorial africana, los rigores del invierno y del verano madrileños desconcertaron su fisiología. Estudió la primaria en cierto colegio de su barrio. El centro era un lugar rabiosamente triste, como tantos de los de una ciudad en la que el de El Pilar, que parece el internado lúgubre de Jane Eyre, era ya entonces el colegio más apetecido.

Primi, de natural tímida, no salió ganando con el cambio.

Cuando los niños se enteraron de su pasado africano comenzaron a llamarla «negra», primero, y «sucia», después. Ella no entendía nada, pero se le quedaron para siempre un sentido de la prudencia y un exceso de prevención con los demás que, lo sabía ella, en muchas ocasiones no le valía más que para perder oportunidades de pasárselo bien.

Lo escribía todo desde siempre. No satisfecha con cumplir con el suyo, llevaba los diarios de su padre y de su madre. Así que cuando acabó el bachillerato ya había pasado dos veranos como meritoria en un periódico, el Ya, que acometía vacilante la recta final de su existencia. Durante los tres años siguientes alternó trimestres esporádicos en el diario católico con temporadas atendiendo en una droguería de la calle Embajadores.

Al fin entró en plantilla en la gaceta de sus eventualidades. Pero a los dos meses, víctima de las reestructuraciones que jalaron el declive del periódico, Primi volvió a quedarse fuera. Fue cuando le propusieron fichar por un nuevo proyecto editorial. Aceptó y en octubre de 1983 ingresó como redactora en la revista Actual Noticias, chapuza prensaria que nadie habría echado en falta si un día se hubieran suicidado a una las linotipias del orbe. Firmaba sus reportajes como Azucena García, por lo feo que era su nombre de pila y, sobre todo, porque le daba vergüenza aparecer en tal publicación cochambrosa con su verdadera identidad.

Lorsqu'elle eut 10 ans, accompagnée de ses parents, Primi déménagea pour Madrid. Avec sa famille, elle s'installa dans un appartement de la compagnie ferroviaire de Villaverde. Son expérience fut exactement le contraire de celle de son père lorsqu'il avait séjourné dans la colonie. Le doux climat de la côte équatorienne africaine lui manquait, la dureté des hivers et des printemps madrilènes perturba son métabolisme. En primaire, elle fréquenta une école de son quartier. Le centre était un lieu excessivement triste à l'image de nombreux endroits de cette ville au sein de laquelle El Pilar ressemblait à s'y méprendre à l'internat lugubre de Jane Eyre bien qu'il soit le collège le plus prisé de l'époque.

Primi, de nature timide, n'y gagnait pas au change.

Lorsque les enfants prirent connaissance de son enfance en Afrique, ils l'humilièrent, la traitant d'abord de « nègre » puis de « crasseuse ». Elle n'y comprit absolument rien, mais à partir de ce moment, elle se montra toujours prudente, voire trop méfiante, envers autrui, consciente qu'un tel repli l'empêchait de faire de belles rencontres.

Elle avait toujours aimé écrire. Elle était très heureuse de tenir son propre journal, mais aussi d'avoir récupéré ceux de ses parents. Ainsi, avant de terminer le lycée, elle avait déjà, durant deux étés, exercé en tant que stagiaire pour le Ya, un journal sur le déclin. Les trois années qui suivirent, elle cumula deux boulots. Certains trimestres, elle travaillait pour le journal catholique, d'autres elle accueillait les clients d'une droguerie de la rue Embajadores.

Elle finit par rejoindre l'équipe de rédaction du Ya. Malheureusement, après deux mois, des restructurations, synonymes de l'agonie du journal, advinrent. Primi en fit les frais et fut écartée. À cette époque, elle fut approchée pour mettre sur pied un nouveau projet éditorial. En octobre 1983, elle accepta et devint rédactrice pour la revue Actual Noticias, un torchon qui n'aurait manqué à personne si toutes les presses typographiques du monde s'étaient sabordées simultanément. Elle signait tous ses articles sous le pseudonyme d'Azucena García, car elle trouvait son prénom de naissance moche, mais surtout parce qu'elle avait honte d'être à l'origine d'une telle feuille de chou.

Primi se casó con Blas Sáez en agosto de 1984. Vivían desde entonces en la calle Guillermo Pingarrón, en el barrio de Palomeras, en un piso pequeño y rancio heredado de un abuelo de él. La casa vencía para un lado. De entrada, era un desnivel que apenas se notaba en la percepción consciente. Pero meses y meses de tomar sopas de bordes excéntricos respecto a los del plato, de no poder meter en casa un balón que no se pusiera a evolucionar él solo, de que lo fregado del suelo se secara antes por el este que por el oeste... Meses y meses de volver locos a los líquidos del oído habían hecho mella en el ánimo de ambos.

Blas era profesor de Economía en la Universidad Complutense de Madrid. Suena muy bien, pero aquello era un cuerno podrido de marca mayor. Como profesor adscrito, sólo se le requería durante cuatro horas a la semana, con lo que sus ingresos tampoco eran gran cosa, y su centro de trabajo no podía estar más lejos de su domicilio. Con eso y todo, lo peor era que impartía su docencia en la Facultad de Ciencias de la Información, Rama de Imagen, donde el programa académico contemplaba asignaturas tan descolocadas como esta suya. El alumnado despreciaba estos planes de estudios, porque no entendía qué pintaba materia tan prosaica en enseñanzas que ellos querían tan líricas.

Barruntándose esta animadversión, que era cierta, pero a la que Blas quiso ganar por la mano con excesivo celo, el profesor se presentaba ante sus pupilos revestido de una más que postiza antipatía, una actitud de escéptico de recia dureza con la que anticiparse a la previsible hostilidad que pensaba encontrar. Con su forzada mirada torva pretendía infundir un miedo que cercenara por la base el más que posible amotinamiento de los cientos de alumnos que en aquellos días cursaban estudios de Imagen.

La estratagema le funcionó, pero por la retaguardia y sin que él se diera cuenta del verdadero porqué: a Blas se le olía a millas marinas la vergüenza de tener que andar explicando unas materias que todos sabían tan fuera de sitio. Y se le notaba, sobre todo, el pánico a que le insultaran o, aún peor, a que le pegaran por intruso. Llevaba escrito en la cara que su posturita de duro era en el fondo un ruego de clemencia y los chicos, por mor de una lástima que les honraba, se hicieron cargo. Provocaba compasión, por lo frustrados que resultaban sus intentos bobos de dar miedo, así que los alumnos tomaban sus apuntes sin demasiado follón, preguntaban alguna cosa de vez en cuando y sólo chillaban cuando era necesario. Blas, por su parte, vivía en la ilusión de que medio tenía dominada la situación gracias a sus hábiles oficios. Pero tanto teatro, en papel tan desagradecido, durante tanto tiempo, con tan escuálida vocación para la escena, le tenía amargado. La inconsciente sospecha de que todos sabían algo que a él se le escapaba, lo remataba.

En août 1984, Primi se maria avec Blas Sáez. Ils emménagèrent définitivement dans un petit appartement vieillot hérité d'un des grands-pères de Blas et situé dans la rue Guillermo Pingarrón, au cœur du quartier de Palomeras. La maison penchait d'un côté. Au départ, ce décalage était à peine perceptible. Néanmoins des mois passés à boire des soupes sur le point de déborder d'un côté du bol, à ne pas savoir garder en place un ballon sans qu'il ne roule à l'autre bout de la pièce ou à regarder, après avoir passé la serpillière, le côté est de la pièce sécher avant son côté ouest avaient eu raison d'eux... Ces mois de souffrance infligée à leur oreille interne, totalement déboussolée, avaient entamé leur joie de vivre

Blas était professeur d'économie à l'Université Complutense de Madrid. À première vue, ce titre en jetait, mais en réalité, il s'avérait d'une médiocrité affolante. Comme ses services en tant que professeur titulaire n'étaient requis que quatre heures par semaine, ses revenus n'étaient pas mirobolants et son lieu de travail devait se trouver le plus proche possible de son domicile. De surcroît, le pire était qu'il était nommé dans la Faculté des sciences de l'information, en spécialisation images. Or, certains cours du programme académique, dont le sien, rencontraient peu de succès. Les étudiants délaissaient ce cursus, car ils ne comprenaient pas qu'une matière aussi prosaïque puisse être enseignée dans une université qui se voulait si lyrique.

Le professeur Blas devinait cette aversion incontestable, mais, par excès de zèle, voulait maîtriser la situation. Il adoptait alors une attitude faussement antipathique et empreinte d'un scepticisme glacial pour faire face à l'éventuelle hostilité de son auditoire. De son regard noir menaçant, il prétendait inspirer la peur afin de couper court à quelque révolte qu'auraient mené la centaine d'étudiants alors inscrits dans la section spécialisation en images.

Le stratagème fonctionnait, mais juste en apparence et sans que l'intéressé ne sache réellement pourquoi : Blas se sentait honteux de devoir enseigner des matières inadaptées à l'université. Le plus palpable était sa peur de subir des insultes, ou pire encore, de se faire battre pour usurpation. Il ne pouvait dissimuler que son intransigeance fût son seul moyen d'implorer la clémence. Les étudiants, pris d'une pitié honorable, se tenaient donc à carreau. Blas était tellement minable à se vouloir effrayant qu'il inspirait de la compassion au point que ces jeunes gens prenaient note sans faire de vagues, ne posaient que quelques questions et ne chahutaient qu'au moment opportun. De son côté, Blas vivait dans l'illusion de contrôler la situation grâce à ses habiles compétences. Toutefois, jouer un rôle aussi désagréable pendant autant de temps en ayant si peu de vocation théâtrale finit par l'aigrir. Inconsciemment, il soupçonnait les autres de détenir des informations qui lui échappaient. Ce sentiment le minait définitivement.

Blas y Primi distaban mucho de ser buenos amigos. Quizá por eso todavía les iba bien algunas noches en lo sexual. Mientras hubiera de eso, pensaban por separado, quedarían muebles por salvar. Hacían el amor con cierto afecto y luego siempre pasaba algo que fatalmente les devolvía a su aislamiento. Todo empezaba por alguna nimiedad, como ocurrió un sábado estival tras el amor y antes de dormir, cuando Primi empezó a soplar el cuerpo de Blas con la mejor intención, y que se trae como ejemplo. —Qué haces —era Blas.

—Para que no tengas calor.

—Pues prefiero que no me soples.

—Como te veo que has sudado...

La cosa seguía por torcerse a partir de cualquier contingencia, que no necesariamente estaba injustificada.

—Ya. Pero es que te huele muy mal el aliento y me llega el tufo cuando me soplas.

Primi se reía-sonreía, todo lo que sabía hacer cuando Blas le daba un corte que, literalmente, sentía en la cara como si se la rajaran con el canto de un folio. Entonces se esforzaba por convencerse de que el comentario hiriente no iba en serio. Y que si iba, ella quitaría hierro hasta que pareciera que encontraba la escena como de broma.

—¡Ay, ay, ay, cómo eres! —decía intentando que pareciera que se lo tomaba a chufila—. Blas, Blas, eres lo más. Je. Je.

La secuencia siempre se desgranaba más o menos así. Al oír esto, también Blas hacía sus esfuerzos. «Blas, Blas, eres lo más» quizá tendría como propósito dulcificar el último minuto del día. Pero a él le encorajinaba oír memeces como esa, así fuera la nobleza de su propósito grande como un latifundio. «Blas, Blas, eres lo más» daba mucho asco, lo mirara por donde lo mirara. Primi se percataba de que la tontuna era una estupidez, pero no podía dejar de soltarla para mantener abierta una conversación que esperaba con ansia que ambos cerraran sin palabras demasiado ácidas. Como no llegaba tal amable coda, porque Blas estaba concentrado en no decir nada y clausurar así el día sin bufar, pues Primi igual repetía la chorrada, u otra peor. Con una intención encomiable, con un tono conciliador evidente, pero que a esas alturas su marido ya encontraba tan insoportablemente cursi que no podía entenderla sino como una tocahuevada en regla.

—Vale, pues buenas noches, «simpático» —decía Primi, por poner un ejemplo.

Blas et Primi étaient loin d'être de bons amis. Peut-être cela constituait-il la raison pour laquelle ils appréciaient les quelques nuits torrides qu'ils partageaient. Chacun dans leur coin, ils se disaient que tant qu'il y avait du sexe, ils sauvaient les meubles. Ils faisaient l'amour avec une certaine affection, mais un détail finissait toujours par les isoler à nouveau. En général, il s'agissait des mêmes brouilles, comme ce samedi d'été où, juste après l'acte, avant de s'endormir, Primi, emplie de bonnes intentions, avait commencé à souffler sur le corps de Blas.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je te réchauffe.

– Bah, je préfère que tu ne me souffles par-dessus.

– C'est parce que tu as transpiré alors...

N'importe quel imprévu, souvent insignifiant, envenimait la situation.

– Oui, mais ton haleine sent vraiment mauvais et quand tu souffles, je la sens encore plus.

Primi, mi-rire, mi-sourire, ne savait pas quoi faire quand Blas la rembarrait et elle avait littéralement l'impression qu'il lui entaillait la joue avec une feuille de papier. Dans ces moments, elle s'efforçait de se convaincre qu'il n'avait pas voulu la blesser intentionnellement, auquel cas, elle minimisait la situation jusqu'à la rendre dérisoire.

– Oh là là, toi alors, on te ne changera pas ! lui disait-elle sur le ton de la rigolade. Blas, Blas, tu es le meilleur, hé, hé.

À chaque fois, c'était peu ou prou le même manège. Lorsque Primi tenait ce genre de propos, Blas devait aussi consentir des efforts. Lorsqu'elle disait « Blas, Blas, tu es le meilleur », elle essayait peut-être d'adoucir la fin de journée, mais lui ne supportait pas ces niaiseries même si l'intention était plus que louable. « Blas, Blas, tu es le meilleur », aussi honorable qu'elle était, cette maxime le dégoûtait. Primi se rendait compte que la rengaine était stupide, mais elle ne pouvait s'empêcher de la répéter anxieusement, afin de maintenir le dialogue ouvert et ainsi finir la conversation sur une note moins piquante. Cet apaisement ne venait jamais puisque Blas se contenait et s'efforçait de clôturer la journée sans râler. Du coup, Primi répétait la même connerie, voire une autre encore plus stupide.

– Bon d'accord, bonne nuit alors, « le grognon », disait-elle, par exemple.

Que la recompensa a los esfuerzos de Blas fuera una mamarrachada aún más gorda, ya ponía las cosas al borde del acantilado. De ahí a la debacle, un milímetro. Asperezas, burradas varias, ampollas de veneno. Luego los dos acordaban una finalización de urgencia, hacían como que dormían y se echaban a llorar sin que el otro les viera. Lo conseguían. No se veían hacerlo, porque ya estaban a ver si cerrando los ojos entraban en coma, pero era mucho peor: se olían llorar, que esos mocos acuosos tienen sus notas olfativas características e inconfundibles.

La redacción de la revista Actual Noticias estaba situada en un oscuro piso de la calle Jardín de San Federico («propiedad privada», según pone en su placa). Su director, Emilio Toharia, solía explicar en público que la sede se hallaba «en el barrio de Salamanca». Aneja al barrio mencionado, la calle, dos hileras de nichos alineadas en paralelo, era lo menos parecido a los ambientes que tal ubicación por distritos quería evocar. Actual Noticias era una revista «dirigida a un público femenino». Repleta de publicidad, se distribuía gratuitamente en los supermercados Gama, UDACO, MaxCoop, Brillante, Spar y similares, así como en varios economatos gremiales.

Incluía reportajes sobre personajes públicos, consejos para el buen gobierno de la casa, trucos de limpieza, normas de protocolo para distintas ocasiones, sugerencias para turismo interior y dos páginas de pasatiempos. La revista compraba artículos al peso, adquiría los derechos de fotografías de archivo, fusilaba todo lo que podía e insertaba un único reportaje de elaboración propia en cada número (sección encomendada a Primi). Había recetas y crucigramas que ya habían publicado tres veces durante el mismo año, y su departamento comercial encontraba cada vez mayores dificultades para vender módulos publicitarios. Actual Noticias andaba de capa caída.

La oficina era un lugar tanto más impersonal cuanto más quería parecer especial. Había pósters por las paredes cogidos de cualquier sitio: el consabido viajero pedante de Úrculo, el fisiológicamente desagradable afiche de Kandinsky, un traje del emperador arquitectural, un cartel que anunciaba un antiinflamatorio. Tal era el lugar de trabajo de Pablo, Patús, Laura, Ricar... Jóvenes periodistas y administrativos a los que Primi oía hablar de grandes aventuras urbanas en las calles de Malasaña, que relataban con la misma actitud autoensalzatoria con la que desde siempre se habían contado las depauperadas historias de la mili. Juan Ra, uno que tocaba el bajo en un grupo, se mantenía siempre al margen de todo.

Que Blas et ses efforts soient récompensés par des âneries encore plus absurdes les menait tous deux au bord de l'implosion. Ils se tenaient à un millimètre du gouffre des rudesses, des énormités et des ampoules de venin. Alors, tous deux prenaient l'issue de secours en faisant mine de dormir et en dissimulant leurs pleurs. Ils y parvenaient. Ils ne se voyaient pas pleurer, car ils fermaient les yeux espérant plonger dans un sommeil de plomb. Pire encore, ils se sentaient littéralement pleurer. En effet, personne ne peut se tromper sur l'odeur caractéristique de la morve humide.

La rédaction de la revue Actual Noticias campait dans un sombre appartement de la rue Jardín de San Federico (une « propriété privée » comme l'indiquait une plaque). En public, le directeur, Emilio Toharia se vantait de leur localisation « dans le quartier de Salamanca ». Cette rue, organisée autour de deux rangées de maisonnettes alignées parallèlement, détonait avec le standing du quartier susmentionné. Actual Noticias « se destinait à un public féminin ». Remplie de publicités, la revue était distribuée gratuitement dans les supermarchés Gama, UDACO, MaxCoop, Brillante, Spar et d'autres magasins d'alimentation générale ainsi que dans diverses boutiques.

Elle proposait des reportages sur des personnalités publiques, des conseils pour l'entretien de la maison, des astuces de nettoyage, des règles de bienséance à adopter en différentes occasions, des idées de voyages au sein du pays et deux pages de passe-temps. Elle achetait des articles au kilo, obtenait les droits d'auteurs de photos d'archive, plagiait le plus possible et ne produisait qu'un reportage original par numéro (qui était confié à Primi). Les recettes et les mots croisés d'anciens numéros avaient déjà été réutilisés trois fois en un an. Le département commercial éprouvait toujours plus de difficultés à vendre les encarts publicitaires. Actual Noticias s'essouffait.

Le bureau, à force de vouloir être original, paraissait très impersonnel. Des posters dépareillés étaient placardés aux murs : le célèbre et pédant voyage d'Hercule, une affiche physiquement désagréable de Kandinsky, Les Habits neufs de l'empereur en format monumental, une publicité pour un anti-inflammatoire. Voilà à quoi ressemblait le lieu de travail de Pablo, Patús, Laura, Ricar... De jeunes journalistes et fonctionnaires que Primi entendait discuter avec autosatisfaction de grandes aventures urbaines dans les rues de Malasaña, histoires aussi insignifiantes que des anecdotes du service militaire. Juan Ra, aussi bassiste dans un groupe, se maintenait toujours en retrait.

Emilio Toharia, director de Actual Noticias, era un sociólogo con la carrera sin acabar (pensaba que mass-media era el individuo medio de la masa, u hombre común). Iba descubriendo vocaciones definitivas cada dos o tres años. Lo intentó con el teatro porque le habían felicitado en una función de navidad en COU, estuvo como corrector de estilo para prospectos en una farmacéutica, pasó por una gestoría como administrador, anduvo de comercial en una empresa de componentes y arribó al fin a Actual Noticias. Sin haber plantado nada en cada nueva ocupación, incapacitado para encarar los contratiempos, se convencía de que su oficio presente se le quedaba corto, y lo cambiaba. Cada vez, por ocupaciones más complejas. En esta errabundia, Toharia no percibía su impericia para todo. Antes bien, prodigarse de tal manera en menesteres tan diversos era para él la clara sanción a la anchura de sus talentos. Lejos de sospechar su desarbolante pobreza de carácter, se entendía a sí mismo como un hombre universal capaz de consagrarse a mil actividades variadas. Así que transitaba por sus años dejando un reguero de fracaso a su paso, para luego acometer empeños que cada vez le venían más grandes.

En Actual Noticias, ya enloquecido por su autoconfianza sin fuste, Toharia parecía querer inventar una nueva figura editorial: la del redactor que administra la contabilidad mientras tira fotografías y maqueta las páginas, coordinando la contratación de anuncios y dirigiendo el departamento jurídico de la empresa. No valía para ninguna de las tareas. Al menos tres redactores de Actual Noticias, que aspiraban a publicar narrativa, tenían puestas sus expectativas en componer sendas novelas con él de protagonista: un tipo rematadamente tonto en torno a quien armar un relato cómico sobre la necedad neta. Se encontraban todos con el mismo escollo: comenzaban a escribir las hazañas del iluminado, tomadas literalmente de los estropicios que organizaba, y tenían que dejarlo. El redactor jefe era tan patán que todo lo relatado sonaba a exagerado. Eran tan brutales los efectos de sus cagadas que, transcritos tal cual habían ocurrido, los sucesos parecían inverosímiles falsedades. Toharia no valía ni como material fabulario.

Emilio Toharia, directeur de Actual Noticias, était un sociologue sans diplôme (il pensait que les médias de masse convenaient au commun des mortels). Il se découvrait des vocations en permanence, tous les deux ou trois ans environ pour être précis. Il avait essayé le théâtre, car il avait été félicité pour son interprétation lors d'une pièce jouée par son école à Noël, il était devenu secrétaire de rédaction pour des prospectus pharmaceutiques, gérant dans un cabinet d'affaires, commercial dans une entreprise de pièces détachées et finalement, avait atterri chez Actual Noticias. Il n'avait rien apporté à aucun poste, était incapable de gérer les imprévus et finissait toujours par se convaincre que sa carrière actuelle ne lui suffisait pas, qu'il devait en changer. Il se dirigeait vers des professions toujours plus exigeantes. Dans son errance, Toharia ne percevait pas son incompetence générale. Au contraire, cette variété de compétences prouvait, selon lui, ses innombrables talents. Loin de soupçonner sa navrante faiblesse de caractère, il s'envisageait comme un homme du monde capable de consacrer son temps à des milliers d'activités différentes. Il traversait ainsi le temps, ne laissant dans son sillage que des échecs, et aspirant à des défis toujours plus grands.

Avec Actual Noticias, Toharia, le mégalomane sans limites, prétendait inventer une nouvelle figure éditoriale : celle du rédacteur comptable, photographe, graphiste, coordinateur de publicité et directeur du département juridique de l'entreprise. Or, il n'était même pas capable d'assurer une seule de ces fonctions. Au moins 3 éditorialistes de Actual Noticias aspiraient à une carrière de romancier et comptaient romancer la vie de leur chef : un type extrêmement stupide autour duquel ils broderaient un récit comique traitant de l'imbécilité pure. Ils se heurtaient tous au même écueil : ils commençaient à écrire les prouesses de l'illuminé en s'inspirant délibérément de ses aberrations, et devaient abandonner. Le rédacteur en chef était si grossier que tout paraissait exagéré. Les conséquences de ses conneries étaient si désastreuses que décrites telles qu'elles, elles paraissaient totalement invraisemblables. Toharia ne valait rien, même pas en tant que personnage de fiction.

Dotado de una gran retentiva para el vocabulario, no perdía oportunidad de desplegar su palabrería a poco que viniera a cuento, por parecer listo. Así, su habla devenía en un esperpento semántico que lo acercaba a ciertas fases del deterioro mental por consumo de estupefacientes —que él, cobarde para todo, ni cataba—. En este empeño por arrollar con lindos vocablos, a Toharia le pasaba lo que le ocurre a quien lanza al ataque todo su material a las primeras de cambio en una partida de ajedrez: que siempre sale perdiendo. La gente lo despreciaba porque siempre estaba en mate.

El lunes diecisiete de marzo de 1986, Emilio salió de su despacho e irrumpió en la zona central de la redacción con la tranquilidad nerviosa de cuando se indignaba.

—¿Quién me ha empleado la máquina de escribir mecanográfica?

Todos los presentes respingaron porque todo indicaba que sobrevenía un nuevo, estúpido enfado. Los tres de la vocación novelera prepararon los lápices y afilaron las orejas.

—¡Que ya os lo tengo reiterado, joder! ¡Que para mí es contrariante que me la toquéis!

—Toharia, si sólo hay cuatro máquinas de escribir para nueve personas —terció Patús, intentando racionalizar el suceso—, pues es que es normal que tengamos que echar mano del poco material...

—¡No hay cuatro! ¡Hay tres, más una cuarta fuera del tiesto que es la mía, fuera de inventariado porque es para uso y disfrute mía sólo!

Los literatos copiaban al vuelo, por no sufrir la regañina al parecer que laboraban y por sacar provecho al torrente. Continuó Toharia:

—¡Que me da mucho asco! ¡Que os ponéis a disponer de ella, os quedáis en blanco, y a meteros el dedo en la nariz! Y los deditos, luego a posarse a las teclas. ¡Y luego, a tocarlas yo! ¡Coño, qué asco! Lo mejor era dejar que acabara de oírse. Ya volvería a su despacho, a hacer llamadas inútiles y a jugar con el fax. Pero se fue a Primi, que remataba un reportaje de refrito sobre el mudéjar en Teruel. Ella, que no acababa de adaptarse ni al medio ni a su director, se rogó calma a sí misma.

Doté d'une mémoire sélective et d'un vocabulaire limité, il ne ratait pourtant pas une occasion de faire son baratin à qui voulait l'entendre afin de paraître intelligent. Ses discours se transformaient en un massacre sémantique qui le faisait passer pour un déficient mental sous stupéfiants — stupéfiants auxquels il n'avait jamais osé toucher puisqu'il était lâche dans tous les domaines. À force de s'échiner à utiliser de beaux mots, il arrivait à Tohiria ce qui arrive à un joueur d'échecs lorsqu'il utilise ses meilleures combinaisons en début de partie : il perdait toujours. Méprisé, il finissait toujours échec et mat.

Le lundi 17 mars 1986, Emilio Tohiria sortit de son bureau et fit irruption au centre de la rédaction avec la tranquillité nerveuse d'un indigné.

– Qui a utilisé ma machine à écrire ?

Toutes les personnes présentes dans la pièce maugréèrent, car elles savaient qu'une absurde crise de colère s'annonçait à nouveau. Les trois aspirants romanciers préparèrent leurs crayons et tendirent l'oreille.

– Je vous l'ai déjà répété cent fois, bordel ! Ça m'agace que vous y touchiez !

– Toharia, il n'y a que quatre machines à écrire pour neuf personnes, c'est logique que nous utilisions tout le matériel à disposition, intervint Patús espérant rationaliser la situation.

– Non, il n'y en a pas quatre ! Il y a trois machines à écrire. La mienne ne compte pas parce que je suis le seul à pouvoir l'utiliser et à pouvoir en profiter !

Pour tirer profit de la situation, mais sans avoir l'air de travailler et risquer de se faire réprimander, les écrivains prenaient des notes à la volée. Toharia continua sur sa lancée :

– Ça me dégoûte ! Vous l'utilisez, puis dès que vous avez un blanc, vous mettez vos doigts dans votre nez avant de les remettre sur les touches de ma machine ! Et dire que je touche ça aussi ! Merde, ça me dégoûte !

Le mieux était de le laisser piquer sa crise. Ensuite, il retournerait dans son bureau afin de passer des appels inutiles et de jouer avec le fax. Pourtant, cette fois, il partit voir Primi qui achevait un reportage bateau sur le mudéjar à Teruel. Primi, qui ne s'était ni habituée à la revue en elle-même ni à son patron, se força à rester calme.

—Oyes —así decía—, una empresa de recursos humanos ha organizado un cursillo para ejecutivos con pánico al avión, o miedo. Les reproducen unos vídeos, les propinan unas charlas y el sábado se los llevan de Barajas a Cuatro Vientos con unos psicólogos-psiquiatras. Vete y les haces un reportaje. Este es el teléfono de Luis Ortiz, que es el de prensa de la empresa.

—¿Tienes el teléfono de inscripciones? —preguntó Primi.

—¡Pero que tú no te tienes que apuntar, que tú vas de prensa!

—Pensaba que ibas a decirme que me inscribiera. Que se trataba de que se creyeran que yo también soy de los que se acojonan en el avión. Para que no se me corten los ejecutivos. Ni los psicólogos, ni los de recursos humanos.

Toharia cayó en la cuenta de que la idea era buena. Pero se empeñaba en disimularlo todo, y en hacer como que siempre estaba al cabo de la calle con su extraño castellano.

—Claro, claro. Vale. Eso es más óptimo. Luego te dispongo el teléfono.

—Gracias.

Por evitar silencios, Toharia se irguió dinámico y se lanzó a hablar de cualquier cosa.

—¡Qué ascoso lo de la máquina! ¡Ahora, hasta que no acuda la de la limpieza, a escribir con mitones de látex!

– Écoute, avait-il lancé, une entreprise des ressources humaines a mis en place un programme pour les cadres stressés ou terrifiés à l'idée de prendre l'avion. Ils leur passent des vidéos en boucle, leur font la causette et le samedi, ils font le trajet Barajas - Cuatro Vientos avec des psychologues et des psychiatres. Va les voir et fais un reportage. Voilà le numéro de Luis Ortiz, leur attaché de presse.

- Vous avez le numéro pour prendre rendez-vous ? demande Primi.

– Mais voyons, tu ne dois pas prendre de rendez-vous, tu es journaliste !

– Je pensais que vous alliez me dire de prendre rendez-vous pour leur faire croire que moi aussi, j'avais peur des avions afin de ne pas être écartée par les cadres, les psychologues ou les membres des ressources humaines.

Toharia se rendit compte que l'idée était excellente, mais s'arrangea pour ne pas le montrer et faire comme s'il y avait pensé depuis le début. Dans son espagnol étrange, il répliqua :

– Bien sûr, bien sûr. OK. C'est plus efficace. Après, je te passe le numéro.

– Merci.

Pour éviter le silence, Toharia se redressa vivement et commença à parler de tout et de rien.

– Cette histoire de machine me dégoûte vraiment ! Maintenant, jusqu'au passage de la femme de ménage, mettez des gants en latex !

III. COMMENTAIRES

1. Analogie entre la démarche du traducteur et celle de l'anthropologue

Lorsqu'un texte est truffé de références culturelles, les liens entre les domaines de la traduction et de l'anthropologie deviennent évidents et « se resserrent ». C'est le postulat de Hélène Buzelin, chercheuse à l'Université de Montréal spécialisée dans les approches sociologiques et anthropologiques des théories de la traduction. Selon elle, la réflexion des anthropologues peut éclairer celle de la traductologie⁴.

Pour explorer les angles selon lesquels l'anthropologie peut « éclairer » la réflexion en traductologie, elle commence par signaler que seuls les traductologues dont le travail suit une logique postcoloniale sont à prendre en compte. En se fondant sur les conclusions de Robinson à ce sujet, elle affirme que ces études d'orientation postcoloniale sont dans « le prolongement du paradigme descriptif envisagé par Holmes et développé par Toury (1980) », car elles remettent leur objet social, politique et historique en contexte. Ce paradigme historico-descriptif part du principe que les traducteurs subissent plus l'influence des normes culturelles et sociales que linguistiques et que la traduction est un phénomène social⁵. Ainsi, elle finit par affirmer que « [plus] qu'une *fenêtre* (sur une société, une époque, un polysystème, une culture), la traduction dans une perspective postcoloniale devient un *instrument*.⁶ » Cette vision permet de prendre en compte les « pouvoirs, dangers et limites de la traduction » et d'y impliquer les dimensions éthiques et épistémologiques. Pour Hélène Buzelin, l'anthropologie est intéressante, car elle peut constituer une source de réponses à diverses questions d'ordre éthique, voire théoriques amenées par les théories de la traduction.

Iulia Corduş nous invite par ailleurs à voir la culture comme un concept en mouvement tel un anthropologue qui refuse d'envisager les sociétés « comme des tous homogènes et harmonieux » figés ne souffrant d'aucune influence extérieure. De plus, sur le terrain, les ethnographes apprennent à intégrer les interprétations des membres des sociétés qu'ils étudient et à déconstruire leurs propres préjugés afin de repérer leur « propre influence sur la construction et la compréhension de ces cultures⁷ ». Ainsi, en réutilisant les termes de H. Buzelin, l'anthropologue n'est plus un scientifique

4 Buzelin, Hélène, *La traductologie, l'ethnographie et la production des connaissances*, Meta, <https://id.erudit.org/iderudit/009778ar>, volume 49, numéro 4, décembre 2004, p. 729–746.

5 Taivalkoski-Shilov, Kristiina, *La tierce main*, I. Traductologie : trois notions fondamentales, OpenEdition Books, <https://books.openedition.org/apu/5843>, p. 13-33.

6 Buzelin, Hélène, *La traductologie, l'ethnographie et la production des connaissances*, Meta, <https://id.erudit.org/iderudit/009778ar>, volume 49, numéro 4, décembre 2004, p. 729–746.

7 *Idem*

qui collecte des données, mais un interlocuteur dont le dialogue devient le principe fondateur de la démarche de recherche.

Dès lors, tout comme l'ethnographe sur le terrain, le traducteur se percevra comme un intermédiaire et envisagera sa tâche comme « un processus de constructions reposant sur une confrontation de points de vue⁸ » mettant en avant l'échange. Bien qu'en ce qui concerne la traductologie, il ne s'agisse pas d'un cas de dialogue direct comme pour l'anthropologue sur le terrain. Néanmoins, il existe bel et bien un dialogue entre le lecteur et le texte (voire entre deux textes). De plus, ces textes sont à la fin du processus de traduction et constituent, pour les lecteurs, la porte d'entrée au texte original ainsi qu'à la (ou les) culture(s) qu'il décrit.

Dès lors, il importe que le traducteur ne tombe pas, inconsciemment, dans le piège de « plaque[r] sa propre grille et ses présupposés⁹ » au texte qu'il traduit. « Il nous donnera à lire son interprétation, une interprétation parmi d'autres... à moins qu'il ne se fasse anthropologue.¹⁰ »

Hélène Buzelin développe ainsi un parallélisme entre le traducteur et l'anthropologue en se penchant sur la méthode de terrain des anthropologues : l'ethnographie¹¹.

Dans sa pratique professionnelle, l'anthropologue récolte des données et émet des hypothèses grâce à son immersion sur le terrain. Il côtoie directement ses interlocuteurs, partage leur quotidien, puis consigne minutieusement toutes ses observations dans un journal de terrain. Petit à petit, grâce aux données collectées, des réseaux de significations apparaissent. Au fil du processus d'écriture, le fil conducteur s'élabore, se casse parfois, mais crée toujours de nouvelles trames de lecture. Cette pratique se nomme terrain de recherche ethnographique et permet la récolte de données qualitatives, empiriques et mouvantes.

Partant du constat que c'est un humain qui traduit et donc qui doit faire des choix, on peut dire que les choix sont subjectifs. Or, le traducteur, comme l'anthropologue, dispose d'outils, de sa formation initiale et de recherches qui lui permettent de poser des choix éclairés malgré leur

8 *Idem*

9 *Idem*

10 *Idem*

11 Hélène Buzelin rappelle qu'à la suite de scandales et du processus de décolonisation, la discipline a dû non seulement réinventer le rôle de l'ethnographe, mais aussi revoir ses responsabilités avant de repenser l'éthique de la profession. La décolonisation a surtout mis à mal la principale dichotomie sur laquelle s'était fondée la discipline (opposition entre les sociétés « modernes » et « primitives »), les homologues qui s'y rattachaient (ici/ailleurs, présent/passé) et le paradigme épistémologique (objectivant) qui les alimentaient ».

subjectivité. Pour traduire *Los millones*, faire se rencontrer les démarches d'analyse linguistique dans le commentaire traductologique et l'idéologie socioanthropologique implique de mettre en correspondance des étapes incontournables du processus de terrain afin de le rendre concret.

Voici donc des repères méthodologiques et pratiques qui constituent le processus d'enquête socioanthropologique de terrain (J.P. Olivier de Sardan). Leur application au domaine de la traduction sera envisagée dans les prochaines pages.

Selon J.P. Olivier de Sardan, un terrain va permettre au chercheur de récolter cinq grandes catégories de données, à savoir :

- les entretiens (transcriptions ou prises de notes). Ils regroupent les interactions, les conversations et parfois même les entretiens menés par le chercheur ;
- les observations (prises de notes descriptives) ;
- les recensions (tableaux, listes, chiffres, schémas, plans). Tous les outils créés par le chercheur ;
- les sources documentaires ;
- les notes et les réflexions personnelles (pistes, hypothèses, commentaire, journal de terrain...).

J.P. Olivier de Sardan cite également d'autres sources écrites qui ne sont pas directement liées au domaine anthropologique comme : la littérature savante sur l'aire considérée (anthropologie, histoire, économie,...), la « littérature grise » (rapports, évaluations, maîtrises...), la presse, les archives, les productions écrites locales (cahiers d'écoliers, lettres, cahiers de comptes, journaux intimes, tracts,...) ainsi que les notes et réflexions personnelles (pistes, hypothèses, commentaires, journal de terrain...).

Sur le terrain, l'anthropologue doit prêter attention à quelques « principes » dont découle une certaine méthodologie :

- la triangulation : cette pratique permet à l'anthropologue de recouper ses sources, non pas dans le but de trouver une vérité absolue, mais afin de mettre en évidence des différences significatives ;
- l'itération : ce principe indique à l'anthropologue qu'il ne peut suivre un processus linéaire. En effet, il applique sur le terrain un continuel va-et-vient entre les différents informateurs et les différentes informations. Ainsi, ce va-et-vient s'appliquera également à sa question de recherche et à

ses hypothèses qui seront mouvantes et en constante évolution. Le questionnement ne cesse donc pas et ouvre de nouvelles portes au chercheur ;

- l'explicitation interprétative : comme l'anthropologue effectue un continuel va-et-vient « entre production de données et interprétations, réponses et questions », il se retrouve souvent seul face à ses propres questionnements. Pour prendre un peu de recul, il doit alors consulter ses outils, comme son journal de terrain ou « un assistant de recherche » dont le rôle est de l'aider à passer entre le système de sens local et son propre système de sens. Enfin, l'anthropologue peut également travailler en équipe, mais c'est rare ;
- la construction de « descripteurs » : cette étape permet à l'anthropologue « d'explicitier » ses interprétations en données observables. Le chercheur se fait « médiateur entre concepts interprétatifs et corpus empiriques. » À ce stade, grâce aux interprétations de ses données, il peut vérifier et modifier ses hypothèses ;
- la saturation : la saturation décrit le moment où le chercheur a plus ou moins « fait le tour » de sa recherche et que « la productivité des observations et des entretiens décroît » ;
- le groupe social témoin : comme son nom l'indique, le groupe témoin permet à l'anthropologue d'avoir un élément de référence ;
- les informateurs privilégiés : c'est un informateur privilégié auquel l'anthropologue a recours, mais qui doit nécessairement être lié à la triangulation.

Enfin, pour éviter des « biais » de terrain, un anthropologue doit surveiller les trois biais suivants qui sont inévitables, mais peuvent être minimisés, maîtrisés et contrôlés :

- l'enclichage : il s'agit de la tendance du chercheur à s'enfermer dans « sa clique adoptive ». En effet, sur le terrain, l'anthropologue ne peut s'insérer dans l'ensemble d'une communauté, il se verra intégré grâce à de plus petits groupes ;
- le monopole des sources : ce biais concerne directement le chercheur qui ne possède que ses propres sources qui ne sont ni partagées ni lues par d'autres anthropologues ;
- les représentations et la représentativité : l'enquête de terrain a ses limites. L'anthropologue ne doit pas généraliser des attitudes observées sur une petite entité ;
- la subjectivité du chercheur : si le rôle de l'anthropologue peut lui servir de ressources (sa familiarisation avec le groupe étudié facilite sa compréhension des codes et des normes), c'est également un piège. Comme toutes les informations récoltées sur le terrain passent par lui, il est

inévitables que celles-ci comportent sa propre subjectivité. Le chercheur devra alors en prendre conscience et la contrôler un maximum¹².

Pour finir cette analogie, Baptiste Cléret dans « L'ethnographie comme démarche compréhensive : immersion dans les dynamiques consommatoires du rap en France¹³ » compare la démarche d'un anthropologue lors d'un de ses terrains et celle d'un plongeur. Il est tentant de la compléter avec la position d'un traducteur telle qu'exprimée par Hélène Buzelin lorsqu'elle développe le concept de dialogisme et précise qu'« en adoptant le principe d'anthropologie symétrique de Bruno Latour¹⁴, on interroge non plus uniquement les produits (textes), mais les procédés (le processus de production), le dialogisme peut alors prendre un nouveau sens¹⁵ ».

« L'immersion de l'ethnographe dans un phénomène qui lui est inconnu peut être comparée à un plongeur se préparant à découvrir de nouveaux trésors dans le fond des océans » et à celle d'un traducteur prêt à dialoguer avec un texte, un auteur, un lecteur voire à permettre à deux textes de dialoguer entre eux. « À l'image du plongeur qui vérifie les coordonnées de sa zone de plongée sur une carte, l'ethnographe délimite son champ d'études », le traducteur choisit ou reçoit un texte, un roman, un support écrit. « Quand le plongeur contrôle ses bouteilles, vérifie son masque et son altimètre, l'ethnographe examine son matériel de recherche (carnet de notes, appareil photo, dictaphone), planifie et choisit ses outils de collecte de données » tout comme le traducteur qui s'entoure également de ses outils, mais aussi de ressources humaines aux rôles diversifiés selon le moment de leur entrée dans le processus d'écriture. « La phase de préparation terminée, le plongeur et l'ethnographe » et le traducteur, « peuvent prendre part à l'exercice qui leur incombe, soit s'immerger dans un environnement presque inconnu afin de saisir ce qui en est le cœur et l'essence.¹⁶ »

12 Toute la section qui traite des repères méthodologiques et des pratiques concernant le processus d'enquête socioanthropologique de terrain présente des informations issues du livre JP. Olivier de Sardan dont voici la référence. Olivier de Sardan, J.P, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, 2008, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant, p.76-104

13 Cléret Baptiste, *L'ethnographie comme démarche compréhensive : immersion dans les dynamiques consommatoires du rap en France*, Recherches Qualitatives – Vol. 32(2), [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32\(2\)/32-2-cleret.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32(2)/32-2-cleret.pdf), p. 58.

14 « Pratiquement, cela revenait à utiliser pour les mêmes méthodes ethnographiques pour les "Blancs" et les "Noirs", la pensée savante et la pensée "sauvage", ou plutôt cela revenait à se méfier terriblement de la notion même de "pensée". » Latour Bruno, *Le rappel de la modernité - approches anthropologiques*, ethnographiques.org, Numéro 6 - novembre 2004 [en ligne], <http://www.ethnographiques.org/2004/Latour.html> (consulté le 10 août 2022).

15 Buzelin, Hélène, *La traductologie, l'ethnographie et la production des connaissances*, Meta,

<https://id.erudit.org/iderudit/009778ar>, volume 49, numéro 4, décembre 2004, p. 729–746.

16 Cléret Baptiste, *L'ethnographie comme démarche compréhensive : immersion dans les dynamiques consommatoires du rap en France*, Recherches Qualitatives – Vol. 32(2), [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32\(2\)/32-2-cleret.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32(2)/32-2-cleret.pdf), p. 58.

2. Rencontre entre l'enquête socioanthropologique de terrain et la démarche de traduction des premiers chapitres du roman *Los millones*

2.1. La triangulation

Lors de la lecture du roman *Los millones*, le lecteur se sent immergé dans l'univers du protagoniste de façon lente, mais profonde. À cela s'associent de nombreuses références culturelles de l'Espagne des années 80. Lors de la traduction, on saisit alors que l'agencement des choses, des objets, des manies, des détails, à une certaine époque, pour un certain protagoniste, Francisco, dans un certain lieu, va engendrer de subtiles interactions qui auront des conséquences narratives. Dès lors, on comprend que les références culturelles vont constituer une difficulté au moment de la traduction. En effet, « [l]oin d'être juste un simple transfert linguistique, la traduction transporte dans la langue cible le texte avec les informations historiques, culturelles, sociales, implicites et assure les relations entre les différentes cultures rencontrées.¹⁷ »

Néanmoins, si la trame narrative évolue, la sensibilité du lecteur s'éveille également grâce aux liens qui se tissent au-delà même des mots. Au moment de la traduction, il est indéniable que la quantité de détails donne un ton moqueur, ironique au récit. Les personnages essaient de se convaincre que leur vie leur convient tout en se rendant bien compte qu'ils vivent en marge de la société et aspirent à une vie meilleure. Tant et si bien que, pour chaque situation, les références culturelles et l'ironie des faits s'entremêlent. Quelle position adopter en tant que traductrice ?

Lorsqu'il traduit un texte, le traducteur mobilise des compétences interlinguistiques et interculturelles. Si cette affirmation semble évidente, il a pourtant fallu attendre la fin des années 80 et le début des années 90 pour que Susan Bassnett et André Lefevere introduisent la notion de « tournant-culturel » (*cultural turn*)¹⁸. Ce changement a permis à la traductologie de dépasser l'approche uniquement linguistique en exploitant à la fois les réseaux culturels de la langue source et de la langue cible lors de la traduction d'un texte¹⁹.

Cette nouvelle approche réfute l'idée que la traduction consiste principalement à traduire des mots. Elle implique que le traducteur doive également posséder des connaissances et un éveil qui lui

17 Corduş Iulia, *La traduction des référents culturels dans le roman le Testament français d'Andreï Makine vers le roumain*, https://www.academia.edu/30869327/La_traduction_des_r%C3%A9f%C3%A9rents_culturels_dans_le_roman_Le_Testament_fran%C3%A7ais_d_Andre%C3%AF_Makine_vers_le_roumain

18 BRISSET Annie, *Aspects sociologiques et anthropologiques de la traduction*, Les nouveaux cahiers Franco-Polonais, n°7, Paris – Varsovie, 2008, <https://docplayer.fr/177123059-Aspects-sociologiques-et-anthropologiques-de-la-traduction.html>, p 11 - 12

19 JEON, M.-Y. & BRISSET, A. (2006). *La notion de culture dans les manuels de traduction : domaines allemand, anglais, coréen et français*, Meta, 51(2), 389–409. <https://doi.org/10.7202/013264ar>, p.390

permettent de jouer le rôle d'intermédiaire culturel. Dans ce contexte, le terme culture, son utilisation, sa signification méritent une attention particulière.

2.1.1 Définitions du terme culture selon des dictionnaires en ligne

Si on fait une recherche rapide sur internet, on constate que le CNRTL (Centre National de Ressources textuelles et lexicales), ne propose aucune définition du terme culture dans le sens de « valeurs partagées par un groupe ²⁰ ». Pour Le Robert, c'est un « Ensemble des aspects intellectuels, artistiques d'une civilisation.²¹ » Quant au dictionnaire Larousse, il précise que la culture est un « Ensemble des phénomènes matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique ou une nation, une civilisation, par opposition à un autre groupe ou à une autre nation.²² »

2.1.2. Définitions du terme culture selon la traductologie

Si l'on écoute Iulia Corduş dans son article, « La traduction des référents culturels dans le roman *Le testament français* d'Andreï Makine vers le roumain », on assiste au maniement de diverses théories qui se complètent afin d'obtenir une vue d'ensemble du concept. Elle commence par préciser que « la culture est une construction intellectuelle » avant de citer la définition de J-L. Cordonnier : « modes de vie et de pensées communs à une communauté donnée et qui conduisent les individus appartenant à cette communauté à agir dans certaines situations sociales d'une façon commune ». Elle nuance ensuite cette définition en précisant que la culture n'est pas fixe, qu'elle évolue constamment et qu'il est nécessaire d'y ajouter un aspect temporel. Pour ce faire, elle reprend l'avis de Delisle et Wordsworth, pour qui « les limites de la culture sont fluides, mouvantes ». Afin d'affiner le concept, elle s'aide de l'affirmation suivante de Vilen N. Komissarov : « Les gens qui appartiennent à la même communauté linguistique sont membres d'un certain type de culture. Ils partagent beaucoup de traditions, habitudes, modalités de faire et de dire les choses. Ils ont en commun la connaissance sur leur pays, sa géographie, son histoire, son climat, ses institutions politiques, économiques, sociales et culturelles, son éthique et ses tabous et beaucoup d'autres choses. »

À ce propos, la période durant laquelle se déroule le récit *Los millones*, fait suite au décès du dictateur Francisco Franco en 1975. Pour l'Espagne, il s'agit d'une période de transition politique dont le but est d'instaurer un régime démocratique. Cette transition durera plus ou moins cinq années et engendrera une période d'instabilité politique, économique et sociale. On peut citer l'année 1982

20 CNRTL. (s. d.). Culture. Dans le CNRTL. Consulté le 4 mai 2022 sur <https://www.cnrtl.fr/definition/culture>

21 Le Robert. (s. d.). Culture. Dans Le Robert. Consulté le 19 mai 2022 sur <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/culture>

22 Larousse. (s. d.). Culture. Dans Larousse. Consulté le 19 mai 2022 sur <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/culture/21072>

marquée par une crise pétrolière, un taux de chômage record, une inflation grandissante et la montée en puissance d'un terrorisme existant.

Iulia Corduş étiole son propos et nous démontre que langue et culture forment un tout indissociable dont il faut tenir compte à l'heure de traduire à l'instar de George Mounin, qui en 1956, affirmait déjà que « les deux conditions essentielles pour traduire une langue étrangère sont l'étude de la langue et de son ethnographie²³ ».

2.1.3. Définitions du terme culture selon l'anthropologie

Par ailleurs, l'anthropologue Paul Mercier précise que « La culture était d'abord considérée et analysée comme une collection de traits ; les anthropologues l'ont conçue de plus en plus clairement comme un ensemble cohérent, dont les éléments n'ont de sens que par l'ensemble auquel ils appartiennent.²⁴ »

Dans le même ordre d'idée, les frères Carmaroff, deux anthropologues, ont ajouté que la culture devait être perçue comme « the space of defining practise²⁵ ». L'anthropologie insiste pour que la culture soit vue comme « un ensemble cohérent » qui circulent dans « un espace ». Ainsi, les définitions anthropologiques du terme culture en offre un point de vue dynamique. En outre, la linguistique a joué un rôle important dans le développement de l'anthropologie. D'ailleurs, dans la première moitié du XX^e siècle, aux États-Unis, on a assisté à « une symbiose » entre les deux domaines. L'anthropologue C. Lévi-Strauss qui venait de découvrir la phonologie et la linguistique, a déclaré que ces domaines allaient révolutionner son approche. Par la suite, A. Martinet déclarera également que : « Une langue est un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse, différemment dans chaque communauté, en unités douées d'un contenu sémantique et d'une expression phonique, les monèmes ; cette expression phonique s'articule à son tour en unités distinctives et successives, les phonèmes, en nombre déterminé dans chaque langue, dont la nature et les rapports mutuels diffèrent aussi d'une langue à une autre.²⁶ »

23 Mounin George in Corduş Iulia, La traduction des référents culturels dans le roman le Testament français d'Andreï Makine vers le roumain, https://www.academia.edu/30869327/La_traduction_des_r%C3%A9f%C3%A9rents_culturels_dans_le_roman_Le_Testament_fran%C3%A7ais_d_Andre%C3%AF_Makine_vers_le_roumain, p. 876

24 MERCIER Paul in PERRINEAU Pascal, *Sur la notion de culture en anthropologie*, Revue française de science politique, 25^e année, n°5, 1975. https://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1975_num_25_5_393637, p. 950

25 Comaroff's Jean & John in Engle Merry Sally, *Hegemony and Culture in Historical Anthropology: A Review Essay on Jean and John L. Comaroff's "Of Revelation and Revolution"*, The American Historical Review, Vol. 108, No. 2 (April 2003), <https://www.jstor.org/stable/10.1086/533243>, pp. 466-467

26 Martinet in Jacques Durand et Jean-Pierre Albert, « Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss : linguistique et anthropologie structurales », *Caravelle* [En ligne], 96 | 2011, mis en ligne le 01 août 2019, consulté le 20 mai

Pour ce qui est de la traduction du roman *Los millones*, je soutiens que langue et culture sont indissociables et choisis d'opter pour toute définition qui prendra en considération le fait que « les gens qui appartiennent à la même communauté linguistique sont membres d'un certain type de culture. Ils partagent beaucoup de traditions, habitudes, modalités de faire et de dire les choses. Ils ont en commun la connaissance sur leur pays, sa géographie, son histoire, son climat, ses institutions politiques, économiques, sociales et culturelles, son étique et ses tabous et beaucoup d'autres choses.²⁷ » Non seulement, le caractère vivant, mouvant de la culture y est illustré mais en plus la multidisciplinarité inclut une notion de temporalité. Cette notion de temps apportée dans la définition de Vilen N. Komissarov est capitale, car elle permet de prendre en compte le côté vivant de la langue, son usage quotidien par des milliers de personnes. Culture et langue évoluent chaque jour et s'influencent l'une l'autre.

Santiago Lorenzo est un auteur contemporain né en 1964. Il a choisi d'inscrire son récit fictionnel dans un contexte historique réel : le sien. Par conséquent, il a imprégné son texte de certaines réalités temporelles, culturelles, langagières, familiales. L'auteur a laissé ces indices dans son roman. Traduire consiste à s'efforcer de les retrouver et les inscrire à la fois dans sa propre temporalité et dans celle du récit. À ce moment, la question de comment détecter, énoncer et reformuler ces indices s'impose à moi.

2.2. L'entrée sur le terrain

Si l'anthropologue commence par observer le groupe d'individus sur lequel porte sa recherche, le traducteur entame son immersion sur le terrain par une première lecture du texte source dans son entièreté ou par extraits successifs. Il le gardera d'ailleurs sous les yeux tout au long du processus de traduction.

De cette première approche de terrain ressort une première compréhension, des questionnements, des balbutiements d'observation de récurrences, des idées de comment procéder à la récolte de données et des thèmes de données.

Lors de la traduction des premiers chapitres du roman *Los millones*, je me suis rendu compte que le contexte historique dans lequel se déroulait l'histoire de Francisco demandait une attention

2022. URL : <http://journals.openedition.org/caravelle/4586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/caravelle.4586>, p. 876

27 Komissarov, Vilen N., in Corduş Iulia, *La traduction des référents culturels dans le roman le Testament français d'Andreï Makine vers le roumain*, https://www.academia.edu/30869327/La_traduction_des_r%C3%A9f%C3%A9rents_culturels_dans_le_roman_Le_Testament_fran%C3%A7ais_d_Andre%C3%AF_Makine_vers_le_roumain

particulière. La quantité de détails, d'éléments du quotidien, le regard narquois que le personnage principal et le narrateur partagent créent une connivence au service d'une narration qui ne fait l'impasse sur rien, mais qui induit une réflexion sur le contexte historique, géographique et culturel. De même, les chapitres traduits dégagent l'impression que l'auteur a vécu aux côtés de son personnage pendant quelque temps, puis qu'il a remanié toutes les informations collectées pour en faire un récit avec un personnage fictif évoluant dans un cadre réel. Cela dit, les similitudes trouvées entre les domaines de l'anthropologie et de la traduction peuvent provenir de cette façon dont est rédigé le roman. En effet, l'auteur, Santiago Lorenzo, semble réaliser une ethnographie de son personnage dans les premiers chapitres de son roman. Pour les traduire, il était important de m'imaginer réalisant une espèce de double terrain anthropologique, à la fois celui du personnage, mais également celui de l'auteur, puisque ce dernier avait planté son récit dans une réalité qu'il avait lui-même connue. Ma traduction devrait veiller à ce qui allait être transcrit puisqu'elle transmettrait chez le lecteur le reflet d'une société, d'une culture.

Le traducteur doit donc faire des choix qui placeront sa traduction entre la « conservation (acceptance of the difference by means of the reproduction of the cultural signs in the source text) » et la « naturalization (transforming of the other into a cultural replica) »²⁸.

2.3. La collecte des données : choix de traduction

Tout comme le préconise Hélène Buzelin, le traducteur doit la plupart du temps, effectuer un mini travail d'anthropologue afin de traduire le mieux possible les éléments culturels. En d'autres termes, sans être sur le terrain, le traducteur doit en quelque sorte réaliser une ethnographie afin de s'immerger dans les cultures du texte source et du texte cible, sans oublier de se questionner. Il résulte de ceci que le traducteur intègre les références culturelles de son texte source de la manière la plus sensorielle possible. Cependant, l'objectif du traducteur n'est pas seulement de tout miser sur son aptitude à se rapprocher le plus possible de la culture ou de la langue, mais aussi de déceler les intentions de l'auteur et de les interpréter. Dans l'optique anthropologique de la traduction, la conscience de la subjectivité du traducteur est mobilisatrice. En effet, il va aller à la rencontre d'une autre voix, celle de l'auteur. Ce dialogue va solliciter les capacités linguistiques, la curiosité, la compréhension des messages implicites chez le traducteur, mais aussi parmi le réseau de ressources engagées dans son processus de traduction et les relations qui en ont découlé.

28 Javier Franco Aixelá, *Culture-specific Item in Translation*, in Román Álvarez et Carmen África Vidal Claramonte, *Translation, Power, Subversion, Topics In Translation* 8 Series Editors: Susan Bassnett (University of Warwick) and André Lefevere (University of Texas, Austin) 1996, p. 54.

À ce propos, on peut citer Hélène Buzelin « L'idée selon laquelle on traduit seul relève du cliché. Non seulement les traducteurs utilisent, et ont toujours utilisé, des ressources exogènes humaines et matérielles (logiciels, livres, auteur, informateurs, lecteurs-réviseurs plus ou moins formels, voire d'autres traducteurs s'ils sous-traitent), mais le processus de transfert linguistique s'accompagne d'une multiplicité de décisions qui leur échappent, et se prolonge en aval, à diverses étapes, comme la révision du manuscrit ou le choix du titre, élément pesant d'un poids considérable, mais sur lequel les traducteurs n'ont pas toujours droit de regard. ²⁹ » Cette réalité s'illustre à une échelle moindre, mais réelle dans ce travail par la consultation répétée, diversifiée et critique des ressources exogènes matérielles et humaines notamment lors des échanges avec mes promoteurs et lecteurs, le contexte d'évaluation qui y est lié et les consignes qui en découlent.

2.3.1. Itération, explicitation interprétative et construction de « descripteurs »

Durant son ethnographie, le chercheur oscille sans cesse et pratique des retours réflexifs incessants. Les pistes qu'il suit sont sinueuses. Concrètement les collectes de données et les sujets étudiés ne se rencontrent pas toujours, ouvrent de nouveaux questionnements qui, à leur tour, enclenchent une nouvelle recherche de données qui va modifier peu ou prou le sujet de la recherche, mais aussi l'efficacité à réunir, fournir, interpréter les données. Ce processus long et exigeant nécessite que le chercheur puisse l'oraliser. Néanmoins, il se retrouve souvent seul.

C'est pourquoi Jean-Pierre Olivier de Sardan, introduit l'intérêt d'échanger avec un autre chercheur, d'envisager le travail en groupe, mais surtout le recours à « des descripteurs³⁰ » : personnes présentes sur le terrain avec qui dialoguer, et qui fournissent des informations objectives de qualité.

Lors du processus de traduction, l'auteur du texte source lui-même fait figure de descripteur. Le dialogue n'est cependant pas oralisé d'où l'intérêt de l'ouvrir avec d'autres personnes promoteurs, copromoteurs, lecteurs, amis... comme dans le cas de ce travail. En outre, la fonction même du descripteur est intéressante du point de vue de la traduction. Il s'agirait d'appliquer son point de vue au moment de pratiquer l'explicitation. Cela peut s'illustrer dans le cas de ce roman lors de la traduction des références culturelles.

Selon Iulia Corduş, l'explicitation et l'adaptation sont les deux stratégies les plus répandues pour contourner les problèmes de références culturelles. Ces deux procédés sont décrits comme suit

29 Buzelin, Hélène, *La traductologie, l'ethnographie et la production des connaissances*, Meta,

<https://id.erudit.org/iderudit/009778ar>, volume 49, numéro 4, décembre 2004, p. 729–746.

30 Olivier De Sardan Jean-Pierre, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, 2008, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant, p 85-86.

par J. Delisle dans son ouvrage *La traduction raisonnée*. L'explicitation est « [l] e résultat d'un étoffement qui consiste à introduire dans le texte d'arrivée, pour plus de clarté ou en raison de contraintes imposées par la langue d'arrivée, des précisions sémantiques non formulées dans le texte de départ, mais qui se dégagent du contexte cognitif ou de la situation décrite.³¹», tandis que l'adaptation est un « [p]rocédé de traduction qui consiste à remplacer une réalité socioculturelle de la langue de départ par une réalité propre à la socioculture de la langue d'arrivée convenant au public cible du texte d'arrivée.³² »

L'adaptation laisse apparaître le point de vue subjectif adopté par le traducteur. Voici un cas où le recueil de données a orienté le choix de traduction vers une adaptation.

De no usarla, la voz se le había quedado grave como la de un oboe ,...	Comme il ne parlait jamais, sa voix était devenue grave, pareille au son du basson . (p.16)
---	---

Pour ce segment de texte, l'auteur a décidé de comparer la voix de son protagoniste à un hautbois. Ainsi, selon Santiago Lorenzo, le son qui sort de la bouche de son personnage est « grave comme un hautbois ». L'adjectif « grave » fait à priori référence à un son nasillard et un peu rouillé causé par le fait que Francisco ne parle pas souvent. Afin de conserver cette idée, réaliser une adaptation et se tourner vers un autre instrument de musique à vent à la tonalité plus grave, mais de la même famille que les hautbois, le basson, présentait un double avantage : respecter le nombre de syllabes présentes en espagnol ainsi que le sens du terme « grave ».

L'explicitation est aussi un des procédés les plus couramment employés pour faire ressortir des informations du texte source auxquelles le lecteur du texte cible pourrait ne pas avoir spontanément accès. Ce procédé comporte des avantages et des inconvénients.

En traductologie, plusieurs types d'explicitations se distinguent. Par exemple, selon Kinga Claudy, il existerait 4 types d'explicitations : obligatoire, optionnelle, pragmatique et inhérente à la traduction. La première serait due aux différences syntaxiques et sémantiques entre les langues, la deuxième aux différences de stratégies de structuration des textes et des préférences entre les langues, la troisième aux différences entre les cultures et la quatrième ferait partie intégrante du processus de

31 DESLILE Jean, *La traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, University of Ottawa press, 2003, 658

32 DESLILE Jean, *La traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, University of Ottawa press, 2003, 641

traduction³³. De son côté, le traductologue Lance Hewson affirme que ces quatre catégories oublient de prendre en compte trois grands critères, qui semblent en lien avec la réflexion préalable liée au domaine des sciences sociales et plus particulièrement des similitudes avec la démarche anthropologique, à savoir :

- l'importance du choix du traducteur ;
- la nature et le but des traductions publiées ;
- la manière dont les textes sources et les traductions sont vraiment lus.

Dans son article *Explicitation and Implication: Testing the Limits of Translation Theory*³⁴, L. Hewson reprend la théorie de K. Claudy afin de la remanier et passer de quatre catégories à deux.

D'une part, il souligne la nécessité de recatégoriser l'explicitation pragmatique pour en faire une sous-catégorie de l'explicitation optionnelle étant donné que le choix d'expliquer les éléments culturels du texte source dépend uniquement du traducteur. D'autre part, L. Hewson explique pourquoi, selon lui, l'explicitation n'est pas un principe inhérent à la traduction. Pour le traductologue, s'il existe bel et bien un « potentiel » d'explicitation, celui-ci n'est pas universel et son exploitation dépend du choix du traducteur, il appartient donc au principe d'explicitations optionnelles. Nous constatons que le critère principal de L. Hewson, l'importance du choix du traducteur, occupe réellement une place centrale dans le processus d'explicitation. En ce sens, il semble normal de renommer la catégorie « explicitation obligatoire », puisqu'on y parle avant tout de choix. Lance Hewson propose alors de parler « d'explicitation prévisible » lorsque le traducteur trouve que l'explicitation est la seule solution disponible et qu'il s'agit d'adapter naturellement un système de langue différent à son propre système. Il classe ainsi les explicitations sémantiques, qui relèvent des différentes réalités linguistiques, dans cette catégorie et y ajoute les explicitations syntactiques, autrement dit, les explicitations dues aux différences grammaticales entre les langues que K. Claudy qualifie d'obligatoires.

Après avoir longuement abordé le thème de l'explicitation, Lance Hewson en vient à l'implication. Il précise que ce procédé n'est pas l'opposé de l'explicitation. Pour lui, l'implication est « une information non verbale que le destinataire pourrait déduire » et elle se divise en trois sous-

33 HEWSON, Lance, *Explicitation and Implication: Testing the Limits of Translation Theory*, in *Impliciter, expliciter. L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018. 15-32.

34 HEWSON, Lance, *Explicitation and Implication: Testing the Limits of Translation Theory*, in *Impliciter, expliciter. L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018. 15-32.

catégories : l'élimination, l'implication avec élimination et l'implication sans élimination. Dans le cas de l'élimination, le traducteur choisit de supprimer une information et de ne pas y donner accès aux destinataires. Pour l'implication avec élimination, seulement une partie de l'information disparaît, mais elle ne peut être devinée par les lecteurs, alors que dans le cas de l'implication sans élimination, la partie de l'information disparue peut être retrouvée ailleurs dans la traduction. Ce dernier type d'implicite fait écho aux « éclaircissements dans le contexte » de Marianne Lederer. Dans son article « Traduire le culturel : le problème de l'explicitation », M. Lederer prône une intervention minimale du traducteur afin que le lecteur soit le moins possible sorti de sa lecture³⁵. Maîtriser l'équilibre entre l'implicite et l'explicite permettrait au traducteur de transmettre les informations du texte source utiles au lecteur sans devoir détourner son attention avec des notes de bas de page ou des « explicitations superflues ».

2.3.2 Trois références culturelles historiques : équilibre entre implication et explicitation

Voici trois exemples de références culturelles et historiques issues de *Los millones*. La première fait allusion à un groupe de musique mythique des années 70, la seconde fait mention à la vie quotidienne des Espagnols et illustre les boissons consommées à l'époque, la troisième concerne une machine à imprimer. Rassembler ces trois exemples permet de démontrer que le traitement des références culturelles se fait au cas par cas et qu'il est impossible d'appliquer une même méthode pour toutes.

Les deux passages ci-dessous mis côte à côte peuvent témoigner de « l'équilibre » recherché en permanence entre l'explicite et l'implicite, entre dévoiler tout « ce que renferme l'objet dans la langue de départ tout en lui laissant une possible part de non-dit³⁶ ».

...el póster del perro disfrazado de camarero con gafas de Blues Brothers ...	... un poster de chien aux lunettes des Blues Brothers déguisé en serveur... (p.12)
Se bebía mucho <i>solysombra</i> y un mejunje que habían puesto de moda los trabajadores de la subestación eléctrica de Tetuán: el trifásico , a base de gaseosa, ginebra y chinchón, tres bebidas blancas como los enchufes de la pared.	On y buvait beaucoup le cocktail <i>solysombra</i> et un mélange, le <i>trifásico</i> , rendu populaire par les ouvriers de la sous-station électrique de Tetuán : limonade, gingembre et alcool d'anis, trois boissons aussi blanches que les prises murales. (p.13)

35 LEDERER, Marianne, « Traduire le culturel : la problématique de l'explicitation », *Palimpsestes* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 15 mai 2022. <http://journals.openedition.org/palimpsestes/1538> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1538>

36 Antoine Fabrice, *Les noms de marque en traduction : entre implication obligée et explicitation obligatoire*, in *Impliciter, expliciter, L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018, 176.

La première référence culturelle ne nécessite pas d'explicitation, car le contexte suffit. En effet, même si le lecteur ne connaît pas le groupe, il a seulement besoin de savoir que le chien a une allure singulière, car il porte des lunettes : l'accessoire phare des membres du groupe de musique cité. L'auteur fait appel à la culture générale du lecteur. Lors de la traduction, il semble important, comme dirait M. Lederer, de respecter ce choix afin de ne pas « sous-estimer » le lecteur. En outre, le nom même du groupe de musique, Blues Brothers, induit qu'il s'agit de musiciens jouant du blues. Dès lors, préciser qu'il s'agit d'un groupe de blues américain alliant musique et comédie paraît superflu. L'implicite contenu dans cette référence culturelle relève du domaine du bagage cognitif et ne doit pas être explicité au lecteur afin de lui laisser le soin de soit reconnaître la référence, soit en découvrir une nouvelle.

La seconde référence culturelle concerne le *trifásico* et démontre que l'auteur peut se montrer très explicite dans ses descriptions et donner lui-même toutes les informations nécessaires à la compréhension du texte. Ceci implique, à la traduction, d'organiser adéquatement les informations. Le *trifásico* consiste donc en un mélange dont la liste des ingrédients est fournie par l'auteur et qui reste spécifiquement préparé par les ouvriers de la centrale. Cependant, pour la *solysombra*, seconde boisson citée, l'auteur semble omettre volontairement de s'étendre sur le sujet. On peut présupposer qu'elle est plus connue que le *trifásico*. En effet, un lecteur espagnol reconnaîtra le cocktail traditionnel propre à la classe ouvrière consommé surtout dans les bars de l'Andalousie et baptisé *solysombra* en 1949 par le barman Jacinto Sanfeliu. En français, *solysombra* signifie « soleil » et « ombre » et fait écho au principe du cocktail : mélanger deux boissons opposées en couleur et en goût. Il est donc composé, à proportion égale, de brandy, l'ombre, et d'alcool d'anis, le soleil. Rendre toutes ces notions dans la traduction sans alourdir le texte cible est complexe sachant que le plus important est qu'il s'agit d'un cocktail populaire.

Aceptó y en octubre de 1983 ingresó como redactora en la revista <i>Actual Noticias</i> , chapuza prensaria que nadie habría echado en falta si un día se hubieran suicidado a una las linotipias del orbe.	En octobre 1983, elle accepta et devint rédactrice pour la revue <i>Actual Noticias</i> , un torchon qui n'aurait manqué à personne si toutes les presses typographiques du monde s'étaient sabordées simultanément. (p.33)
--	--

Dans l'extrait suivant, l'auteur fait référence à l'histoire de l'imprimerie et spécifiquement à la linotype, une machine de composition typographique inventée par le technicien allemand Ottmar Mergenthaler en 1885. Les linotypes ont été une vraie révolution dans le monde de l'imprimerie puisqu'elles ont permis une importante augmentation de la productivité, notamment pour les journaux. Aux États-Unis, la linotype a été utilisée jusqu'en 1970. Le 26 novembre de cette même

année, *The Desert News* a publié un article annonçant la fin de la production des linotypes sur le continent outre-Atlantique. Néanmoins, selon l'article, la production de ces machines continuera à l'étranger et des pièces de remplacement y seront manufacturées pour les machines toujours en activité à l'étranger ou aux États-Unis. Il est donc probable que 13 ans plus tard, en 1983, plusieurs linotypes soient encore utilisées dans le monde même si d'autres moyens d'impression ont déjà vu le jour.

Dans ce passage, l'auteur, non sans sarcasme, stipule que si ces machines à imprimer venaient à disparaître, la revue pour laquelle travaille la protagoniste ne manquerait à personne. Afin de rendre cette nuance lors de la traduction, la concision s'imposait. Une explication de ce qu'est précisément une linotype aurait gâché non seulement l'effet moqueur, mais aussi le rythme de cette phrase cinglante. Cependant, afin de ressentir le sarcasme, chaque lecteur doit pouvoir comprendre qu'il s'agit d'une ancienne machine à imprimer. Dans le texte espagnol, le trait sarcastique repose sur le terme « linotipias » qui signifie aux lecteurs que même s'il n'existait plus aucun moyen d'impression personne ne remarquerait l'absence d'une revue aussi médiocre. À la traduction, la médiocrité affolante du journal devait se lire entre les lignes. Or, le terme « linotype » renvoie-t-il chez le lecteur francophone l'image d'une machine à imprimer ? Si cette machine a eu une importance capitale dans l'évolution de l'imprimerie, combien de lecteurs francophones possèdent cette information ? Employer un terme plus générique ne garantirait-il pas de mieux faire passer le message ?

Selon Le Robert, la presse est une « [m]achine destinée à l'impression typographique »³⁷. Le mot presse fonctionne donc comme hyperonyme de linotype. Cependant, « presse » possède une autre acception qui est « l'ensemble des publications périodiques (journaux, hebdomadaires) et des organismes qui s'y rattachent ». Afin d'éviter que le lecteur passe à côté du sens d'objet mécanique, de machine à imprimer, l'ajout de l'adjectif « typographique » s'est imposé.

2.3.3. Skopos et explicitation superflue

Outre la vigilance à apporter lorsqu'il s'agit de traduire une référence culturelle par une explicitation, dans son article « Traduire le culturel : le problème de l'explicitation », M. Lederer souligne un paramètre essentiel à prendre en compte lors d'une traduction afin d'en limiter les biais : « la visée des traductions ». À quel type de texte avons-nous affaire ? Pour quel public ? Quelle est l'utilité de la référence culturelle dans le texte source ? Mais surtout, quelle incidence a-t-elle dans ce texte et doit-elle avoir dans le texte cible ? En effet, si elle est envisagée de façon socioanthropologique la notion de type de textes est tout aussi étroitement liée à sa fonction sociale

37 Robert. (s. d.). Presse. Dans Robert. Consulté le 5 mai 2022 sur <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/presse>

qu'à sa syntaxe³⁸. S'il s'agit d'une œuvre plutôt informative, le traducteur se doit d'être le plus précis possible lorsqu'il rencontre une référence que le lecteur cible ne pourra pas comprendre. Si l'œuvre a davantage un but divertissant, il faut se demander comment rendre l'effet de la référence culturelle sans en dresser un portrait complet, le but n'étant pas de donner toutes les informations du contexte.

Quand l'anthropologue doit veiller à rendre son travail écrit accessible, le traducteur est dans l'obligation, comme l'illustre la théorie du *Skopos*, de tenir compte du fait que pour traduire un texte, on ne peut pas ne pas prendre en compte son but et le public pour lequel il sera publié.

Dans le cas d'une référence historique présente au sein du texte *Los millones*, il s'agit de situer le récit dans le temps sans détailler tout le contexte historique. Cependant, le segment suivant illustre la complexité d'une traduction qui a exigé de regrouper plusieurs sources.

Quedaba en el cruce de las calles Bardala y Plátano, en pleno barrio de la Ventilla. En 1982, el gobierno municipal de Tierno Galván había aprobado el plan para borrarla barriada con una goma y edificarlo todo de nuevo sobre su misma planta. No obstante, eran aún muy pocas las transformaciones operadas en ese núcleo de aluvión noroccidental en el que los emigrantes del cuadrante noroccidental de la península (Madrid detiene a sus oleadas humanas en el punto al que arriban) se construyeron amano sus propias viviendas.	Il était situé au croisement des rues Bardala et Plátano, au cœur du quartier de la Ventilla. En 1982, l'administration municipale de Tierno Galván avait approuvé le plan de réaménagement complet du quartier pour le gommer avant de le reconstruire entièrement. Cependant, le projet de rénovation piétinait dans ce noyau alluvial nord-occidental où de nombreux émigrants (Madrid bloquait les vagues de migrants dès leur arrivée) se construisaient eux-mêmes un toit. (p.13)
--	--

L'auteur introduit dans le texte une référence historique complexe. La difficulté réside dans la fin de la phrase « los emigrantes del cuadrante noroccidental de la península ». Le plus souvent, la *península* désigne la partie de l'Espagne appartenant à la péninsule ibérique. Selon cette phrase, les émigrants provenaient donc de la partie nord-occidentale de l'Espagne. Au fil des recherches documentaires, on trouve qu'il y a bel et bien eu une importante vague de migration depuis différentes provinces espagnoles vers le quartier de La Ventilla à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

38 Peeters Jean, *Sociolinguistique et sociologie de la traduction*, Traduction et paratraduction (T&P), Programme doctoral en ligne de l'Université de Vigo, http://www.joseyustefrias.com/wp-content/uploads/2019/12/Peeters_Sociolinguistique-et-Sociologie_Traduction-et-Paratraduction.pdf, p. 36-37

Cependant, se fier à la date fournie par le texte source (1986) insinue que l’auteur n’a pas l’air de se référer à cette immigration. Lors de recherches approfondies, on découvre que, dans les années 80, et plus particulièrement en 1985, l’Espagne a massivement accueilli des immigrés marocains. Cela signifierait que, pour l’auteur, le terme *península* fasse référence à l’Afrique et, plus particulièrement à sa partie nord-occidentale, autrement dit, le Maroc. L’option de traduction « de nombreux immigrants » se voit alors élargie en ces mots : « où de nombreux émigrants se construisaient un toit ». Elle paraît acceptable, car le quartier est connu pour avoir accueilli de nombreux migrants. En outre, elle permet d’éviter une erreur spatio-temporelle. Cela étant, cet exemple illustre un cas pour lequel interpellier l’auteur, sa maison d’édition ou exploiter une autre traduction (si elle existe) s’avérerait constructif.

Dans l’extrait ci-dessous, il est question d’un plat spécifique originaire de Belgique. Le traduire littéralement par « tête de sanglier » aurait été une erreur, car l’appellation correcte est fromage de tête. Ce nom fait écho à la préparation du met qui consiste à mouler (comme on moule des fromages) des morceaux de têtes de porc dans de la gelée. Le public cible étant ici un public francophone, il était préférable d’utiliser le terme générique « fromage de tête » plutôt que le belgicisme « tête pressée »³⁹.

Sólo compraba sucedáneos y alimentos de gama baja, pero sacaba un excelente partido al aceite de girasol (en el que maceraba un ajo), a la achicoria (que mezclaba con canela), a la margarina (a la que añadía panchitos picados) y a la cabeza de jabalí (que mejoraba mucho con un golpe de llama).	Il n’achetait que des aliments de substitution ou des produits bas de gamme, mais utilisait à merveille l’huile de tournesol (dans laquelle il faisait macérer de l’ail), la chicorée (qu’il mélangeait à de la cannelle), la margarine (qu’il agrémentait de cacahuètes frites hachées) et le fromage de tête (qu’il passait sous la flamme pour l’améliorer). (p.19)
---	---

« COU » dans le passage suivant est une abréviation pour « Curso de Orientación Universitaria ». En Espagne, il s’agit de cours qui donnent accès aux études universitaires et qui sont équivalents à la dernière année de baccalauréat⁴⁰. Dans le cas présent, la seule nécessité pour le lecteur est de comprendre que la pièce de théâtre n’est que scolaire, que le personnage n’est pas un grand

39 Mercier Jacques, *La tête pressée*, La Libre, <https://www.lalibre.be/culture/medias-tele/2008/04/28/la-tete-pressee-UQK7T2CKLNHS7K52W6OJX6VZKU/>, consulté le 10 août 2022

40 Educaweb, EGB, BUP y COU: ¿qué puedo hacer con estos estudios?, <https://www.educaweb.com/contenidos/educativos/sistema-educativo/egb-bup-cou-puedo-hacer-estos-estudios/>, consulté le 10 août 2022

acteur. Dès lors, utiliser le terme « école » m’a paru être la solution la plus parlante afin de rendre cet effet sans venir ajouter d’explicitations superflues.

Lo intentó con el teatro porque le habían felicitado en una función de navidad en COU ,...	Il avait essayé le théâtre, car il avait été félicité pour son interprétation lors d’une pièce jouée par son école à Noël, ... (p. 37)
---	---

Voici quatre remarques conclusives intéressantes par apport aux exemples cités que Iulia Corduş retient de Marianne Lederer dans son article :

- la traduction ne transmet pas toute la culture, mais seulement une partie ;
- le lecteur ne doit pas être sous-estimé ;
- l’explicitation est acceptée seulement si le message était autrement compromis ;
- les approches différentes de traduction donnent des versions différentes, mais des adeptes existent pour chacune d’entre elles.

Nous pouvons constater que la troisième remarque conclusive rejoint le point de vue de L. Hewson quant aux « explicitations prévisibles ». Lorsque l’explicitation est la seule option disponible pour rendre le texte compréhensible, elle est légitime, mais prévisible. Le reste du temps, elle reste un procédé de traduction comme les autres dont il ne faut pas abuser sous peine de créer des « explicitations superflues ».

Cependant, l’explicitation peut aussi être abordée sous un angle différent. Pour Carole Le Hénaff, l’explicitation revient en fait à « produire des descriptions anthropologiques ». Pour étayer ce propos, elle utilise l’exemple de l’intraduisible. Elle émet l’hypothèse que ces intraduisibles ne le sont pas puisque, même s’ils ne possèdent pas d’équivalence, ils peuvent être expliqués à travers des descriptions. Elle en conclut que « traduire, c’est produire des descriptions et, ce faisant, prendre en compte des pratiques langagières, culturelles : c’est donc une véritable démarche anthropologique.⁴¹ »

41 Le Hénaff Carole, « La traduction comme enquête anthropologique : esquisse d’une conception », *Éducation et didactique* [En ligne], 10-1 | 2016, mis en ligne le 30 mai 2018, consulté le 21 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/educationdidactique/2460> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/educationdidactique.2460>

2.4. Les procédés de recension combinés à l'explicitation : les noms de lieux et de marque

Selon ce qu'il cherche, les questions qu'il se posent, la connaissance acquise lors des démarches précédentes, l'anthropologue peut se construire des outils de mesure. Ils serviront autant à organiser des informations préalables à une nouvelle expérience qu'à vérifier ses intuitions. À ce propos, on retrouve ici l'exploitation du tableau qui répertorie les références culturelles⁴² présentes dans le texte source et dont il a été fait mention lors de l'introduction. L'échantillon de quatre chapitres ne cherche pas à tirer de généralités, mais à observer si la tendance à utiliser les explicitations et les adaptations dont fait mention Iulia Corduş se confirme ou non. En vis-à-vis de chacune se trouvent le thème et la stratégie de traduction adoptée au cas par cas. En tout, 81 références ont été identifiées dans le texte source. Sur ces 81 références, l'explicitation a été pratiquée à 15 reprises et l'adaptation 6 fois. Bien évidemment, ces chiffres sont à relativiser, puisque le texte est très court et qu'il est déjà très explicite en espagnol. La majorité des références sont explicitées par l'auteur lui-même, ce qui permet d'en traduire littéralement la plupart. Néanmoins, dans ce tableau, on peut remarquer que deux types de références en particulier sont récurrentes : les noms de lieux et les noms de marque.

2.4.1 Harmoniser les noms de lieux

Puisque l'auteur a utilisé de nombreux noms de lieux, il était préférable d'essayer d'uniformiser leur traduction. Adopter la même stratégie pour la majorité d'entre eux relève, dans la plupart des cas, à procéder à un emprunt, comme l'illustrent les deux exemples ci-dessous.

Ya llevaba dieciséis meses bajando todas las mañanas a las siete al bar CoyFer , como antes había acudido cada día al bar Tembleque , de la Puerta del Ángel , y antes al bar Reno , en Nueva Numancia .	Depuis déjà seize mois, tous les matins, à sept heures, il allait au bar CoyFer , tout comme il s'était rendu auparavant au bar Tembleque dans le quartier de Puerta del Àngel et il y a plus longtemps encore, au bar Reno dans le quartier de Nueva Numancia . (p.11)
Quedaba en el cruce de las calles Bardala y Plátano , en pleno barrio de la Ventilla. En 1982, el gobierno municipal de Tierno Galván...	Il était situé au croisement des rues Bardala et Plátano , au cœur du quartier de la Ventilla. En 1982, l'administration municipale de Tierno Galván... (p.13)

42 Voir le tableau en annexe

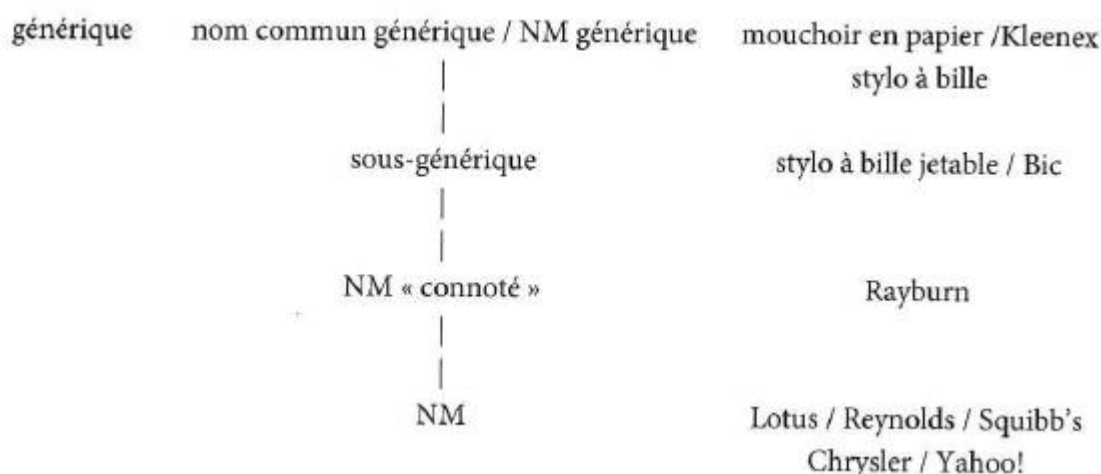
En plus de l'emprunt, il est souvent adroit d'utiliser une traduction littérale. Ces noms de lieux ont également une autre portée dans le récit, car l'auteur leur a ajouté un sens ironique qui sera commenté dans la partie dédiée à l'ironie.

2.4.2 La spécificité des noms de marque

À présent, c'est le domaine des noms de marque qui mérite une attention particulière. En effet, certaines marques sont réellement porteuses d'implicite et peuvent induire une connotation.

Pour aborder ce thème, bien que diverses ressources aient été croisées, l'article de Fabrice Antoine, « Les noms de marque en traduction : entre implications obligées et explicites obligatoires » constituera le repère principal. En effet, non seulement le titre nous plonge directement dans le sujet abordé précédemment : expliciter et impliciter, mais en plus, à l'instar de Kinga Claudy, Fabrice Antoine nous parle « d'obligation » d'expliquer, mais aussi d'impliciter. Dans le domaine des références culturelles, peut-on parler d'explicitations ou d'implications obligatoires et peut-on appliquer les recatégorisations de Lance Hewson ? Comment les différents noms de marque qui apparaissent dans le texte source sont-ils traités ?

Fabrice Antoine divise la catégorie des noms de marque en trois sections : les noms de marque connotés qui « évoque[nt] un certain nombre d'idées associées », les noms de marque « devenus des génériques » et les « sous-génériques » qui ont une « une extension inférieure au nom commun générique, mais supérieure au [nom de la marque] ». Voici le schéma qui apparaît dans son article à ce propos⁴³:



43 Antoine Fabrice, *Les noms de marque en traduction : entre implication obligée et explicitation obligatoire*, in *Impliciter, expliciter, L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018, 170.

2.4.2.1. Les génériques et les sous-génériques

On constate qu'un générique est un mot qui « convient à toute une catégorie ou à toute une espèce et non pas à un individu en particulier » (Lexis Larousse). Autrement dit, certains noms de marque sont passés dans le langage courant pour désigner des noms communs génériques. C'est ce qu'illustre l'appellation Kleenex dans le premier exemple du tableau afin de désigner un mouchoir en papier. Au fur et à mesure, certains noms de marque perdent leur statut de nom propre pour devenir des génériques, bien que le nom soit toujours déposé. Évidemment, la popularité du produit et son leadership sur le marché influencent le processus qui transforme un nom de marque en générique. Le processus peut même encore s'étendre puisque pour certains noms de marque devenus des génériques, il existe même des dérivés verbaux (l'exemple d'« avertisseur sonore » qui par économie articulatoire est devenu « klaxon » et donne « klaxonner ») ou nominaux (un Bic⁴⁴). Ils peuvent même être utilisés plus métaphoriquement dans des expressions.

Vient ensuite la catégorie du sous-générique puisque tous les noms de marque ne possèdent pas « le même niveau de généricité » suivant l'effet qu'ils produisent lorsque le nom de la marque « déplace un nom ou une locution forgée à partir de ce générique et d'un trait définitoire »

...(ceras, Plastidecor , rotuladores gordos y finos, témperas Pelikán , etc.).	... (comme des crayons gras , des pastels, des feutres à pointe large et à pointe fine, de la gouache Pelikan). (p.10)
--	---

Les « Plastidecor » sont des crayons de couleur gras produits par la marque Bic. En Belgique par exemple, la marque Bic est devenue un générique qui désigne exclusivement des stylos à bille. D'autres produits existent dans cette gamme. Apparemment, en Espagne, le nom Plastidecor possède une généricité qui n'existe pas dans la langue française. En effet, « [...] la généricité d'un nom de marque peut être acquise dans une aire géographique donnée, qui correspondrait en termes de marketing à un marché ou un ensemble de marchés donné, à une époque précise, mais ne pas aller de soi au-delà⁴⁵ ». Par conséquent, utiliser Plastidecor seul comme en espagnol paraît trop opaque. Expliciter le produit en partant de la définition du produit proposée par la marque représente une piste de traduction.

44 Il s'agit du seul exemple qui n'est pas issu de l'article de Fabrice Antoine.

45 Antoine Fabrice, *Les noms de marque en traduction : entre implication obligée et explicitation obligatoire*, in *Impliciter, expliciter, L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018, 171.

Sur son site internet, Bic explique que ces crayons sont faits de cire plastique et qu'ils sont appelés « Craies de coloriage Bic Kids Plastidecor »⁴⁶. Utiliser cette appellation comporte de nombreux inconvénients dont la longueur et le contenu d'informations superflues trop précises au risque de sortir le lecteur du récit. L'objectif est de faire comprendre que les prisonniers utilisent du matériel de coloriage similaire à celui utilisé par des enfants. C'est la raison pour laquelle le terme « crayons gras » qui, par hyperonymie, englobe ce type de crayon au trait plus épais, semble le meilleur choix même s'il l'on perd une partie des informations en occultant la marque d'origine du produit. Le lecteur n'a alors plus aucun moyen de savoir que ces crayons gras sont produits par Bic. L'image spécifique se voit remplacée par une plus générale. La matière, la cire plastique, dans laquelle sont faits les Plastidecor disparaît aussi et avec elle, l'avantage non salissant de celle-ci. Pourtant, le terme « crayon gras » s'insère de manière assez fluide dans l'énumération, illustre le côté enfantin de la technique proposée aux détenus et transmet l'information principale du texte sans perturber le lecteur.

Par contre, en ce qui concerne la gouache Pelikan, l'auteur cite la marque et explicite lui-même le produit. Dans ce cas, faire un emprunt avec une traduction littérale est suffisant. L'information la plus importante étant qu'il s'agit de la gouache. La marque Pelikan, elle, sert une fois de plus à planter le décor et à créer une image précise du produit dans l'imaginaire du lecteur. De plus, la marque Pelikan sert d'élément du décor et compense la suppression de la référence Plastidecor.

Pour le cas des sous-génériques et des noms de marque connotés, Fabrice Antoine « [...] plaide [...] pour un moyen terme entre l'implication et l'explicitation, une stratégie médiane : si l'on reste du côté de l'implicite, du côté de la langue de départ, donc, on court le risque de l'opacité fatale ; si l'on va totalement du côté de l'explicite, du côté de la langue d'arrivée, donc, on gomme ce qui était aspérité de l'original.⁴⁷ » En d'autres mots, F. Antoine ne parle pas lui-même de stratégies obligatoires, mais bien d'un juste équilibre entre deux stratégies de traduction, qui, comme le précisait L. Hewson, sont différentes et non opposées. Le but de cette traduction équilibrée est de ne pas lisser entièrement le nom de marque, d'éviter une domestication du texte source tout en laissant transparaître la culture du texte source et donner accès aux lecteurs au sens, aux sous-entendus, du texte. L'exemple qui vient d'être proposé exprime comment la triangulation de données permet une traduction consciente.

46 BIC, *BIC KIDS Plastidecor – Craies*, <https://fr.bic.com/fr/wx-plast421-cbw12-eu.html>, consulté le 3 mai 2022.

47 *Op. cit.*, 175

2.4.2.2. Les noms de marques connotés

Les noms de marques connotés ont une portée plus large que leur sens strict, mais n'ont pas une portée aussi large que les noms de marques devenus des génériques, ils se situent entre les deux. Selon George Lewi, il s'agit d'un « “repère mental” qui désigne un univers d'associations »⁴⁸.

L'auteur en a également utilisé. Ainsi, lorsqu'il cite les marques des aliments achetés, il dépeint la misère dans laquelle son protagoniste vit. Celui-ci, compare même certains aliments entre eux en utilisant leurs marques.

Cuando se acababa el Tulicrem , imitación de la Nocilla , echaba leche caliente a la tarrina.	Il utilisait la fin du Tulicrem , une imitation de la pâte à tartiner Nocilla , pour se faire à même le pot, un chocolat chaud. (p.19)
---	--

Grâce à l'insert « imitación de la Nocilla », il est possible de déduire que la marque Nocilla est apparue en premier, puisqu'un autre produit a tenté de l'imiter. Or, au préalable, l'auteur nous a appris que Francisco, son protagoniste, est pauvre, car en tant que terroriste, il ne peut pas travailler et ne gagne son argent qu'en posant des étiquettes dans des t-shirts de contrefaçon. Lorsque Francisco parle de son budget très restreint et de toutes ses dépenses, le lecteur peut aisément comprendre que la marque d'imitation est moins « prestigieuse » et meilleur marché puisqu'il peut se permettre de l'acheter. En général, lorsqu'un produit est moins cher, le sous-entendu qui l'accompagne est que la qualité est moindre. Le lecteur comprend donc que Francisco ne peut pas s'offrir des aliments de qualité. Ce sous-entendu est explicitement exprimé, notamment, à la fin du deuxième chapitre lorsque l'auteur détaille les habitudes alimentaires de Francisco.

En effet, ce passage commence par cette phrase : « Comía lo que podía. Inventiva, mayormente. Sólo compraba sucedáneos y alimentos de gama baja... ». Dans le dictionnaire en ligne Larousse, le terme bas de gamme est défini en ces mots : « les articles qui se situent au niveau supérieur, ou inférieur, du point de vue du prix, de la qualité, du perfectionnement »⁴⁹. Dans le Robert, un des synonymes de bas de gamme est l'anglicisme *cheap* qui signifie « Bon marché et d'une qualité douteuse »⁵⁰ » Si le décor est planté dès le départ, les connotations liées aux noms de marque n'en

48 Lewi George in Antoine Fabrice, *Les noms de marque en traduction : entre implication obligée et explicitation obligatoire*, in *Impliciter, expliciter, L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWÉ, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018, 170.

49 Larousse. (s. d.). Gamme. Dans Larousse. Consulté le 3 mai 2022 sur <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/gamme/36017>

50 Robert. (s. d.). Cheap. Dans Robert. Consulté le 3 mai 2022 sur <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/cheap>

sortent que renforcées. Elles viennent appuyer l’affirmation de départ, ajoutent de la profondeur à l’univers, au milieu social du personnage, et à la compréhension que tout un chacun peut en avoir.

Peut-on parler « d’explicitation prévisible » ? En tout cas, le message de Fabrice Antoine peut s’apparenter à celui de Lance Hewson. L’implication ou l’explicitation ne sont ni l’une ni l’autre obligatoires, ce sont des procédés de traduction au service du cas par cas.

2.4.2.3. *Les noms de marque comme élément de mobilier culturel*

En citant des noms de marque, le traducteur-enquêteur inscrit sa démarche de traduction dans une logique plus vaste qui, par glissement, va l’emmener vers d’autres lieux, d’autres objets. À ce propos, Fabrice Antoine aborde un autre point essentiel dans son article : le rôle du nom de marque dans le texte. Selon lui, le rôle d’un nom de marque va du placement de produit à l’élément de mobilier culturel.

Dans son article, F. Antoine écrit d’ailleurs que les produits tels que les boissons et alcools, les véhicules automobiles, les vêtements, les armes à feu ou encore les médicaments servent à rendre le contexte du récit authentique et à démontrer le professionnalisme de l’auteur. L’objectif final étant de créer « un cadre social crédible, propre à convaincre le lecteur/spectateur ⁵¹ ». Or, dans son récit, Santiago Lorenzo utilise quelques noms de boissons (*café con leche, solysombra, trifásico*), des noms de rues madrilènes, de places, de quartiers. Il cite également la marque de vêtements Benetton.

La majorité des noms de marque du texte servent d’éléments de mobilier culturel. En effet, ils participent à marquer l’époque, à rendre son ambiance ainsi qu’à dévoiler une partie du quotidien des Espagnols dans les années 80. L’auteur les a plutôt utilisés consciemment afin d’ancrer son récit et de le rendre le plus réaliste possible.

Cuando se acababa el Tulicrem , imitación de la Nocilla , echaba leche caliente a la tarrina. El calor deshacía los restos a los que el cuchillo de untar no llegaba y obtenía algo parecido a un Cola-Cao .	Il utilisait la fin du Tulicrem , une imitation de la pâte à tartiner Nocilla , pour se faire un chocolat chaud à même le pot. La chaleur faisait fondre la pâte à tartiner que son couteau n’avait pu atteindre et il obtenait alors une sorte de Cola-Cao . (p.19)
---	---

⁵¹ Idem, 173.

Fallait-il trouver des équivalents aux marques espagnoles afin de déclencher directement l'image « bas de gamme » chez le lecteur ? Il aurait été possible de rechercher des éléments de mobilier culturel équivalent pour un public francophone et, par exemple, de remplacer « Nocilla » par « Nutella » et « Tulicrem » par « Kwatta ». Cependant, quelques recherches suffisent à illustrer l'erreur. La marque Kwatta a été créée en 1877, alors que Nutella s'est développé après la Seconde Guerre mondiale. À l'origine, la marque Kwatta proposait des barres chocolatées si populaires qu'en 1907, « Kwatta était devenue une notion aux Pays-Bas, un nom générique pour les barres chocolatées.⁵² » Cette généricité, même si elle ne concerne pas la pâte à tartiner, illustre qu'il s'agit bien d'une marque proche du quotidien des Néerlandais. L'arrivée du premier pot de Nutella date de 1964 et le lancement de Kwatta en Belgique de 1972. Avec une production et un développement antérieur à Nutella, la marque Kwatta ne peut donc pas être considérée comme une imitation. Il s'agit donc de deux marques fortes qui ont marqué leur époque et aucune ne peut être la sous-marque de l'autre. En outre, la marque nationale espagnole « Nocilla » créée en 1968 ancre physiquement le récit. Dès lors, l'effacer et choisir une marque équivalente aurait été maladroit et risquait de faire perdre la pertinence de la référence culturelle dont le rôle principal était d'être un « créateur d'ambiance ».

Expliciter Nocilla permet d'éviter une seconde explicitation à la fin de la phrase suivante et indique au lecteur que le protagoniste fait référence à deux pâtes à tartiner. De fait, la marque *Cola-Cao* révèle son utilité lorsque le lecteur découvre que le protagoniste se fait un chocolat chaud avec des restes de pâtes à tartiner. *Cola-Cao* est une marque très connue et très consommée en Espagne qui propose une poudre de cacao à diluer avec du lait chaud ou froid. Excessivement populaire elle a même remplacé l'appellation chocolat chaud. Demander à un Espagnol un *Cola-Cao*, c'est recevoir un chocolat chaud. Cette information pourrait échapper à un lecteur non espagnol. Du coup, substituer *Cola-Cao* par Nesquik était une option, mais de nouveau, le problème de la marque nationale se posait et risquait de dénaturer le récit, de ne pas avoir de sens, de s'éloigner de l'enquête de terrain.

Afin de ne pas dénaturer le récit ou de créer des incohérences (remplacer une marque par une autre alors qu'elles n'existaient pas à la même époque, etc.), l'utilisation de l'emprunt a été généralisée pour tous les noms des produits cités. Cependant, à certains moments, expliciter le nom de marque en essayant « [...] d'exprimer (presque au sens étymologique) tout ce que renferme l'objet dans la langue de départ tout en lui laissant une possible part de non-dit⁵³ » a été préférable.

⁵² Kwatta, *À propos de Kwatta*, Kwatta, <https://www.kwatta.be/fr-BE/overkwatta>, consulté le 3 mai 2022.

⁵³ Fabrice Antoine, *Les noms de marque en traduction : entre implication obligée et explicitation obligatoire*, in *Impliciter, expliciter, L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018, 176.

Voici un cas où la suppression du nom de la marque a été envisagée puis oubliée afin de préserver une lecture fluide tout en éveillant des sensations chez le lecteur.

Seis chicles Cheiw ...	... il mastiquait six bubble-gums Cheiw ... (p.22)
--------------------------------------	---

Cheiw, une marque de chewing-gums espagnole, a été particulièrement populaire dans les années 80. Pour beaucoup d'Espagnols y ayant grandi, il s'agissait d'une madeleine de Proust. De nos jours, ces chewing-gums ne sont plus produits et certains, par pure nostalgie, les collectionnent même⁵⁴. Au vu de cette popularité, réintroduire le nom de la marque mythique, bien que les francophones ne la connaissent certainement pas, laisse transparaître la culture espagnole dans le texte cible. Procéder à un emprunt pour le nom de la marque et à une traduction littérale était donc envisageable. Cependant, à la place de traduire « chicles » par chewing-gum, reprendre le mot anglais *bubble gum* qui est un anglicisme utilisé en français permet d'ajouter une notion sensorielle. Le dictionnaire Merriam-Webster donne la définition suivante : *bubble gum*⁵⁵ « a chewing gum that can be blown into large bubbles ». Or, selon les publicités, les chewing-gums Cheiw étaient des produits destinés aux amateurs de grosses bulles.

Fabrice Antoine propose l'explicitation et l'implication pour transmettre l'effet du nom de marque dans le texte cible. Le caractère obligatoire sur lequel Fabrice Antoine met l'accent, provient de la nécessité de rendre le plus fidèlement possible l'effet particulier qu'un nom de marque sous-entendrait, d'en rendre son « degré d'aspérité ». Il introduit aussi une nuance importante, déjà présente dans l'article de Lance Hewson, qui est la présence de circonstances extérieures. En effet, lorsque le nom de marque doit apparaître dans des émissions, des films... les chaînes émettrices, par peur de faire de la publicité clandestine, demandent à ce que certaines références culturelles soient supprimées. Un éditeur de livres, de revues... pourrait faire de même. Dans ce cas précis, la dimension « obligatoire » prend un tout autre sens puisque le traducteur ne peut plus se permettre d'effectuer un choix « personnel », il doit suivre les lignes directrices d'une entreprise ou d'autres entités.

3. Registres de langue, ton et ironie

Le ton, le registre ou l'ironie sont aussi des particularités liées à l'aspect culturel d'un texte. Le ton dépendra de la syntaxe d'une langue, le registre de son vocabulaire et l'ironie, voire, plus

54 Ikaz Javier, *Entrevistamos a un coleccionistas de chicles y nos muestra su colección de chicles Cheiw*, Yo fui a EGB, <https://yofuiaegb.com/entrevistamos-a-un-coleccionistas-de-chicles-y-nos-muestra-su-coleccion-de-chicles-cheiw/>, consulté le 20 juillet 2022

55 Merriam Webster. (s. d.). Bubblegum. Dans Merriam Webster. Consulté le 4 mai 2022 sur <https://www.merriam-webster.com/dictionary/bubblegum#bubble-gum>

largement l'humour, de la culture de ses locuteurs puisque « [...] les langues [sont] à la fois un reflet de la diversité des cultures et les premiers instruments des conceptualisations du réel dont les hommes disposent⁵⁶ ».

Lors de la traduction, veiller à ce que chaque personnage adopte le registre de langue et le ton qui reflète sa personnalité sans l'accentuer ni l'amoindrir que ce soit dans les propos du narrateur ou dans les dialogues est essentiel. De surcroît, l'auteur possède un style d'écriture très imagé. Il utilise beaucoup de comparaisons et de descriptions insolites qui ajoutent une dimension quasiment absurde et illustrent comment le destin se moque de ses personnages. Voici deux exemples :

...tres bebidas blancas como los enchufes de la pared.	...trois boissons aussi blanches que les prises murales. (p.13)
Lo que nunca ha cambiado en el barrio es la triste emoción de sus vacíos. Nunca hay nadie por la calle, como si hubieran arrojado esa bomba de neutrones que acaba con las poblaciones pero que respeta los edificios que ya no van a cobijar a nadie.	Ce qui n'a jamais changé dans ce quartier, c'est la tristesse de ses rues sans âmes qui vivent, comme si avait explosé une bombe à neutrons, conçue pour en finir avec la population tout en épargnant des bâtiments qui n'accueilleront plus jamais personne. (p.13)

3.1. Le ton

Du ton, se dégage la touche personnelle de l'auteur, sa patte. Mais il peut également s'agir du ton sur lequel les personnages s'expriment. Le ton et le registre de langue peuvent être révélateurs des lieux et des habitudes de vie des protagonistes. Ils lèvent un voile sur leurs conditions de vie et leur ajoutent un côté organique, profond. En d'autres termes, ils insufflent la vie aux personnages. Bien évidemment, ils évoluent en fonction du contexte et des événements. Dans le cas de *Los millones*, le narrateur lui-même adopte son propre ton. De même, lorsqu'il s'agit de discours direct ou indirect, le ton et le registre de langue changent.

⁵⁶ Durand Jacques et Albert Jean-Pierre, *Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss : linguistique et anthropologie structurales, Caravelle* [En ligne], 96 | 2011, mis en ligne le 01 août 2019, consulté le 8 mai 2022. <http://journals.openedition.org/caravelle/4586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/caravelle.4586>

3.2. L'oralité des échanges : les outils de la syntaxe

3.2.1. *Rendre l'oralité des échanges par l'emploi d'une interjection*

Voici un extrait de discours direct contenant des insultes. Le lecteur doit voir la scène se dérouler sous ses yeux et « l'entendre », comme s'il y assistait.

—¡Que me da mucho asco! ¡Que os ponéis a disponer de ella, os quedáis en blanco, y a meteros el dedo en la nariz! Y los deditos, luego a posarse a las teclas. ¡Y luego , a tocar las yo! ¡ Coño , qué asco!	– Ça me dégoûte ! Vous l'utilisez, puis dès que vous avez un blanc, vous mettez vos doigts dans votre nez avant de les remettre sur les touches de ma machine ! Et dire que je touche ça aussi ! Merde , ça me dégoûte ! (p.38)
---	--

Concrètement, on retrouve « coño » traduit par « merde » qui est une injure française répandue dans les années 80. Si le récit s'était déroulé de nos jours, on aurait pu préférer « putain » qui, peu à peu, est devenu courant et a remplacé « merde ». Dans la phrase suivante, apparaît le « Y luego », qui se traduit littéralement par « Et ensuite ». Cette espèce d'interjection espagnole relance la dynamique du discours et ajoute un effet plutôt indigné lorsqu'elle est combinée au pronom « yo » final. Ceci explique le choix de la formule « dire que », combinée à « et » pour la continuité du discours. Cette formulation, issue du langage oral indique aussi l'indignation (Dire que !, quand on pense que [exprime l'étonnement, l'admiration, l'indignation]⁵⁷).

3.2.2. *Rendre l'oralité des échanges par les temps et les modes de la conjugaison ou par l'emploi d'un substantif*

—¡Qué ascoso lo de la máquina! ¡Ahora, hasta que no acuda la de la limpieza, a escribir con mitones de látex!	– Cette histoire de machine me dégoûte vraiment ! « Maintenant, jusqu'au passage de la femme de ménage, mettez des gants en latex ! (p.39)
--	---

Lier les deux premières phrases aurait rendu la prise de parole du personnage plus dynamique : « Ça me dégoûte que vous l'utilisiez, que vous... », mais respecter le temps et le mode espagnol qui collent à la personnalité du personnage décrit comme parlant étrangement et ayant peu de vocabulaire

57 Larousse. (s. d.). Dire. Dans Larousse. Consulté le 9 mai 2022 sur <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/dire/25766>

semble plus judicieux. L'emploi de l'indicatif présent s'impose. Respecter l'emploi d'un temps et d'un mode de la conjugaison peut aussi se justifier lorsqu'il s'agit de rester fidèle au ton emprunté par un des personnages dans un dialogue.

À contrario, il est parfois bienvenu de modifier le temps de la conjugaison, voire de simplement supprimer le verbe et d'employer un substantif pour provoquer l'effet attendu. C'est ce qui s'illustre avec cette traduction initiale dans laquelle l'emploi de « jusqu'à ce que » respectait l'emploi très naturel du subjonctif en espagnol, mais alourdissait et rendait la phrase en français moins facile à prononcer. « Maintenant, jusqu'à ce que la femme de ménage passe, mettez des gants en latex ! »

3.2.3. Rendre l'oralité des échanges par le rythme des syllabes, des mots et des phrases

—¿Que qué tal las vacaciones, me pregunta el hijo puta! ¡Pues cortas, joder, cortas! — gritaba. —¿Eh?! ¡¡Cortas!! —¿O dónde has visto tú si no unas vacaciones que sean largas?	« Mon connard de collègue me demande comment c'était les vacances. Bah , trop court, bordel , beaucoup trop court ! » – Et bien oui , beaucoup trop courtes ! – T'en connais, toi, un endroit où les vacances sont longues ? (p.25)
---	---

Dans cet extrait composé des bribes d'un même dialogue, toutes les phrases sont prononcées par un même personnage, décrit comme grossier, comme « un lourdaud au rire agaçant » et « un péquenot ». Le ton et le registre de langue changent radicalement du ton de la narration pour incarner au mieux l'individu.

Il est frappant de constater le nombre d'insultes présentes en une seule ligne de dialogue. On retrouve « hijo de puta » et « joder », dont il faut conserver la violence ainsi que le rythme. « Joder », mot très court ne peut pas se voir remplacé par une insulte trop longue sous peine de briser la dynamique naturelle du dialogue. Afin de mettre l'accent sur la prétention du locuteur et introduire aisément les insultes qu'il profane, il est intéressant de faire comme si le personnage imitait les paroles de son collègue assis à côté de lui, mais comme s'il n'était pas présent. En effet, l'extrait donne à croire que la confiance et le mépris du locuteur envers son collègue lui donnent tous les droits même celui de lui dire qu'il est vraiment idiot de poser ce genre de questions dont les réponses sont évidentes. Remplacer « joder » consiste à trouver une insulte qui « claque » de la même façon que dans le texte source. Celle-ci devrait idéalement comporter le même nombre de syllabes et transmettre

l'agacement du personnage. « Bordel » paraît parfait, car il s'agit bien d'une « exclamation manifestant la colère, le mécontentement⁵⁸ » contenant deux syllabes.

Les interjections marquant le langage oral comme « pues » et « eh » sont très fréquemment utilisées par des hispanophones. Cibler des équivalents consiste alors à opter pour deux interjections orales fréquentes en français. « Bah », selon la définition du Larousse, exprime, entre autres, l'étonnement. Le personnage prend un air faussement étonné pour singer son collègue. « Eh », initie une réplique qui arrive plus tard dans le texte. Le remplacer par « et bien » crée un lien et donne davantage l'impression que le personnage rumine à voix haute que si on lui avait préféré « hé » ou « hein ».

Enfin, la dernière phrase de cet extrait, par sa structure en espagnol, peut paraître réellement informelle. Choisir de ne pas prononcer le sujet dans son entièreté et d'ajouter une emphase en utilisant « toi » restitue le côté familial et très oral recherché.

3.2.4. Rendre l'oralité des échanges par le biais d'habitudes langagières et culturelles des pays

—¡Traiga pa sellar!	– Apportez-moi ça que je le scelle !
–¡ Óigame! ¡Que lleva ya aquí un rato como lelo! ¡Que si no va a jugar no se puede aquí permanecer! ¡Que aquí no se puede sin jugar!	– Écoutez , vous êtes planté là comme un idiot depuis un moment ! Si vous ne jouez pas, vous devez partir ! On ne reste pas ici sans jouer ! (p.29)

Cet exemple plus complexe touche notamment à des habitudes culturelles, et langagières, qui diffèrent selon les pays. En effet, dans la première phrase, la commerçante ordonne à Francisco, de manière sèche et assez familière, de lui apporter son billet de loto. Or, pour un francophone, ce tutoiement, même utilisé par une personne au langage familier, est étrange et inapproprié entre des personnes étrangères comme, par exemple, une commerçante et son client.

Si l'usage de la deuxième personne du singulier dans la traduction était maladroit, rendre le côté familial du « pa » en espagnol par contre demeurerait essentiel. « Pa », en espagnol, est donc devenu « ça », en français, et fait référence au billet de loterie. Omettre volontairement « pour » qui devrait faire partie de la locution « pour que » permet au personnage d'adopter un ton familial.

58 Larousse. (s. d.). Bordel. Dans Larousse. Consulté le 9 mai 2022 sur <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bordel/10227>

3.3. Des registres de langue différents

Narrateur	El funcionario cachondo Le guichetier moqueur	Francisco
El hambre era incómodo, pero había trucos. En el CoyFer ya sabían que Francisco tomaba el café con dos azucarillos (entonces era muy común el cubito de azúcar).	—¡Que qué tal las vacaciones, me pregunta el hijo puta! ¡Pues cortas, joder, cortas! —gritaba.	—Para no haber creído nunca en la suerte, qué mala que la tengo.
Son estomac vide le torturait, mais Francisco redoublait d'astuces. Au CoyFer, les tenanciers savaient qu'il prenait toujours deux sucres avec son café (à l'époque, le sucre était conditionné en cubes). (p.22)	– Mon connard de collègue me demande comment c'était les vacances. Bah, trop court, bordel, beaucoup trop court ! (p.25)	– Moi qui n'ai jamais cru en la chance, je joue de malchance. (p.31)

Ces segments de phrases illustrent les différents tons et registres de langue, selon si c'est le narrateur ou l'un des personnages qui intervient. Il y a également une différence de ton et de registre entre les personnages comme on le constate dans les deux dernières colonnes. Cette réalité implique au moment de la traduction un dialogue interne au texte qui emmène le traducteur à la rencontre de chacun des personnages. Le questionnement qui en découle, les erreurs de perceptions de l'identité du personnage et de ses réactions, les erreurs de traductions de ses propos font partie du processus et de son évolution. De plus, les registres de langue servent de repères au lecteur. En effet, ils constituent des « indices d'appartenances sociaux⁵⁹ » et, surtout dans les dialogues, offrent une dimension sociale au personnage.

Afin de ne pas commettre de biais d'interprétation « des indices d'appartenances sociaux » des personnages, l'anthropologie nous offre la perspective de « groupes stratégiques ». Ceux-ci

59 Peeters Jean, *Sociolinguistique et sociologie de la traduction*, Traduction et paratraduction (T&P), Programme doctoral en ligne de l'Université de Vigo, http://www.joseyustefrias.com/wp-content/uploads/2019/12/Peeters_Sociolinguistique-et-Sociologie_Traduction-et-Paratraduction.pdf, p.32

éloignent les classes sociales figées pour leur substituer une vision dynamique qui « suppose simplement que dans une collectivité donnée tous les acteurs n'ont ni les mêmes intérêts ni les mêmes représentations, et que, selon les « problèmes », leurs intérêts et leurs représentations s'agrègent différemment, mais pas n'importe comment⁶⁰ ». Les chercheurs qui s'intéressent à ce point de vue auront pour tâche de récolter des données qui permettront d'illustrer ou non l'appartenance d'un individu à différents groupes selon les problèmes qui se présentent à lui.

Santiago Lorenzo dresse dans *Los millones* le portrait d'un terroriste. Par définition, le terrorisme consiste en l'« [e]mploi systématique de la violence pour atteindre un but politique ; les actes de violence (attentats, destructions, prises d'otages).⁶¹ » Suivant cette définition, le lecteur s'attend à ce que Francisco, le terroriste, soit une personne malveillante qui cherche à faire passer ses idées ou celles du groupe qu'il représente de façon radicale, en sacrifiant parfois même des innocents. Pourtant, à la lecture des péripéties, aucun de ces sentiments n'est éveillé. Au contraire, le lecteur peut même éprouver une certaine compassion.

Il peut en arriver à se sentir triste pour lui et n'avoir aucune envie de le juger, et ce malgré l'ironie présente dans le texte.

Le protagoniste renvoie l'image de quelqu'un de malchanceux, mais pas de profondément mauvais. C'est même plutôt le contraire, puisque pour lui, intégrer les GRAPO était une façon de rester fidèle à son seul ami, José Ramón Pérez Marina. Pour développer ce propos, je citerai J. Bazin pour qui « Le travail anthropologique — travail critique plus que jamais à l'ordre du jour — n'est pas de promouvoir l'altérité, mais de la réduire. Si étranges, voire parfois absurdes, que nous paraissent d'abord des actions humaines, il doit y avoir un point de vue d'où, une fois mieux connues, elles se révèlent seulement différentes des nôtres : c'est en quoi leur description est anthropologique.⁶² » Autrement dit, traduire de façon anthropologique permet d'accéder au monde et au mode de pensées de nos semblables tout en ne versant pas dans la subjectivité. Steiner déclarait en 1998 que « comprendre, c'est traduire », mais à l'inverse, « traduire c'est aussi comprendre, et en particulier comprendre certaines formes de vie⁶³ ». Il semblerait donc que dans le cas de *Los millones*, Santiago

60 Olivier De Sardan Jean-Pierre, *L'enquête socio-anthropologique de terrain : synthèse méthodologique et recommandations à usage des étudiants*, Étude et travaux n°13, p.44

61 Le Robert. (s. d.). Terrorisme. Dans Le Robert. Consulté le 17 juillet 2022 sur <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/terrorisme>

62 Bazin Jean in Carole Le Hénaff, « La traduction comme enquête anthropologique : esquisse d'une conception », *Éducation et didactique* [En ligne], 10-1 | 2016, mis en ligne le 30 mai 2018, consulté le 21 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/educationdidactique/2460> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/educationdidactique.2460>

63 Carole Le Hénaff, « La traduction comme enquête anthropologique : esquisse d'une conception », *Éducation et didactique* [En ligne], 10-1 | 2016, mis en ligne le 30 mai 2018, consulté le 21 mai 2022. URL :

Lorenzo cherche avant tout à mettre en avant le côté intensément humain de son personnage, lui-même entouré d'autres humains dans un certain espace-temps. Pour réaliser cette tâche, il utilise des noms de marques, de rues, mais aussi des références à des événements historiques à ne pas compromettre sous peine d'effacer cette vision anthropologique que je pense avoir décelée et qui donne au protagoniste toute sa profondeur, toute sa complexité, toute sa singularité.

3.4. L'ironie

Si, dans le texte source, il y a bien quelques blagues et quelques jeux de mots, on peut considérer que l'ironie se situe surtout dans le choix d'écriture de l'auteur. Un des enjeux de la traduction est de préserver ce côté ironique qui vire parfois à la satire.

Selon le CNRTL, l'ironie est une « [f]igure de rhétorique par laquelle on dit le contraire de ce qu'on veut faire comprendre⁶⁴ ». L'ironie n'est pourtant pas une simple antiphrase, c'est un phénomène linguistique complexe qui renferme une part d'implicite importante et dont « le mode de narration [...] fait entendre une vérité en prétendant dire le contraire⁶⁵ ». L'objectif de l'ironie est donc, entre autres, de donner plus de poids à un message. L'ironie dite verbale concerne les dialogues entre les personnages et sert à faire germer chez le lecteur une réflexion sur le sens profond de l'énoncé au-delà des mots en eux-mêmes⁶⁶.

Dans le cas du roman *Los millones*, le protagoniste entretient en quelque sorte un dialogue permanent avec lui-même. L'auteur nous plonge dans la tête de Francisco et nous donne accès à toutes ses pensées en plus de nous immerger dans son quotidien. On retrouve par exemple ce dialogue lorsque Francisco se rend à la poste pour récupérer son colis « Pleasure Image ». Toute l'angoisse du personnage est retranscrite comme s'il s'agissait d'une petite voix dans sa tête qui suivait et commentait la situation. Ce dialogue est important, car, selon Bakhtine, « la forme d'ironie en général est conditionnée par un conflit social : c'est la rencontre, dans une voix, de deux jugements de valeur personnifiés et de leur interférence réciproque⁶⁷ ». Or, seul « le dialogisme [...] rend possible l'établissement du conflit⁶⁸ ». En somme, l'ironie peut découler d'un décalage entre les valeurs idéologiques des intervenants et provenir de « voix sociales » différentes. L'énoncé, qui se trouve être

<http://journals.openedition.org/educationdidactique/2460> ;
<https://doi.org/10.4000/educationdidactique.2460>

DOI :

64 CNRTL. (s. d.). Ironie. Dans CNRTL. Consulté le 9 mai 2022 <https://www.cnrtl.fr/definition/ironie>

65 DEL RÉ Alessandra, HIRSCH Fabrice & DODANE Christelle, *L'ironie dans le discours : des premières productions enfantines aux productions des adultes*, *Cahiers de praxématique* [En ligne], 70 | 2018, mis en ligne le 22 janvier 2019, consulté le 15 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4796> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.4796>

66 *Idem*

67 *Idem*

68 *Idem*

la base de tout échange, implique toujours différentes « voix sociales », mais le conflit lui, n'existe que lorsqu'il y a une confrontation entre une « voix individuelle » par rapport à d'autres « voix sociales ». En somme, « L'énoncé ironique réalise toujours un acte indirect de critique du discours de la cible, qu'il soit positif (louange par le blâme) ou négatif (blâme par la louange). L'ironie est donc un fait dialogique discursif, qui consiste en l'interaction de deux discours.⁶⁹ »

Ce dialogisme peut également être mis en parallèle avec celui dont parle Hélène Buzelin. Dans le contexte de la traductologie, H. Buzelin place le dialogisme entre le lecteur et son texte⁷⁰ et rappelle que le processus de traduction n'en fait pas partie, sauf si on adopte « le principe d'anthropologie symétrique de Latour⁷¹ » afin d'interroger non seulement la traduction finale, mais aussi le processus de traduction en tant que tel. L'ironie du roman *Los millones*, peut donc être considérée comme un dialogue entre l'auteur et ses lecteurs, mais sans perdre de vue que l'auteur utilise également « l'auto-ironie » dans les cas où Francisco se parle à lui-même. Cependant, « l'hétéro-ironie », celle destinée à un tiers, est également présente, puisque tout au long de l'histoire, l'auteur insiste sur « l'ironie de la vie » dont sont victimes ses personnages principaux (Francisco et Primi).

Du côté du traducteur et selon la théorie de Katrien Lievois et de Pierre Schoentjes, il est essentiel de passer par trois étapes pour pouvoir retransmettre ce procédé : « Dans un premier temps, le traducteur comprend l'ironie qu'il reconnaît en tant que lecteur du texte source. Dans un deuxième temps, il produira l'ironie dans le texte cible : il décide par quelles techniques il rendra cette ironie dans le texte cible. Dans un troisième temps enfin, c'est le lecteur du texte cible qui voit et détecte l'ironie.⁷² ». Ces trois étapes se révèlent essentielles, car elles permettent au traducteur de se mettre dans la peau du lecteur avant et après le processus de traduction, car les choix qu'il devra effectuer ne relèvent pas seulement des différences syntaxiques ou culturelles, ils dépendent également de la perception que le traducteur a de l'ironie du texte source⁷³. Dans le roman *Los millones*, il semblerait que l'ironie soit au service d'une démonstration du côté absurde de la situation dans laquelle le personnage se trouve. Il y a comme une satire de la société de l'époque plongée dans une crise économique majeure et victime d'instabilités politiques. Le protagoniste se retrouve à observer une

69 *Idem*

70 Buzelin, Hélène, *La traductologie, l'ethnographie et la production des connaissances*, Meta, <https://id.erudit.org/iderudit/009778ar>, volume 49, numéro 4, décembre 2004, p. 729–746.

71 « L'idée d'une anthropologie symétrique ne signifie rien d'autre que de prendre au sérieux les propositions des non-modernes, d'une part, et de s'interroger sur la rationalité supposée des Modernes, de l'autre. », Flipo Fabrice, *Négociation de Bonn : l'enjeu d'une anthropologie vraiment symétrique*. 2013. fhal00958102f

72 Lievois, Schoentjes, in CIUPU, Mariana-Vica, *Traduire l'ironie. Le cas de La Chute d'Albert Camus en roumain, Traduire* [En ligne], 232 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 11 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.692>

73 CIUPU, Mariana-Vica, *Traduire l'ironie. Le cas de La Chute d'Albert Camus en roumain, Traduire* [En ligne], 232 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 11 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.692>

société à laquelle il ne peut appartenir à cause de sa marginalité. Même s'il a l'air de s'accommoder de cet état de fait, plusieurs passages émettent l'hypothèse qu'il désire être intégré à la société et changer de vie. On retrouve par exemple cela, lorsqu'il exprime son envie de s'acheter le journal tous les jours pour appartenir entièrement au monde ou lorsqu'il se rêve professeur d'Histoire. Voici maintenant quelques exemples précis, car si dans le texte, l'ironie est surtout présente « au niveau macro-textuel⁷⁴ » et concerne le texte dans son intégralité, il existe également des passages spécifiques dans lesquels l'ironie se montre plus visible, c'est de l'ironie « au niveau microtextuel »⁷⁵. Pour ces passages, des procédés stylistiques différents ainsi que certaines stratégies de traduction allant de la traduction littérale à la restructuration ont été utilisés.

3.4.1. Traduire l'ironie par une antiphrase

L'antiphrase est une figure de style qui consiste à « employer un mot dans un sens contraire à celui qui lui est propre »⁷⁶.

“Pero ese día, con las piezas de su tren de plástico escondiéndose bajo los tres muebles de su piso sobrecogedor , su pobreza le cayó antipática.”	« Pourtant, pour la première fois, à la vue des pièces du train en plastique éparpillées sous les trois meubles de son saisissant appartement , sa pauvreté lui apparut détestable. » (p.31)
---	---

De ce cas-ci, l'adjectif « sobrecogedor » est employé ironiquement puisque l'appartement en question est miteux. Traduire par « merveilleux » rendait le sens ironique moins perceptible que la traduction littérale qui présente le double avantage de respecter le sarcasme et de produire une petite allitération avec le pronom « son » qui précède, facilitant la lecture.

3.4.2. Traduire l'ironie par la personnification

Malos a rabi , parecían reírse de tantos cumplidos que recibían de los visitantes, destinados a que los presos se animaran, recobrarán sus puntos de autoestima y sopesarán la posibilidad de dejar de delinquir.	Nulles à en pleurer , les compositions semblaient se moquer des nombreux compliments du public censés reconforter les prisonniers, les aider à reprendre confiance et à éloigner le spectre de la récidive. (p.10)
--	---

⁷⁴ *Idem*

⁷⁵ *Idem*

⁷⁶ Vandendorpe in *Idem*

Ce second extrait met en évidence une flagrante pointe d'ironie. On y assiste aux réactions du public qui feint de s'extasier devant les productions des détenus alors qu'elles sont de piètre qualité. Le narrateur quant à lui semble se moquer de cette scène qu'il trouve risible, voire ridicule. À la traduction, il est important de garder « les compositions » comme sujet, car ce groupe nominal ajoute un effet ironique, impliquant que les compositions elles-mêmes savent qu'elles ne méritent pas les compliments. Cela étant, la seconde partie de la phrase peut être allégée par l'utilisation de la formulation « censé » accompagnée d'un infinitif plutôt que la conservation de « les prisonniers » comme sujet. En ce qui concerne la traduction de l'expression de début de phrase, la remplacer par une autre expression qui fasse ressentir un sentiment aussi fort d'indignation et de colère tout en respectant le registre s'est avéré indispensable puisque l'auteur semblait n'avoir utilisé intentionnellement aucune expression familière. Ce segment espagnol a été traduit par l'expression française : nul à en pleurer.

3.4.3 : Traduire l'ironie par un paradoxe

La cárcel de Palencia se llama La Moraleja. El nombre le hacía mucha gracia a Francisco García. El resto de reclusos no entendía el chiste , porque ninguno era de Madrid. La Moraleja es uno de los barrios más postineros de la capital.	La prison de Palencia s'appelle La Moraleja. Alors que Francisco García trouvait ce nom très amusant, les autres détenus n'en comprenaient pas l'ironie , puisqu'aucun n'était de Madrid. La Moraleja est certes un centre pénitencier, mais aussi un des quartiers les plus huppés de la capitale. (p.10)
--	--

Voici un troisième exemple qui apparaît dès le début de la narration et fait intervenir deux références culturelles dont il a déjà été question. L'auteur nous indique que la prison de Palencia s'appelle La Moraleja et qu'un des quartiers les plus huppés de Madrid se nomme également La Moraleja. On semble assister à un double niveau d'ironie voulu par l'auteur et à préserver lors de la traduction. Contrairement aux autres prisonniers, le personnage principal sait que le centre pénitencier où ils sont tous incarcérés est un homonyme d'un quartier huppé de Madrid. Il perçoit donc le premier niveau d'ironie. Le second niveau concerne l'auteur qui semble créer une satire et s'étonner que deux réalités aussi éloignées puissent porter le même nom. Concrètement, les mots espagnols « chiste » et « postineros » ont été traduits par « ironie » et « huppé ». La raison de l'ignorance des prisonniers a été mise en avant par une restructuration de la phrase dans laquelle les seconde et troisième phrases ont été liées. Finalement, une brève explication réintroduit l'idée selon laquelle La Moraleja est une prison, mais pas seulement, afin d'accentuer l'ironie de la situation.

3.4.4. Traduire l'ironie par des jeux de mots

Dans les quatre premiers chapitres traduits, on trouve notamment trois jeux de mots qui ont réclamé une attention particulière lors de la traduction. Premièrement, il y a le jeu de mots nommant l'exposition d'art organisée par la prison. Ensuite vient celui à propos de la veste du protagoniste. Finalement, celui qui concerne le nom d'une église.

3.4.4.1. « En-Cárcel-Arte 88 » et « Inc-Art-cération 88 » : jouer sur le sens et les sonorités

Hacía tres semanas que la sala de Modelismo Ferroviario de la prisión albergaba la exposición « En-Cárcel-Arte 88 ».	Depuis trois semaines, la salle de modélisme ferroviaire de la maison d'arrêt accueillait l'exposition « Inc-Art-cération 88 ». (p.10)
---	---

Une exposition est mise en place dans la prison. En espagnol, elle se voit attribuer le nom de « En-Cárcel-Arte 88 ». Ce jeu de mots se fonde sur le sens, mais aussi sur les sonorités du verbe « encarcelar », du substantif « arte » ainsi que sur l'introduction du pronom réflexif de la deuxième personne du singulier. La signification de ces mots occasionne la création de deux entités de sens différents, à savoir « Encarcelarte » et « El arte en carcel ». Pour rester au plus proche du texte source et préserver l'idée d'un mot qui en contient deux autres, le substantif « incarcération » permet de jouer avec les mots puisqu'il peut être scindé en « Inc-Art-cération ».

3.4.4.2. « Termoforro » et « thermo-couche » : inventer un mot

«Es porque es de termoforro », pensaba, y se reía de cómo sonaba de bien la palabra que se había inventado.	« C'est parce c'est un thermo-couche », se disait-il avant de se mettre à rire de ce mot à l'agréable consonance, sorti tout droit de son imagination. (p.16)
--	--

Voici un jeu de mots ayant trait à la veste du protagoniste. « Termoforro » est un terme sorti tout droit de son imagination. Au traducteur d'en inventer un équivalent qui inclue également la notion d'isolant. En espagnol, « termo » indique, comme en français, un rapport avec la chaleur. « Forro » se traduit littéralement par « doublure » ou « couverture ». Or, le protagoniste semble fier de cette veste ingénieuse qui lui tient chaud en hiver, le rafraîchit en été et qui évoque la notion de « couche isolante ». Si l'on veille de surcroît à respecter la consonance initiale du mot, les évocations réunies aboutissent à l'expression « thermo-couche ».

3.4.4.2. Homonymie entre le nom d'un lieu et celui attribué à un personnage

...la iglesia de San Francisco de Sales, simulando admirar las cenefas (se llamaba como él. En traducción de guasa del inglés, se repetía para sí «San Francisco de Ventas, San Francisco de Ventas» cuando andaba inquieto).	... comme l'église de San Francisco de Sales où il pouvait faire croire qu'il admirait les dorures. Entre parenthèses, ce lieu de culte lui avait prêté son prénom. Pour calmer ses inquiétudes, il jouait avec les mots, se répétant qu'en anglais, elle porterait le nom cocasse de « San Francisco des soldes, San Francisco des Ventes ». (p.18)
---	--

Ce jeu de mots implique de traduire et rendre son sens à un mot qui présente le même graphème en anglais et en espagnol. Traduire le nom de ce bâtiment existant réellement à Madrid par «église Saint François de Sales» reviendrait à faire une domestication. Or, nous avons vu précédemment que transmettre la culture du texte source est un enjeu majeur en ce qui concerne ce roman. Dans sa tête, le personnage prononce «sales» à l'anglais et se dit que s'il le traduisait, il obtiendrait un nom d'église saugrenu. Pour retransmettre cette idée, remodeler la phrase s'est imposé. Pour ce faire, il a fallu déplacer le segment «cuando andaba inquieto», car en français, les compléments de phrase ont tendance à être placés en début de phrase. Ensuite, afin de ne pas traduire littéralement le segment «En traducción de guasa del inglés» il a été profitable de tirer parti de l'explicitation : «de guasa», qui signifie littéralement «humour», «blague» est devenu «cocasse» et «en traducción... del anglais» a été explicité par «se répétant qu'en anglais». Ajouter la partie «jouer avec les mots» procure au lecteur la certitude que Francisco s'amuse avec la polysémie du mot «sales». Remplacer «ventas» par deux significations différentes complète bien cette idée de sens multiples du mot «sales». Finalement, une restructuration au niveau de la parenthèse a été effectuée en remplaçant cette ponctuation par l'expression «entre parenthèses».

3.4.4.3. Introduire son propre jeu de mots basé sur l'homophonie

Semanas hubo en las que el trabajo le cundía poco, porque le entraban sofocos y tenía que levantarse de la máquina de coser e ir a meneársela. Luego lo notaba, para mal, en las liquidaciones. Entonces sobrevénia el hambre.	Certaines semaines, Francisco n'était pas très productif au travail, car il souffrait de bouffées de chaleur l'obligeant à quitter son poste pour se dégourdir les jambes. Il le constatait inévitablement sur sa feuille de paye et sentait alors la faim approcher. (p.22)
---	---

Cet extrait est un peu particulier, car un jeu de mot en français qui ne figurait pas dans le texte source y a été introduit. Cette décision semblait respecter l'esprit du roman. En outre, elle permettait de compenser des passages où préserver l'ironie n'avait pas été complètement possible.

3.4.5. Ironie de la situation et descriptions

La casa vencía para un lado. De entrada, era un desnivel que apenas se notaba en la percepción consciente. Pero meses y meses de tomar sopas de bordes excéntricos respecto a los del plato, de no poder meter en casa un balón que no se pusiera a evolucionar él solo, de que lo fregado del suelo se secara antes por el este que por el oeste... Meses y meses de volver locos a los líquidos del oído habían hecho mella en el ánimo de ambos.	La maison penchait d'un côté. Au départ, ce décalage était à peine perceptible. Néanmoins des mois passés à boire des soupes sur le point de déborder d'un côté du bol, à ne pas savoir garder en place un ballon sans qu'il ne roule à l'autre bout de la pièce ou à regarder, après avoir passé la serpillière, le côté est de la pièce sécher avant son côté ouest avaient eu raison d'eux... Ces mois de souffrance infligés à leur oreille interne, totalement déboussolée, avaient entamé leur joie de vivre. (p.34)
--	---

Dans ce dernier exemple, l'ironie se situe tant au niveau de la situation imaginée que dans les descriptions insolites et pourtant objectivement irréfutables que propose l'auteur. Si la maison n'est pas droite, c'est que le délabrement guette son état général ou que sa construction a manqué de minutie. En conséquence, ses occupants y vivent sûrement dans une situation précaire. Grâce à ce simple détail, l'auteur communique au lecteur de nombreuses informations explicites et implicites. Comme s'il minimisait la situation et accentuait la naïveté de ses personnages qui ne se rendent pas compte des effets engendrés par cette défaillance dans leur confort de vie. Cela renforce l'idée de

personnages capables de s'accommoder de leur situation jusqu'à ce qu'ils se retrouvent face à la réalité. L'auteur nous en propose trois illustrations.

La difficulté de traduction se logeait dans la façon d'exprimer ces trois segments. S'assurer que grammaticalement l'énumération était correcte et vérifier si elle transmettait bien les informations sur un ton humoristique était primordial. Pour ce faire, chaque énumération a été introduite par un infinitif. Pour les soupes, on retrouve le verbe « boire » avec l'idée espagnole explicitée. En effet, le texte source dit simplement que la soupe n'était pas droite dans les bols, mais afin de construire une phrase correcte après l'infinitif, on peut expliciter en précisant que la soupe risquait même de déborder du bol. Le même processus s'est vu peu ou prou appliqué pour les deux autres exemples : cela commence par l'ajout d'un infinitif, puis d'une explicitation de la situation afin d'en rendre l'ironie et le sens. Ainsi, on parle de « ne pas savoir garder un ballon en place » et de « regarder un côté de la pièce sécher avant l'autre ». On retrouve également l'ajout d'un verbe en fin de phrase. En espagnol, l'effet ironique passe notamment par le fait que l'auteur ne finisse pas son énumération. Or, en français, terminer l'énumération abruptement alors que la phrase commence par un verbe est agrammatical. Ajouter l'expression « avoir raison de » afin que l'ironie passe par l'idée selon laquelle les deux propriétaires ont été vaincus par la maison et par son « léger problème à peine détectable au premier regard » demeure acceptable au niveau du sens et de la grammaire.

3.4.6. Traduire l'ironie par des expressions idiomatiques

Les expressions idiomatiques sont également une difficulté récurrente en traduction « en raison de leur structure figée et de leur composante culturelle⁷⁷ ». Elles peuvent parfois rappeler une expression similaire et équivalente dans la langue cible, mais lorsque ce n'est pas le cas, le traducteur doit ruser et mettre toute son imagination à contribution. Dans le texte de *Los millones*, ces expressions renforcent également les contrastes et l'ironie du texte. Voilà pourquoi elles sont jointes à cette section. En outre, leur lien indéniable avec la culture crée parfois des situations compliquées où les normes culturelles sont trop éloignées pour qu'une correspondance existe. Voici un extrait qui présente trois expressions différentes.

77 CIUPU, Mariana-Vica, *Traduire l'ironie. Le cas de La Chute d'Albert Camus en roumain, Traduire* [En ligne], 232 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 12 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.692>

En el CoyFer, la conversación apenas abandonaba el género de la tarugada, a base de exposer tenues sandeces para confirmar que no se está solo (« trabajas menos que el muñequito rojo del semáforo », « ponme la penúltima », « el agua para las ranas », etc.).	Au CoyFer, la conversation versait presque toujours dans la grossièreté et se résumait à un échange de banalités pour déjouer la solitude (« même le petit bonhomme du feu rouge travaille plus que toi », « allez, un petit dernier pour la route », « l'eau c'est pour les poissons », etc.). (p.13)
--	---

Pour traduire la première expression, choisir de procéder avec une modulation et prendre le point de vue du « petit bonhomme du feu rouge » met en évidence la signification de l'expression : la personne à qui l'on s'adresse ne travaille pas beaucoup, elle est fainéante. Les deux suivantes font référence à l'alcool. « Ponme la penúltima » évoque « Allez, un dernier petit verre ». Au départ, « une petite dernière » semblait convenir et évoquer une bière, puisque l'espagnol utilisait également du féminin. Néanmoins, cette évocation devint trop restrictive. L'expression idiomatique équivalente en français : « un petit dernier pour la route », lui a été préférée car elle signifie, de manière familière, que c'est le dernier verre avant de partir⁷⁸. Enfin, l'expression « el agua para las ranas », signifie que les clients ne veulent pas de l'eau, mais bien de l'alcool. L'expression a été gardée telle qu'elle, mais les grenouilles ont été remplacées par des poissons, car le rapport entre les poissons et l'eau paraît plus évident.

L'extrait ci-dessous contient l'expression suivante : « todo el pelo de la dehesa ».

Especialmente, entre tantos dirigentes de última hornada, enseñando todo el pelo de la dehesa , hijos e incluso hermanos menores de nobles campesinos cuya dieta sólo tenía un capítulo («comer lo que haya»)...	Surtout, depuis que la nouvelle classe dirigeante était formée par des fils ou des petits frères de vrais paysans incapables de dissimuler leurs origines et dont le régime alimentaire se résumait « à manger ce qu'ils trouvaient ». (p.20)
---	--

Selon le dictionnaire anglophone Collins⁷⁹, cette expression est utilisée pour parler des personnes qui ne peuvent cacher leurs origines modestes ou paysannes. Cette phrase était complexe et a exigé des restructurations. Aucune expression idiomatique française n'y a été insérée afin de procéder à une explicitation.

78 NOUVELOBS, *Un petit dernier pour la route*, https://la-conjugaison.nouvelobs.com/definition/un_petit_dernier_pour_la_route.php, consulté le 14 mai 2022

79 Collins. (s. d.). Tener el pelo de la dehesa. Dans Collins. Consulté 14 mai sur <https://www.collinsdictionary.com/us/dictionary/spanish-english/tener-el-pelo-de-la-dehesa>

3.4.7. Traduire l'ironie par la répétition

Dans cet extrait, la répétition joue un rôle humoristique clair. Elle met en évidence le grotesque de la situation devant laquelle se trouve Bernardo. Il était donc important de la conserver et de choisir de passer par le gentilé « Spartiate » plutôt que d'expliciter comme l'espagnol le faisait en précisant *ciudadanos de Esparta*.

A Bernardo, con todo lo que llevaba en la piel, el pretendido hedonismo de los ochenta en España le parecía puro espartanismo, el del más sacrificado de los ciudadanos de Esparta.	Fort de son expérience, Bernardo jugeait le prétendu hédonisme des années 80 en Espagne comme spartiate, plus spartiate que le plus spartiate des Spartiates. (p.32)
--	---

3.4.8. Traduire l'ironie par une référence culturelle

La oficina era un lugar tanto más impersonal cuanto más quería parecer especial. Había pósters por las paredes cogidos de cualquier sitio: el consabido viajero pedante de Úrculo, el fisiológicamente desagradable afiche de Kandinsky, un traje del emperador arquitectural...	Le bureau, à force de vouloir être original, paraissait très impersonnel. Des posters dépareillés étaient placardés aux murs : le célèbre et pédant voyage d'Hercule, l'affiche physiquement désagréable de Kandinsky, et Les Habits neufs de l'empereur en format monumental... (p.36)
---	--

Au sein de l'énumération proposée ci-dessous, «un traje del emperador arquitectural», référence culturelle associée à un adjectif, présente une configuration complexe. Si l'allusion au conte *Les Habits neufs de l'empereur*, de Hans Christian Andersen qui relate l'histoire d'un empereur imbu de lui-même et inapte à régner colle au personnage de Emilio Toharia, directeur incompetent et pédant de *Actual Noticias*, il s'agit de faire un choix en ce qui concerne *arquitectural*. C'est au sens figuré qu'il renforce adéquatement le trait d'humour de la part de l'auteur envers un de ses personnages.

IV. CONCLUSION

Faire se rencontrer les démarches d'analyse linguistique dans le commentaire traductologique et l'idéologie socioanthropologique a mis en avant que le traducteur gagne à se servir de la démarche anthropologique lors du processus de traduction, du moins, lorsque le texte est truffé de références culturelles. La méthodologie de l'enquête de terrain peut s'appliquer à des commentaires de traduction, mais avec certaines limites. En effet, l'intégration des commentaires n'a pas été une tâche aisée. L'itération préconisée en anthropologie est belle et bien présente lors du processus de traduction, ainsi un même extrait peut représenter plusieurs défis de traduction et renfermer plusieurs sens. S'en suit une difficulté à classer ces passages.

Néanmoins, la méthode de terrain anthropologique peut guider un traducteur cherchant à équilibrer son texte aux nombreuses références culturelles entre la « conservation (acceptance of the difference by means of the reproduction of the cultural signs in the source text) » et la « naturalization (transforming of the other into a cultural replica)⁸⁰ ». La première étape pour cela est celle de l'entrée sur le terrain durant laquelle le traducteur se familiarise avec un texte, se pose des questions et se demande comment procéder à la seconde étape, celle de la collecte des données.

La collecte des données s'effectue selon certains principes en anthropologie afin d'insuffler une rigueur au processus. Le premier principe est celui de la triangulation. En anthropologie, cette méthode est un principe de base dont l'objectif est de « rechercher des discours contrastés [...] de bâtir une stratégie de recherche sur la quête de différences significatives ». Dans ce travail, cette méthode a par exemple été employée pour comparer les différentes définitions du terme culture. Une étape nécessaire pour entendre le concept que renfermaient les références culturelles à traiter. Cette triangulation a permis de mettre en évidence une vision similaire du terme culture partagée par les domaines de l'anthropologie et de la traductologie.

Cette collecte de données va également de pair avec les choix de traduction, notamment avec le procédé d'explicitation. Un second principe de la méthode anthropologique est celui de l'explicitation interprétative. Dans ce principe, le traducteur joue le rôle de descripteur,

⁸⁰ Javier Franco Aixelá, *Culture-specific Item in Translation*, in Román Álvarez et Carmen África Vidal Claramonte, *Translation, Power, Subversion, Topics In Translation* 8 Series Editors: Susan Bassnett (University of Warwick) and André Lefevere (University of Texas, Austin) 1996, 54.

d'assistant de recherche. Il est alors chargé d'assurer le passage entre le système de sens local (celui du texte source) et le système de sens du chercheur (celui du lecteur). Pour assurer cela, il doit donc utiliser des stratégies de traduction, notamment l'explicitation. Il appartient cependant au traducteur de faire des choix d'explicitation ou non au cas par cas selon chaque référence culturelle et selon le contexte. Ainsi, un autre choix peut s'offrir à lui, celui de l'adaptation par exemple. Cependant, le traducteur ne doit pas perdre de vue que l'adaptation fera pencher sa traduction vers la « naturalization ». L'itération, le questionnement permanent et le va-et-vient permettent alors au traducteur de réviser sa traduction et de trouver un équilibre dans ses traductions de références culturelles. En outre, la stratégie de l'emprunt combinée à l'explicitation afin de respecter les références culturelles initiales trouve aussi sa place.

La théorie du Skopos, non présente en ces termes en anthropologie, mais en sociologie aide aussi le traducteur à effectuer ses choix de stratégies. Une fois qu'il a déterminé le but et le public de sa traduction, il pourra éventuellement évacuer des informations superflues ou en ajouter de nouvelles.

Toujours afin de tendre vers cet équilibre et en suivant la démarche de terrain anthropologique, le traducteur recourt à des procédés de recension. En d'autres termes, il se crée des outils. Dans le cadre de ce travail, c'est un tableau avec toutes les références culturelles qui a été dressé. Grâce à lui, le traducteur a pu observer le nombre d'explicitations et d'adaptations utilisées. Cet outil a aussi permis de dégager deux types de références culturelles méritant une attention particulière, à savoir les noms de lieux et les noms de marque. Ce tableau a aussi été pratique à l'heure de vérifier si les noms de lieux avaient tous été harmonisés comme c'était le souhait du traducteur. Quant aux noms de marque, grâce à la théorie de Fabrice Antoine qui a permis de les identifier précisément, il en ressort que l'explicitation, l'implication et l'emprunt ont fait figure de solution.

Laissons maintenant la démarche anthropologique de côté. La partie consacrée à l'ironie, au registre et au ton démontre quant à elle à quel point ces éléments sont clés, car ils rendent le texte et le dialogue de traduction vivants. L'identification de tous ces éléments par le traducteur va lui permettre de restituer la profondeur des personnages qui transparaît dans le ton, l'oralité des dialogues et les registres de langues. L'ironie quant à elle sert à démontrer une vérité avec plus de force. Elle se retrouve dans le texte via des procédés textuels variés tels que l'antithèse, la personnification, le paradoxe le jeu de mots, l'invention de mots, l'hyperonymie, l'homophonie, les descriptions, les expressions idiomatiques et les répétitions.

La cárcel de Palencia se llama La Moraleja . La Moraleja es uno de los barrios más postineros de la capital.	La prison de Palencia s'appelait La Moraleja . La Moraleja était certes un centre pénitencier , mais aussi un des quartiers les plus huppés de la capitale .	Lieux et histoire	Explicitation déjà présente dans le texte source
...(ceras, Plastidecor , rotuladores gordos y finos, témperas Pelikán , etc.).	...(comme des crayons gras , des pastels, des feutres à pointe large et à pointe fine, de la gouache Pelikan).	Noms de marques	- Suppression marque - Emprunt
El pintor había escrito la marca Exactus en la esfera...	Le peintre avait inscrit Exactus à l'intérieur du cadran...	Mot latin	Emprunt
Por aparente afán de exactitud, Francisco hizo tiempo con excusas tontas hasta que dieran las cinco en punto en su Casio de plástico:...	Apparemment obnubilé par la ponctualité, Francisco gagnait du temps à la faveur d'excuses ineptes, en attendant que sa montre Casio en plastique...	Nom de marque	Explicitation
Ya llevaba dieciséis meses bajando todas las mañanas a las siete al bar CoyFer , como antes había acudido cada día al bar Tembleque , de la Puerta del Ángel, y antes al bar Reno , en Nueva Numancia.	Depuis déjà seize mois, tous les matins, à sept heures, il allait au bar CoyFer , tout comme il s'était rendu auparavant au bar Tembleque dans le quartier de Puerta del Ángel et il y a plus longtemps encore, au bar Reno dans le quartier de Nueva Numancia.	Lieux, noms de rues et de quartiers	- Traduction littérale - Emprunts - Explicitations
...pedía un café con leche en vaso de caña...	...un café con leche dans un verre à bière...	Boisson espagnole	- Emprunt - Traduction littérale
Francisco era del GRAPO , grupo púsculo de acción armada que renqueó	Francisco faisait partie du GRAPO , un groupe d'action armé , bancal depuis sa création en 1975...	Histoire	- Traduction officielle - Traduction littérale

desde el mismo momento de su creación en 1975.			
Pérez Marina era el fundador del Grupo de Montañismo «Pico Almanzor» , en el que Francisco ingresó en 1973.	José Ramón Pérez Marina était le fondateur du groupe d'alpinisme « Pico Almanzor » que Francisco avait intégré en 1973...	Histoire	- Emprunt - Traduction littérale
...el póster del perro disfrazado de camarero con gafas de Blues Brothers ...	...un poster de chien aux lunettes des Blues Brothers déguisé en serveur...	Nom de groupe de musique	Emprunt
...el bote de propinas que regalaba Canada Dry ...	...un pot à pourboire offert par Canada Dry ...	Nom de marque	Emprunt
...en papel Albal (lujo poco antes impensable).	...emballé dans du papier aluminium (un luxe impensable il y a peu encore).	Nom de marque	Explicitation
Se bebía mucho soly-sombra y un mejunje que habían puesto de moda los trabajadores de la subestación eléctrica de Tetuán: el trifásico , a base de gaseosa, ginebra y chinchón, tres bebidas blancas como los enchufes de la pared.	On y buvait beaucoup le cocktail soly-sombra et le trifásico , un mélange rendu populaire par les ouvriers de la sous-station électrique de Tetuán : limonade, gingembre et alcool d'anis, trois boissons aussi blanches que les prises murales.	Boissons et lieux	- Emprunt - Explicitation
Quedaba en el cruce de las calles Bardala y Plátano , en pleno barrio de la Ventilla . En 1982, el gobierno municipal de Tierno Galván había aprobado el plan para borrarla barriada con una goma y edificarlo todo de nuevo sobre su misma planta . No obstante, eran aún muy pocas las transformaciones operadas en ese núcleo de aluvión noroccidental en el que	Il était situé au croisement des rues Bardala et Plátano , au cœur du quartier de la Ventilla . En 1982, l' administration municipale de Tierno Galván avait approuvé le plan de réaménagement complet du quartier pour le gommer avant de le reconstruire entièrement . Cependant, le projet de rénovation piétinait dans ce noyau alluvial nord-	Lieux et histoire	- Emprunt

los emigrantes del cuadrante noroccidental de la península (Madrid detiene a sus oleadas humanas en el punto al que arriban) se construyeron amano sus propias vivienditas.	occidental où de nombreux émigrants (Madrid bloquait les vagues de migrants dès leur arrivée) se construisaient eux-mêmes un toit.		
... («trabajos menos que el muñequito rojo del semáforo», «ponme la penúltima», «el agua para las ranas»,etc.).	... (« même le petit bonhomme du feu rouge travaille plus que toi », « allez, un petit dernier pour la route », « l'eau c'est pour les poissons », etc.).	Expressions	- Modulation - Équivalence - Adaptation
Pero a base de frotar con el aguarrás industrial que encontró en las basuras de un taller de maquinaria, los muebles no daban demasiado asco.	Néanmoins, comme il avait récupéré du white-spirit dans les poubelles d'un atelier de mécanique, il avait frotté le mobilier qui finit par ne plus être aussi rebutant.	Nom de marque	- Équivalence (le même produit n'a pas le même nom dans tous les pays, par exemple au Canada le white-spirit s'appelle « minerals spirit »)
...: uno de Pearl S. Buck; <i>Cinco semanas en globo</i> , en Editorial Molino; <i>Hechos que conmovieron al mundo</i> ; el finalista del Planeta 1965; <i>Historia universal 3.º BUP</i> ; <i>Otelo</i> , de Guillermo (sic) Shakespeare; y el catálogo de juguetes de El Corte Inglés de 1971	... : un de Pearl S. Buck ; <i>Cinq semaines en ballon</i> édition Editorial Molino ; <i>Les grands bouleversements du monde</i> ; le finaliste du concours Planeta 1965, <i>Spanish Show</i> de Julio Manegat ; <i>Histoire universelle</i> n° 3. BUP ; <i>Othello</i> , de Guillermo (sic) Shakespeare ; et le catalogue de jouets du Cortes Inglés de 1971.	Livres et catalogue	Traduction officielle
...y guardaba en un cajón la navajita de cortar el chorizo...	..., il rangeait « le canif à saucisson » ...	Objet	Traduction littéraire
...un vídeo Betamax al que no había qué echar de comer.	...un magnétoscope Betamax qu'il ne pouvait pas faire fonctionner faute de cassettes.	Objet	Explicitation

...en la calle de Miramelindos ...	...la rue Miramelindos ...	Lieu	Emprunt
Se colocaba ante una inmensa máquina de coser industrial y se dedicaba a fijar las etiquetas falsas de Benetton que fabricaban en un taller de Tarancón (Cuenca) en el cuello de las camisetillas falsas que fabricaban en una nave de San Fernando (Cádiz).	Il se plantait devant une immense machine à coudre industrielle et passait sa journée à logger de fausses étiquettes Benetton , fabriquées dans un atelier à Tarancón (Cuenca) dans l'encolure de t-shirts de contrefaçon, eux-mêmes confectionnés dans un entrepôt de San Fernando (Cadix).	Nom de marque et de lieu	Emprunts
..., ni tenía DNI ...	...il ne possédait pas de carte d'identité .	Dénomination différente pour un même objet	Équivalence
De no usarla, la voz se le había quedado grave como la de un oboe ...	Comme il ne parlait jamais, sa voix était devenue grave, pareille au son du basson .	Adaptation p/r au sens du texte	Adaptation
Venía con una furgoneta Barreiros ...	Le fameux Julio arrivait toujours dans une camionnette Barreiros ...	Nom de marque	- Traduction littérale -Emprunt
A veces, a la vuelta, dejaba pasar su parada y seguía hasta Bravo Murillo , para dar un paseo por una calle repleta de luces y de gente, una cava brillante flanqueada por humildes venitas	Parfois, sur le chemin du retour, il poussait jusqu'à Bravo Murillo afin de profiter des illuminations, ainsi que de l'animation de l'artère principale et de ses ruelles.	Nom de lieu	Emprunt
...las 4000 pesetas ...	...de 4000 pesetas ...	Devise	- L'emprunt fait figure de traduction officielle
Veía a un municipal .	Il voyait un policier municipal ...	Appellation différente	Explicitation
...la iglesia de San Francisco de Sales ...	...comme l'église de San Francisco de Sales ...	Lieu	Emprunt
el límite del paquete de Rex diario...	la limite du paquet de Rex par jour	Nom de marque	Traduction littérale
Sólo compraba sucedáneos y alimentos de gama baja, pero sa-	Il n'achetait que des aliments de substitution ou des produits bas	Aliment	Traduction littérale

caba un excelente partido al aceite de girasol (en el que mace-raba un ajo), a la achi-coria (que mezclaba con canela), a la mar-garina (a la que añadía panchitos picados)...	de gamme, mais utili-sait à merveille l'huile de tournesol (dans la-quelle il faisait macérer de l'ail), la chicorée (qu'il mélangeait à de la cannelle), la marga-rine (qu'il agrémentait de cacahuètes frites hachées)...		
Sólo compraba suce-dáneos y alimentos de gama baja, pero sa-caba un excelente par-tido al aceite de gira-sol (en el que mace-raba un ajo), a la achi-coria (que mezclaba con canela), a la mar-garina (a la que añadía panchitos picados) y a la cabeza de jabalí (que mejoraba mucho con un golpe de llama).	Il n'achetait que des aliments de substitu-tion ou des produits bas de gamme, mais utili-sait à merveille l'huile de tournesol (dans la-quelle il faisait macérer de l'ail), la chicorée (qu'il mélangeait à de la cannelle), la marga-rine (qu'il agrémentait de cacahuètes frites ha-chées) et le fromage de tête (qu'il passait sous la flamme pour l'améliorer).	Aliment	Équivalence
Empapando en leche las áridas galletas Reglero ...	Avec des biscuits secs Reglero imbibés de lait,...	Nom de marque	Traduction litté-rale
Cuando se acababa el Tulicrem , imitación de la Nocilla , echaba leche caliente a la ta-rrina.	Il utilisait la fin du Tu-licrem , une imitation de la pâte à tartiner Nocilla , pour se faire à même le pot un choco-lat chaud.	Noms de marques	- Emprunt - Explicitation
...obtenía algo pare-cido a un Cola-Cao .	...il obtenait alors une sorte de Cola-Cao .	Nom de marque	Emprunt
...compraba en una panadería de la calle Veza una bolsa de patatas fritas Lean-dro y una botella de dos litros de refresco Blizz Cola ...	... : il s'achetait des frites Leandro ainsi qu'une bouteille de Blizz Cola de deux litres dans un établis-sement de la rue Veza ...	Noms de marques	Emprunt
Siempre tuvo muy presente que, al decir de Cicerón, « El me-jor cocinero es el hambre ».	Il avait toujours gardé à l'esprit cette citation de Cicéron : « La faim est le meilleur cuisi-nier. »	Citation	Traduction offi-cielle

...llegaba para una pastilla de jabón Nelly , seis rollos de papel de váter y un tubo de FluorDent .	... une barre de savon Nelly , six rouleaux de papier toilette et un tube de dentifrice FluorDent .	Noms de marques	- Emprunt - Explicitation
Una botella de litro y medio de Nenito , que remedaba bastante bien a la colonia de baño Nenuco , costaba 99 pesetas, y bien podía durar medio año.	La bouteille de Nenito d'un litre et demi , dont l'odeur s'approchait le plus de celle de l'eau de Cologne Nenuco , ne lui coûtait que 99 pesetas et lui permettait de tenir 6 mois.	Noms de marques	- Emprunt - Traduction littérale
Fregaba los cacharros con lavavajillas Flou ,...	Il faisait la vaisselle avec le liquide Flou ,...	Nom de marque	- Emprunt - Traduction littérale
El gasto en estropajos, bayetas y fregonas estaba incluido en los cuarenta duros , si bien prorrateado a lo largo de los doce meses del año.	Les dépenses en éponges, chiffons et serpillères n'excédaient pas quarante duros échelonnés sur l'année.	Devise espagnole (1 duro = 5 pesetas)	L'emprunt fait figure de traduction officielle
Como eran para él, se las había cogido del montón de las que ya llevaban cosida la etiqueta de Benetton , y así iba de marca por su domicilio .	Il s'était réservé ceux déjà étiquetés Benetton et, de la sorte, il déambulait chez lui dans des vêtements de marque .	Nom de marque => (objectif : montrer que le perso veut « monter de classe sociale » et porter des vêtements de marques, alors que ce sont des contrefaçons)	Traduction littérale
Esa gamba o libra (moneda de cien) con su pico puntiagudo («como quien dice, ciento veinte pesetas») era su cuota diaria de placer.	La gamba chilienne ou la livre londonienne, toutes deux des pièces de 100 , frappées d'un profil au nez crochu incarnaient ce qu'il se permettait de dépenser par jour pour son plaisir.	Devises	Traduction littérale
Por aquellos días empezaron a aparecer las primeras tiendas «todo a cien» ,...	À cette époque, les boutiques « Tout à 1 euro » ...	Concept	Traduction littérale
...como si fuera esto la bola extra del pinball .	..., telle une bille bonus dans un flipper , ...	Objet et concept	Traduction littérale
... el decalaje contable venía de la mano de enero, de marzo,	... un décalage survenait toujours pour les mois de janvier,	Concept (l'organisation du calendrier peut être différente)	Traduction littérale

de mayo, de esos siete meses traidores que febrero ayudaba a neutralizar.	mars, mai et les quatre autres mois, mais heureusement, le mois de février compensait l'effet perturbateur de ces mois insidieux.		
...ya sabían que Francisco tomaba el café con dos azucarillos (entonces era muy común el cubito de azúcar).	...les tenanciers savaient qu'il prenait toujours deux sucres avec son café (à l'époque, le sucre était conditionné en cubes).	Histoire	Traduction littérale
Seis chicles Cheiw...	...il mastiquait six bubble-gums Cheiw...	Nom de marque	Traduction littérale (plus ou moins une explication)
Jugaba a la bolsa en el conglomerado accionario de Cerrajera, y seguía los tanteos de ganancias y pérdidas con toda atención.	Il suivait en bourse les actions de Cerrajera et surveillait avec grande attention les tendances haussières et baissières.	Nom d'entreprise	Explication
Imaginarse contando la de Vercingetórix contra Roma...	Il se voyait relatant la bataille de Vercingetorix contre Rome...	Histoire	Traduction littérale
...encargó un lote de seis películas de la colección «Pleasure Image»...	...commanda un lot de six films issus de la collection «Pleasure Image»...	Films érotiques	Emprunt
Se hizo con el cupón de pedido gracias a un Interviú...	Il avait récupéré le bon de commande dans un Interviú, trouvé sous une voiture...	Nom de revue	Emprunt
...«Mira qué cine-fórum te vas a marcar, con debate luego»...	...«Regarde ce que le ciné-club t'envoie pour préparer le débat après la projection»...	Concept	Adaptation
una caja de cartón kraft	un colis en carton kraft	Nom de marque	Traduction littérale
«Promociones Postales, S. A.»	«Promociones Postales, S. A.»	Ecriture sur le colis (conventions)	Traduction littérale
...porque iban a pensar los demás que era un rata.	...ils le prendraient pour un rat.	Expression	Traduction littérale car expression équivalente en français
...compró un Bony...	...s'acheta un mini gâteau Bony...	Nom de marque	Explication

...llegó al Bazar Mila.	...arriva au Bazar Mila.	Nom de commerce	Emprunt
El embalaje del de la izquierda traía sus ró-tulos en alemán.	L'emballage de droite possédait des éti-quettes en allemand.	Référence qui induit un sous-entendu	Traduction litté-rale
La caja del otro, una referencia española de marca Magic-Tren , daba idea de un trabajo mucho más basto.	Le second ensemble était estampé de la marque Magic-Tren et étiqueté en espa-gnol, indice d'une qualité bien infé-rieure.	Nom de marque et ré-férence qui induit un sous-entendu	-Emprunt -Traduction litté-rale
...el escaparate de Corinto Marisque-rías (donde era muy habitual ver a gente quieta mirando las né-coras) ...	...la vitrine de Co-rinto Marisquerías (qui attirait de nom-breux badauds venus admirer tranquillement les étrilles)...	Nom de commerce qui a l'air connu	- Emprunt - Traduction litté-rale
Comprobó otra vez que tal área, domi-nada por el parking a cielo abierto pin-tado de azul, era todo un muestrario de estilos arquitectó-nicos del siglo. Se fue a oler La Alicantina, que vendía turrones y helados todo el año y, para su sorpresa, el patillas reapareció por San Bernardo.	Il constata une fois de plus que cette place, dominée par le par-king à ciel ouvert peint en bleu, faisait étalage des différents styles architecturaux du siècle. Il sentit flot-ter l'odeur de La Ali-cantina, une boutique de turrons et de glaces ouverte toute l'année ? À sa désagréable sur-prise, le type aux favo-ris réapparut par la rue San Bernardo.	Lieu, histoire, com-merce, nourriture et lieu	-Emprunt - Traduction litté-rale
..y tomó un boleto de la Primitiva...	..il se saisit d'un billet de loto la Primitiva...	Concept	Explicitation
Francisco vaciló, pero la lotera quería fo-mentar el nuevo juego de la Primitiva que el Organismo Nacional de Loterías y Apues-tas del Estado, en-tonces llamado ON-LAE, había lanzado hacía seis meses esca-sos.	Francisco hésita, mais la vendeuse de la lote-rie était décidée à faire fonctionner le nouveau jeu de loto la Primi-tiva que l'Organismo Nacional de Loterías y Apuestas del Es-tado, alors appelé ONLAE, avait lancé six mois plus tôt.	Concept et institution	- Emprunt - Explicitation - Traduction offi-cielle
...entró en el bar-res-taurante De Prado de la calle Silva y se	...il entra dans le bar-restaurant De Prado situé dans la rue Silva	Lieux et nourriture	Emprunt

pidió un café con leche y una magdalena.	et commanda un café con leche accompagné d'une madeleine.		
En 1986, Primitiva García tenía veintiocho años. Nació en Bata, Río Muni, en la antigua colonia española de lo que es hoy Guinea Ecuatorial.	En 1986, Primitiva García avait 28 ans. Bata, Río Muni, l'ancienne colonie espagnole, l'actuelle Guinée équatoriale l'avait vu naître.	Histoire	- Emprunt
Su padre, Bernardo, era un abulense de 1920 al que le cayeron encima todas las calamidades: la educación a palos, la alimentación escasa, el clima inhóspito.	Son père, Bernardo, était né en 1920 à Avila et avait vécu une vie mouvementée : il avait reçu une éducation à la dure, avait connu la faim et grandi dans un climat inhospitalier.	Histoire	-Recatégorisation
En el África colonial la comida colgaba de los árboles y correteaba por las laderas.	Dans l'Afrique coloniale , la nourriture pendait aux arbres et dévalait les versants.	Histoire	Traduction littérale
...el hecho de estar lejos de su familia vetónica no hacía más que evitarle sinsabores.	... l'éloignement avec sa famille vettonienne lui évitait bien des tracas.	Histoire	Recatégorisation
En 1968, cuando la independencia, ...	En 1968, avec l'indépendance, ...	Histoire	Traduction littérale
A Bernardo, con todo lo que llevaba en la piel, el pretendido hedonismo de los ochenta en España le parecía puro espartanismo, el del más sacrificado de los ciudadanos de Esparta.	Fort de son expérience, Bernardo jugeait le prétendu hédonisme des années 80 en Espagne comme spartiate, plus spartiate que le plus spartiate des Spartiates.	Histoire	Traduction littérale
El centro era un lugar rabiosamente triste, como tantos de los de una ciudad en la que el de El Pilar , que parece el internado lúgubre de <i>Jane Eyre</i> , era ya entonces el colegio más apetecido.	Le centre était un lieu excessivement triste à l'image de nombreux endroits de cette ville au sein de laquelle El Pilar ressemblait à s'y méprendre à l'internat lugubre de Jane Eyre	Référence à un livre et lieu	Emprunts

	bien qu'il soit le collège le plus prisé de l'époque.		
...ya había pasado dos veranos como meritoria en un periódico, el Ya , ...	... elle avait déjà, durant deux étés, exercé en tant que stagiaire pour le Ya , un journal sur le déclin.	Nom de journal	Emprunt
Aceptó y en octubre de 1983 ingresó como redactora en la revista Actual Noticias , chapa prensa que nadie habría echado en falta si un día se hubieran suicidado a una las linotipias del orbe.	En octobre 1983, elle accepta et devint rédactrice pour la revue Actual Noticias , un torchon qui n'aurait manqué à personne si toutes les presses typographiques du monde s'étaient sabordées simultanément.	Nom de revue et nom d'une ancienne imprimante	- Emprunt - Explicitation
Blas era profesor de Economía en la Universidad Complutense de Madrid.	Blas était professeur d'économie à l'Université Complutense de Madrid.	Nom d'une université	Traduction officielle
...su docencia en la Facultad de Ciencias de la Información, Rama de Imagen ,...	...qu'il était nommé dans la Faculté de sciences de l'information, spécialisation images ,...	Nom de cursus	Traduction officielle
Aneja al barrio mencionado, la calle, dos hileras de nichos alineadas en paralelo, era lo menos parecido a los ambientes que tal ubicación por distritos quería evocar.	Cette rue, organisée autour de deux rangées de maisonnettes alignées parallèlement, détonait avec le standing du quartier susmentionné.	Lieu et connotation	Traduction littéraire
Repleta de publicidad, se distribuía gratuitamente en los supermercados Gama, UDACO, MaxCoop, Brillante, Spar y similares, así como en varios economatos gremiales.	Remplie de publicités, la revue était distribuée gratuitement dans les supermarchés Gama, UDACO, MaxCoop, Brillante, Spar et d'autres magasins d'alimentation générale ainsi que dans diverses boutiques.	Nom de grandes surfaces	- Emprunts - Explicitation
...el consabido viajero pedante de Úrculo , el fisiológico	...le célèbre et pédant voyage d'Hercule, l'affiche physiologiquement désagréable	Histoire	Traduction littéraire

camente desagradable afiche de Kandinsky, un <i>traje del emperador</i> arquitectural,...	de Kandinsky, Les Habits neufs de l'empereur en format monumental,...		
Lo intentó con el teatro porque le habían felicitado en una función de navidad en COU,...	Il avait essayé le théâtre, car il avait été félicité pour son interprétation lors d'une pièce jouée par son école à Noël, ...	Histoire	Explicitation
Pero se fue a Primi, que remataba un reportaje de refrito sobre el mudéjar en Teruel .	Pourtant, cette fois, il partit voir Primi qui achevait un reportage bateau sur le mudéjar à Teruel .	Lieu et histoire	Emprunt

V. BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie primaire :

- Escritores, *Santiago Lorenzo*, Escritores, <https://www.escritores.org/biografias/25410-lorenzo-santiago> (consulté le 18 avril 2022)
- LORENZO Santiago, *Los millones*, Barcelone, Blackie Books S.L.U., 2020, p. 241

Bibliographie secondaire :

- Alice Jeunesse, *Emmanuèle Sandron*, Alice Jeunesse, <https://www.alice-editions.be/author-and-illustrators/sandron-emmanuele/> (consulté le 25 mai 2022)
- ANTOINE Fabrice, *Les noms de marque en traduction : entre implicitation obligée et explicitation obligatoire*, in *Impliciter, expliciter, L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018.
- BRISSET Annie, *Aspects sociologiques et anthropologiques de la traduction*, Les nouveaux cahiers Franco-Polonais, n°7, Paris – Varsovie, 2008, <https://docplayer.fr/177123059-Aspects-sociologiques-et-anthropologiques-de-la-traduction.html>
- CIUPU Mariana-Vica, « Traduire l'ironie. Le cas de *La Chute* d'Albert Camus en roumain », *Traduire* [En ligne], 232 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 11 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.692>
- CLÉRET Baptiste, *L'ethnographie comme démarche compréhensive : immersion dans les dynamiques consommatoires du rap en France*, Recherches Qualitatives – Vol. 32(2), [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32\(2\)/32-2-cleret.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32(2)/32-2-cleret.pdf), p. 50-77.
- CORDUȘ Iulia, *La traduction des référents culturels dans le roman le Testament français d'Andrei Makine vers le roumain*, https://www.academia.edu/30869327/La_traduction_des_r%C3%A9f%C3%A9rents_culturels_dans_le_roman_Le_Testament_fran%C3%A7ais_d_Andre%C3%AF_Makine_vers_le_roumain
- DESLILE Jean, *La traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, University of Ottawa press, 2003
- ENGLE MERRY Sally, *Hegemony and Culture in Historical Anthropology: A Review Essay on Jean and John L. Comaroff's "Of Revelation and Revolution"*, The American Historical Review, Vol. 108, No. 2 (April 2003), <https://www.jstor.org/stable/10.1086/533243>, pp. 460-470
- FRANCO AIXELÁ Javier, *Culture-specific Item in Translation*, in ÁLVAREZ Román et ÁFRICA VIDAL CLARAMONTE Carmen, *Translation, Power, Subversion*, Topics In Translation 8 Series Editors: Susan Bassnett (University of Warwick) and André Lefevere (University of Texas, Austin) 1996.

- HEWSON Lance, *Explicitation and Implication: Testing the Limits of Translation Theory*, in *Impliciter, expliciter. L'intervention du traducteur*. Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILLSON (dir.). Liège : Presses Universitaires de Liège, Collection Truchements, 2018. 15-32.
- LATOUR Bruno, *Le rappel de la modernité - approches anthropologiques*, ethnographiques.org, Numéro 6 - novembre 2004 [en ligne], <http://www.ethnographiques.org/2004/La-tour.html> (consulté le 10 août 2022).
- LE HENAFF Carole, « La traduction comme enquête anthropologique : esquisse d'une conception », *Éducation et didactique* [En ligne], 10-1 | 2016, mis en ligne le 30 mai 2018, consulté le 21 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/educationdidactique/2460> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/educationdidactique.2460>
- LEDERER Marianne, « Traduire le culturel : la problématique de l'explicitation », *Palimpsestes* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 15 mai 2022. <http://journals.openedition.org/palimpsestes/1538> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1538>
- MARTINET André in DURAND Jacques et ALBERT Jean-Pierre, « Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss : linguistique et anthropologie structurales », *Caravelle* [En ligne], 96 | 2011, mis en ligne le 01 août 2019, consulté le 20 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/caravelle/4586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/caravelle.4586>
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, 2008, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant, 368 p.
- PERRINEAU Pascal, *Sur la notion de culture en anthropologie*, Revue française de science politique, 25^e année, n°5, 1975. https://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1975_num_25_5_393637, p. 946-968
- PEETERS Jean, *Sociolinguistique et sociologie de la traduction*, Traduction et paratraduction (T&P), Programme doctoral en ligne de l'Université de Vigo, http://www.joseyustefrias.com/wp-content/uploads/2019/12/Peeters_Sociolinguistique-et-Sociologie_Traduction-et-Paratraduction.pdf, 65 p.
- POIRIER Jean, *Malinowski Bronislaw*, Universalis, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bronislaw-malinowski/2-une-nouvelle-methode-d-enquete/> (consulté le 19 mai 2022)
- VERDURE Christophe, *La notion de « culture »*, Futura Sciences, <https://www.futura-sciences.com/sciences/dossiers/philosophie-culture-reflet-monde-polymorphe-227/page/4/> (consulté le 19 mai 2022)

Sitographie

- <https://www.larousse.fr/dictionnaires/espanol-francais/GRAPO/193539> (définition GRAPO par Larousse)
- LesMatérialistes, *Le P.C.E.(m-l) et le F.R.A.P. en Espagne*, LesMatérialistes, <http://lesmaterialistes.com/pcem-frap-en-espagne> (consulté le 18 avril 2022)

- *88 víctimas mortales : Historia de los GRAPO: asesinatos, secuestros y extorsión*, El Imparcial, <https://www.elimparcial.es/noticia/107935/nacional/Historia-de-los-GRAPO:-asesinatos-secuestros-y-extorsion-.html> (consulté le 18 avril 2022)
- ANTOINE G rald, CHEVALIER Jean-Claude, DEPECKER Lo c et HELGORSKY Françoise, *FRANCE (Arts et culture) La langue française*, Universalis, https://www.universalis.fr/encyclopedia/france-arts-et-culture-la-langue-francaise/#i_24971 (consult  le 19 mai 2022)
- Ayuntamiento de Madrid, *Estudio Sociodemogr fico de los Barrios de Madrid-Ligados a los Planes Integrales de Barrio(PIBA)*, https://transparencia.madrid.es/UnidadesDescentralizadas/UDGParticipacionCiudadana/Publicaciones_Fondo_Documental/Estudio_Sociologico_Barrios_PIBA/Estudio_PIBA_2019_I.pdf, 2019 (consulté le 13 mai 2022)
- AZIZA Mimoun, *Aux origines de l'immigration marocaine en Espagne (1956 – 1992)* in *Revue Espace Géographique et Société Marocaine*, n 31, Janvier 2020, file:///C:/Users/Emme/Downloads/19050-48991-1-PB%20(1).pdf (consulté le 13 mai 2022)
- BABY Sophie. *Chapitre IV. Le cycle des violences de la transition* In : *Le mythe de la transition pacifique : Violence et politique en Espagne (1975-1982)* [en ligne]. Madrid : Casa de Velázquez, 2013 (généré le 24 mai 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cvz/746>>. ISBN : 9788490961407.
- BIC, *BIC KIDS Plastidecor – Craies*, <https://fr.bic.com/fr/wx-plast421-cbw12-eu.html>, (consulté le 3 mai 2022)
- IKAS Javier, *Entrevistamos a un coleccionistas de chicles y nos muestra su colección de chicles Cheiw*, Yo fui a EGB, <https://yofuiaegb.com/entrevistamos-a-un-coleccionistas-de-chicles-y-nos-muestra-su-coleccion-de-chicles-cheiw/> (consult  le 3 mai 2022)
- Kwatta, *  propos de Kwatta*, Kwatta, <https://www.kwatta.be/fr-BE/overkwatta> (consult  le 3 mai 2022)
- Linotype, Book Wiki, <https://boowiki.info/art/fonderies-typographiques/linotype.html> (consult  le 17 mai 2022)
- MARCOS Úrsula, *El cóctel Sol y Sombra: la explosión de los contrastes*, Vinetur, <https://www.vinetur.com/2022012867711/el-coctel-sol-y-sombra-la-explosion-de-los-contrast.html> (consulté le 19 mai 2022)
- MERCADO Francisco, *La extra a historia de los GRAPO*, El Pa s, https://elpais.com/diario/1980/09/03/espana/336780010_850215.html (consulté le 18 avril 2022)
- MERCIER Jacques, *La tête pressée*, La Libre, <https://www.lalibre.be/culture/medias-tele/2008/04/28/la-tete-pressee-UQK7T2CKLNHS7K52W6OJX6VZKU/>, consulté le 10 août 2022
- N. J.-A., *L'histoire tumultueuse du GRAPO*, Le Monde, https://www.lemonde.fr/archives/article/1977/02/14/l-histoire-tumultueuse-du-grapo_2876034_1819218.html (consulté le 18 avril 2022)

- Nocilla, Aquellos maravillosos años, Nocilla, <https://www.lahistoriadelapublicidad.com/nocilla50/> (consulté le 3 mai 2022)
- Nostalgie, Biographie The Blues Brothers, Nostalgie, <https://www.nostalgie.fr/artistes/the-blues-brothers/biographie> (consulté le 3 mai 2022)
- Nutella, Nutella® : une histoire d'amour et de passion, Nutella, <https://www.nutella.com/be/fr/> (consulté le 3 mai 2022)
- Patentes y Marcas, *Marca CHEIW en España*, Patentes y Marcas, <https://www.patentes-y-marcas.com/marca/cheiw-m0421466> (consulté le 3 mai 2022)
- PLAINVIEW N.J., *End of Story For Lynotype*, in The Desert News, 26 novembre 1970, <https://news.google.com/newspapers?id=FasnAAAIBAJ&pg=5942%2C6366597> (fin de la linotype)
- Somos La Ventilla, *Historia de La Ventilla*, Somos La Ventilla <https://www.somosventilla.com/historia-de-la-ventilla> (consulté le 13 mai 2022)
- Sprintmédia, Histoire de l'imprimerie, Sprintmédia <https://sprintmedia.ca/histoire-de-imprimerie/> (consulté le 17 mai 2022)
- The Paella Company, *Cola-Cao Original*, <https://www.thepaellacompany.co.uk/spanish-pantry/colacao-original-hot-chocolate-drink-390g.html> (consulté le 3 mai 2022)

Ouvrages de référence :

- Collins dictionary : <https://www.collinsdictionary.com/>, dernière consultation le 14 mai 2022
- Crisco : <http://crisco.unicaen.fr/des/>, dernière consultation le 23 mai 2022
- Diccionario de la Real Academia Española : <https://www.rae.es/>, dernière consultation le 14 mai 2022
- La Banque de dépannage linguistique : <http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/>, dernière consultation 24 mai 2022
- Le Centre national des ressources textuelles et lexicales (CNRTL) : <https://www.cnrtl.fr/definition/>, dernière consultation le 23 mai 2022
- Merriam Webster : <https://www.merriam-webster.com/>, dernière consultation le 4 mai 2022
- Oxford Lexico : https://www.lexico.com/es/definicion/el_pelo_de_la_dehesa, dernière consultation le 14 mai 2022
- Termium Plus, Dictionnaire des cooccurrences : <https://www.btb.termium-plus.gc.ca/tpv2guides/guides/cooc/index-fra.html?lang=fra>, dernière consultation le 23 mai 2022